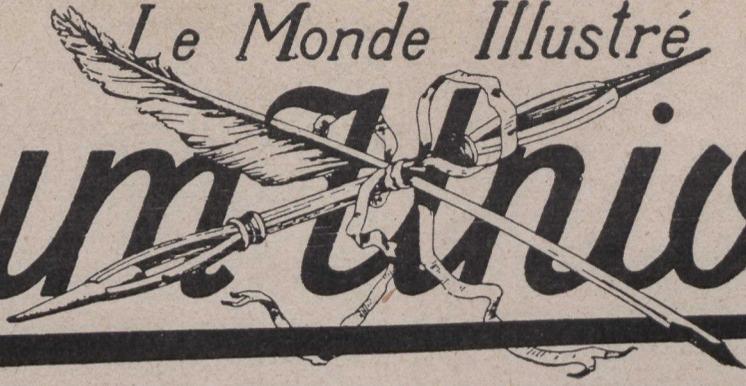


40 PAGES  120 PAGES
de bonne lecture EQUIVALENT A d'un Magazine in octavo
DE 15c. 20c ET 25c

Le Monde Illustré

Album *Universel*



AU SOIR (BRETAGNE.) D'après le tableau de M. V. Fournier

LE
CORSET

D & A

Ne se casse pas à la taille

La mode, l'élégance, la gracieuseté, le confort, telles sont les qualités qui distinguent les corsets "D. & A." Le corset Crest est le seul qui ne se brise pas à la taille. Ainsi il ne sera jamais une cause de désagrément en nuisant à l'ajustement des habits et à l'élégance de la taille.

Il est convenable pour toute personne — confortable au travail et même au repos. Le bon goût l'approuve, le sens commun et le confort le réclament.

Demandez le corset qui ne se brise pas à la taille. Le corset Crest "D. & A." — Patenté.



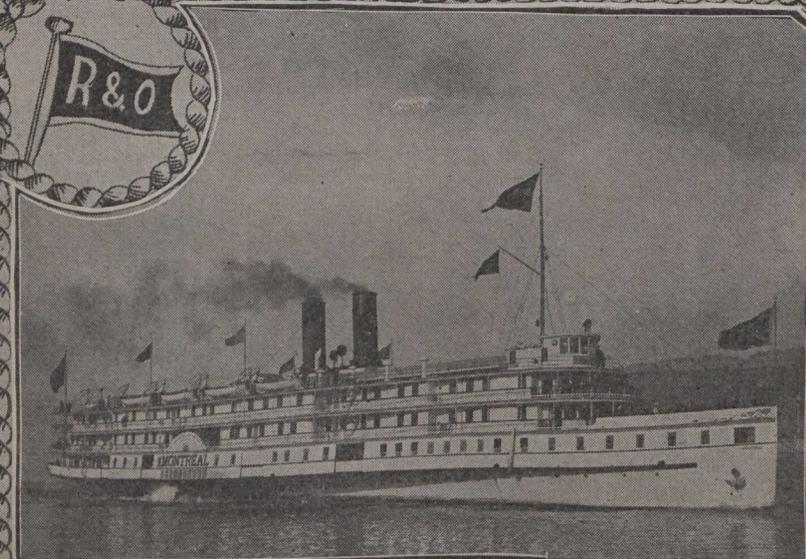
Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.

LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadoussac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,
Gérant du Traffic, MONTREAL

STADIUM

Patinage à Roulettes

Fanfare tous les soirs de 8 à 11 (dimanche compris), aussi le samedi et dimanche après-midi, de 2 à 5.

Afin de faciliter la location des patins et éviter l'encombrement au vestiaire, le patinage commence une demi-heure plus tôt et finit une heure plus tard que la fanfare.

Ceux qui ne sont pas membres. — Admission, après-midi et soir, 10c. Patins à roulettes, 15c de l'heure.

Commencants (dames et messieurs), membre ou non, enseigné gratuitement tous les jours, de 10 à 12 a.m. Admission 15c, y compris l'usage des patins.

TOUTE CETTE SEMAINE, L'UNIQUE
FRANK ROWLEY

Le seul patineur sans jambes, au monde, patinera avec vous, à toutes les séances.

Pas d'intermission — Prix habituels d'admission 10c

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

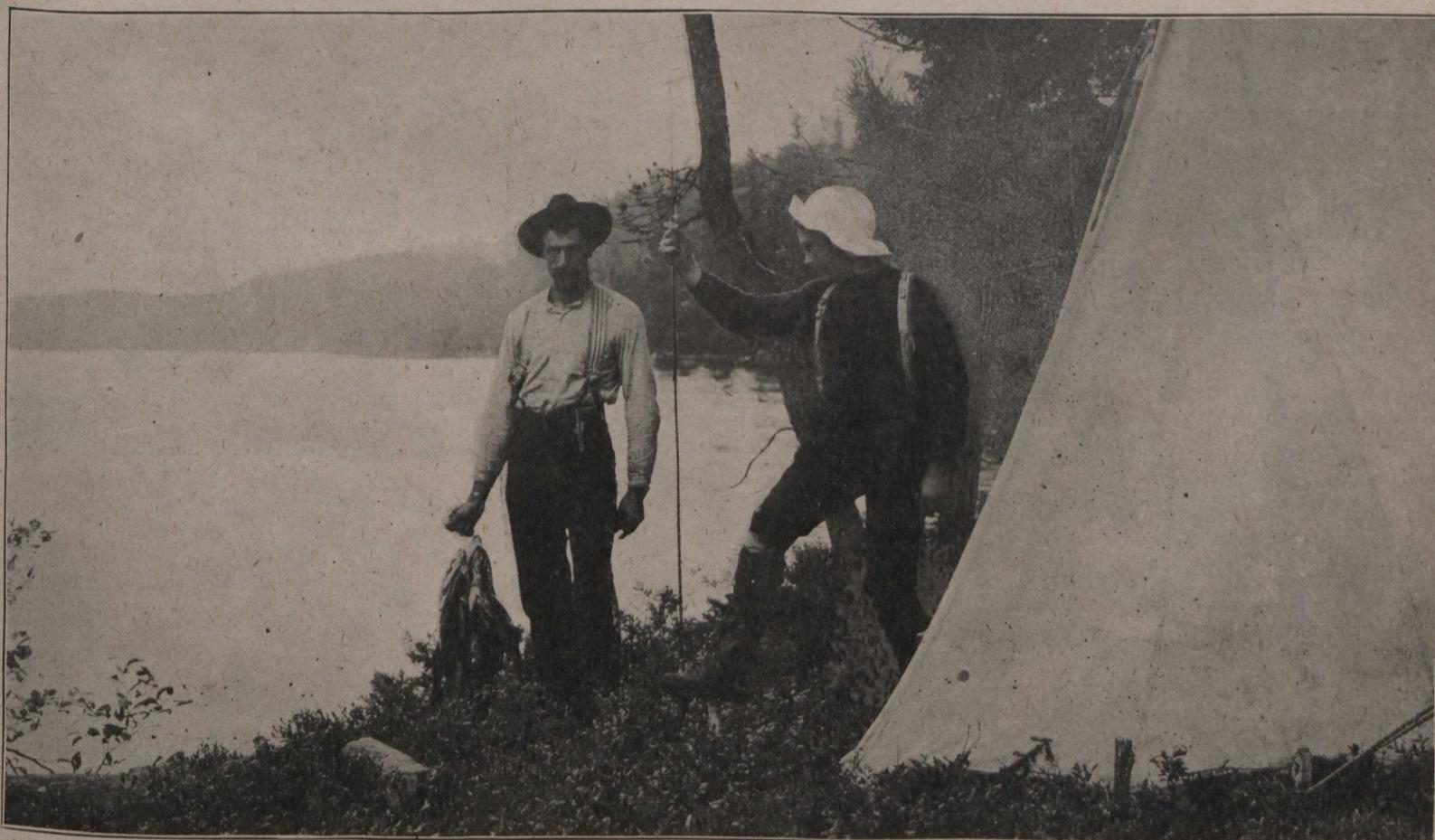
Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



AU PORTAGE—Parc National Algonquin, de l'Ontario, ligne du G. T. R.



Pêche faite en une heure, au lac du pin rouge. Parc National Algonquin, de l'Ontario, ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



EN ANGLETERRE — Les jeunes souverains espagnols, photographiés récemment à Osborne Cottage, tandis qu'ils goûtaient les charmes d'une paisible lune de miel.



EN ANGLETERRE — Le plus vieux des sujets du roi d'Angleterre. Ce macrobe vient de s'éteindre à l'âge de 109 ans. Fumeur invétéré, il conserva la pipe à la bouche jusqu'à la dernière heure.



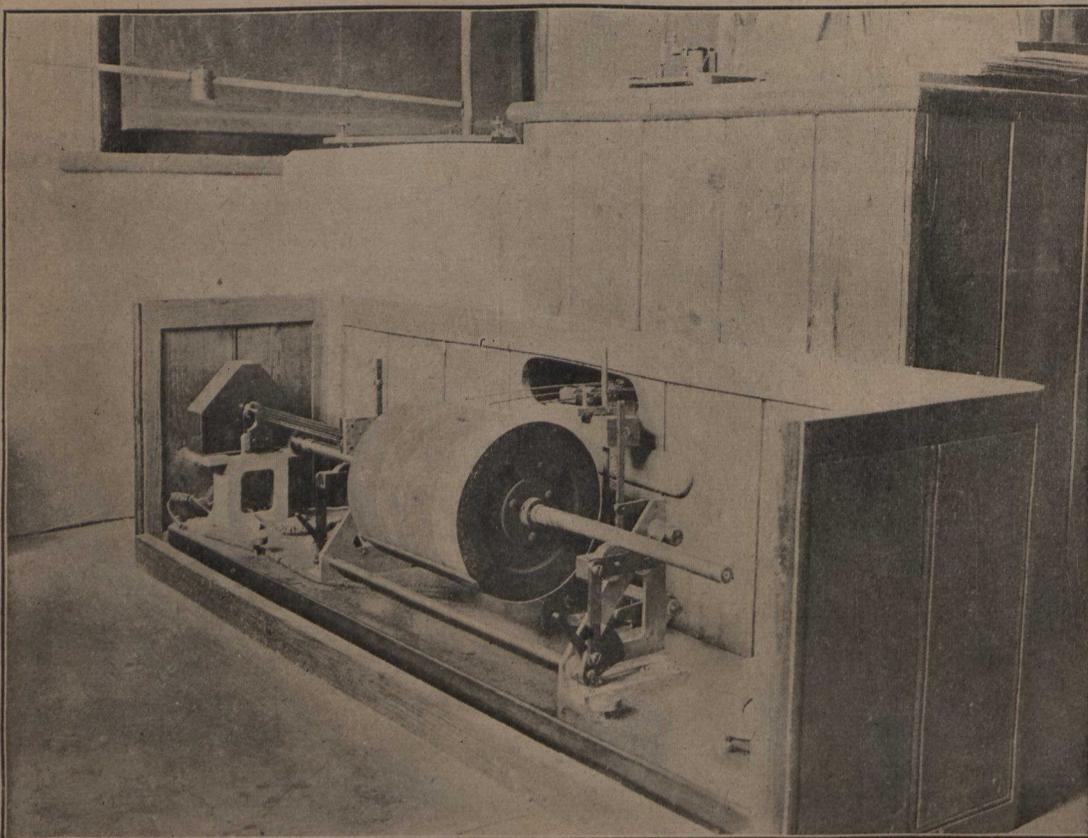
EN ANGLETERRE — La ville de Chertsey qui n'avait jamais eu de crieur public, en a nommé un, ces temps derniers, à qui elle a donné un brillant uniforme.



EN ANGLETERRE — Le prince et la princesse de Galles quittant le "Christ's Hospital", de Hertford, dont ils venaient d'inaugurer une aile nouvelle.



L'ENTENTE CORDIALE FRANCO-ANGLAISE — Groupe de visiteurs parisiens, officiellement reçus à Londres.



EN ANGLETERRE — Le séismographe du professeur Milnes. Cet appareil de grande précision, établi à l'observatoire de Shide, de l'île de Wight, a enregistré les séismes qui ont affecté San-Francisco et Valparaiso.



EN ANGLETERRE — Les ascensions en ballons captifs, ont eu l'été dernier beaucoup de vogue en Angleterre, surtout à Ranelagh.



EN ANGLETERRE — Instantané typique d'une jeune fille écrivain, anglaise, se livrant au plus humble des métiers de la rue, pour subvenir à son existence.

Sommaire du N° 1171, du 6 octobre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque ; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — L'architecture à Montréal, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle américaine inédite : Luisa, par Padre Alberto, O. M. I. — Alfred Laliberté, pianiste virtuose canadien-français — Nouvelle bretonne inédite : La mort de Jobic, par Mlle Marie Le Franc — Curiosités scientifiques et naturelles — A travers la mode — La vie iau foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons : Le lac Ontario, par F. Cooper, (suite et fin) — La fille du brigand — Musique : Escamilla, Habanera, par Ernest Alder — Trois pages humoristiques illustrées — Nouvelles : Ensevelis vivants, par L. E. Estivie — Le château hanté, par A. Dorval — La cuisine de madame — Recettes utiles — Le mois d'octobre, par le chanoine d'Agrigente — Monologue : Mes deux cousines, par Henriette Bezançon — Les grands musiciens — Poésies : Mademoiselle Potinette (monologue), par Lemercier de Neuville ; Les brouillards, par Fernand Lafargue ; L'oeuvre de l'homme, par A. de Lamartine — Variétés, etc.

CHOSSES D'EUROPE

EN ANGLETERRE

Le Père Vaughan, frère du cardinal Vaughan, dont nous avons parlé, vient de gagner, dans sa croisade contre le "smart set", l'adhésion peu banale du Rév. Townsend, pasteur Non conformiste des plus en vue et l'un des prédicateurs les mieux écoutés de l'Angleterre. Au cours d'un sermon prononcé devant la fédération des Eglises-Libres, il a fait allusion à l'habitude du jeu qui, a-t-il dit, poursuit son chemin comme un cancer à travers le pays.

— "Si l'on remonte la Tamise, s'est-il écrié, un dimanche, et si l'on cherche ce que peut bien faire la noblesse dans les châteaux, on la trouvera réunie en des cercles nombreux et du plus haut ton, occupée à jouer, et au milieu de ces cercles on remarquera des jeunes filles dont quelques-unes se sont ainsi ruinées. Ces parties de jeu sont organisées principalement par des dames affamées, cherchant à entraîner au bridge et au whist les pauvres pigeons pour les mieux plumer. C'est un scandale pour la civilisation et il est heureux de voir que le Roi s'est élevé vivement contre l'inobservance du dimanche."

* * *

Philippa, collaboratrice de "Vanité Fair," l'un des écrivains que l'on considère comme des mieux renseignés sur les sujets mondains, cite des cas simplement stupéfiants qui donnent raison au Père Vaughan et au Rév. Townsend — "Quelqu'un m'a dit, écrit-elle, l'autre jour, qu'étant avec des membres du cercle mondain — smart set — que le Père Vaughan a attaqué, hommes et femmes se mirent à jouer, le soir, après le dîner. La maîtresse de la maison porte un des grands noms du Royaume, et ses invités également. Après les cartes, on joua au "leaf frog". Un gentleman proposa à une jeune fille de la porter à la balance pour l'y peser ! Elle refusa. Il lui dit alors : — "Vous refusez, eh bien ! je vais vous verser mon verre de "whisky et sado" dans le dos." — Et la jeune fille ayant dit : — "C'est bien," — ce fut vite fait au grand amusement de toute la compagnie.

* * *

Un autre cas non moins authentique et tout aussi plaisant est celui de cette dame qui, à bout d'argument dans une discussion assez vive à table, éleva son rince-doigts et en versa le contenu dans le dos de son contradicteur. Celui-ci calme comme un Saxon, à titre de réplique, lui vida dans le dos une assiette remplie de pellicules de raisins — toujours au plus grand bonheur de la réunion qui ne vit en tout cela que des traits de piquante originalité !

EN FRANCE

Une dépêche de la presse associée nous apprend, du plus grand sérieux du monde que M. Henri des Houx vient de protester au nom d'un certain nombre de catholiques contre la teneur de l'Encyclique sur la séparation.

Nous ne savons pas de quoi il peut bien s'agir. M. des Houx, catholique ! protestant au

nom de catholiques contre l'acte solennel du Pape que vient d'approuver et de bénir l'unanimité des évêques français ! Pour un catholique, voilà certes un étrange catholique. Et quel journal servirait de véhicule à la diffusion de la catholique pensée du catholique des Houx ? Rien moins que le "Matin", le journal le plus anti-religieux et le plus sectaire de tous les journaux de quelque importance et de quelque dignité en France.

* * *

Veut-on bien se faire une idée du genre de M. des Houx ? qu'on lise donc les extraits suivants du dernier article qui vient de nous arriver avec le "Matin" où M. des Houx est chargé de défendre la loi de l'Etat en cultivant la discorde des catholiques et en travaillant par tous les moyens que fournit une plume habile et veuve de tout scrupule à fomenter le schisme entre le Vatican et le clergé français.

Nous l'avons écrit déjà, M. des Houx a raté son affaire tout comme le P'tit Père Combes, tout comme les fauteurs de persécution religieuse ; il ne reste de tous leurs efforts que le souvenir de la perfidie et de la lâcheté qui s'attache à la loi odieuse de spoliation des églises catholiques.

* * *

Sous le titre : "Si Saint Pierre ressuscitait", M. des Houx, pour se venger du misérable avortement de sa campagne en faveur d'un schisme, écrit des lignes comme celles-ci où on voit comment il ne pourra jamais pardonner au Pape et aux évêques de n'avoir pas écouté ses sages avertissements et ses conseils de conciliation :

"Le Pape reçoit dans la basilique vaticane un pèlerinage français, venu pour le remercier des étonnants résultats de la politique du cardinal Merry del Val. Tout ce qui reste de la France chrétienne est rassemblé dans la vaste chapelle du concile.

"Les acclamations sont si fortes que saint Pierre est réveillé dans son tombeau. Il en sort ; il se mêle à la foule ; se fait connaître d'un des pèlerins, ancien élève des Bons Pères, qui le salue poliment, mais froidement, car le pêcheur galiléen n'est pas de son monde.

— "Comment appelez-vous, demande le saint, le César d'à présent, que je vois entouré de sénateurs pourprés, de licteurs et de prétoriens, comme celui de mon temps ?

— "Mais ce n'est pas César, un successeur de Néron ; c'est votre successeur à vous, le Vicair du Christ.

— "Qui ? Cet empereur devant lequel on porte des glaives nus, autour duquel des esclaves agitent mollement des éventails, ainsi que je l'ai vu faire autour de la litière des rois orientaux ? Ce n'est pas possible. Le Nazaréen m'avait ordonné de prêcher au monde l'humilité et la pauvreté. Il m'avait choisi parmi les plus gueux pêcheurs du lac de Tibériade, et aussi parmi les disciples les plus prompts à l'erreur et à la défaillance. Il voulait, par la faiblesse de l'instrument faire mieux ressortir la divinité de l'Œuvre..."

Et ailleurs : — Que dites-vous ? s'écrie saint Pierre.

— "Nous avons enregistré, là-haut, le décret du dernier concile oecuménique fixant et limitant les strictes conditions où s'exerce l'infailibilité pontificale.

— "Cela n'empêche pas l'encyclique "gravissimam", interdisant aux Français d'obéir aux lois de l'Etat et de former des associations culturelles, d'être un acte d'infailibilité, en dépit des inexactitudes de fait qu'elle peut contenir.

— "Depuis quand le règlement d'un détail administratif, relatif à un seul pays, à une seule époque, a-t-il le caractère d'un acte solennel et universel, déclaré "ex cathedra", obligeant toutes les consciences, dans tous les temps ? Quel rapport y a-t-il entre la question des associations culturelles et la foi et les moeurs ? En quoi la parole du Pape sur un sujet local et accidentel constitue-t-elle un dogme ?

— "Il est possible que cela n'intéresse ni la foi ni les moeurs, mais cela intéresse la hiérarchie.

— "Qu'est-ce que la hiérarchie ?

— "Oh ! saint Pierre, pouvez-vous demander cela ? La hiérarchie et l'obéissance passive, c'est de nos jours ce qui résume tous les commandements de Dieu et de l'Eglise.

— "Le Christ a dit : "Les premiers seront les derniers". Il voulait que les prêtres fussent les serviteurs du peuple, les évêques les servi-

teurs des prêtres, et le chef de l'Eglise "le serviteur des serviteurs de Dieu." C'est sur cette hiérarchie que Jésus a constitué son Eglise.

— "Nous avons changé tout cela. Le nouvel Evangile, suivant les Bons Pères, dit aux évêques : "Un seul homme tu adoreras (non pas un seul Dieu, remarquez la nuance), celui qui distribue à son gré les chapeaux rouges et les mitres". Il dit aux prêtres : "Un seul maître tu connaîtras, l'évêque qui répartit à sa fantaisie les doyennés et les cures, et de qui seul tu tiendras ta pitance". Il dit au clergé haut et bas : "Les laïques tu mépriseras, et le troupeau tu tondras jusqu'à cuir pour enrichir la caisse diocésaine".

"Le nouvel Evangile dit bien d'autres choses que ni le Christ ni vous n'avez prévues. Il recommande la convoitise des richesses, l'orgueil de la domination, la rigueur impitoyable dans le commandement. Il veut que les crosses servent à chasser du bercail les brebis égarées, et on prépare un autre "syllabus" pour achever de condamner tout ce que croient les nations libres et chrétiennes."

Voilà le singulier catholique qui serait chargé des protestations de ses coreligionnaires de France contre la direction du Pape et des évêques !

* * *

On a représenté le Pape comme l'ennemi de la France et l'instrument de l'Allemagne. Pure calomnie, que nous avons déjà repoussée au nom de la vérité qui n'a pas tardé à se révéler dans toute sa splendeur. C'est le "Matin", il va de soi, qui l'avait répandue, et c'est dans le "Matin" même que nous trouvons la note suivante :

"Le Pape pleure en parlant de la France".

Nous recevons la lettre suivante, que l'impartialité nous fait un devoir de reproduire ; mais il va sans dire qu'il ne saurait infirmer l'authenticité des informations que notre correspondant de Rome nous a adressées :

Paris, 29 août.

Monsieur le rédacteur en chef,

Un article du "Matin" de ce jour vient de me tomber sous les yeux ; il est intitulé : "Le Pape n'aime pas la France."

Connaissant les habitudes courtoises de votre journal, considérant cette information comme absolument erronée, je ne doute pas que vous ne consentiez à insérer cette présente protestation :

Au cours d'un voyage à Rome, en mai dernier, j'ai eu l'honneur d'être admis à une audience de Sa Sainteté, près de trois cents Français y assistaient, et je regrette vivement que votre honorable correspondant de Rome ne s'y soit pas trouvé.

Pendant un quart d'heure, le Souverain-Pontife tint son auditoire respectueux sous le charme de sa parole ; venant à parler de la France, il ne put contenir son émotion ni retenir ses larmes, et dut un moment interrompre son bienveillant discours.

Ses paroles n'étaient pas des paroles de haine ou de guerre, mais d'affectueuses paroles de paix à l'égard de notre pays, et ses larmes bien amèrement sincères étaient celles d'un père qui pleure sur le deuil de sa fille préférée, de sa fille aînée.

Croyez-moi, monsieur le rédacteur en chef, je n'y mets pas d'esprit de parti, le Pape, s'il est Romain, est d'abord catholique, et c'est d'une égale tendresse qu'il embrasse tous les pays catholiques comme le nôtre.

Le Pape n'aime sans doute pas la franc-maçonnerie, mais le "Pape aime la France."

Votre correspondant de Rome ne serait-il pas Italien ?

Recevez, je vous prie, avec mes remerciements anticipés pour l'insertion de cette protestation, l'expression de mes sentiments distingués.

R. FOURNIER SARLOVEZE,
Maire de Compiègne

* * *

Les principaux corps de métiers syndiqués ne veulent pas accepter la loi du dimanche et ils menacent sérieusement les pouvoirs et le public, d'une grève générale si on insiste à forcer l'observance du repos dominical tel qu'il est prescrit. Mais les classes ouvrières se déclarent satisfaites, ce qui est la cause des embarras ministériels. A qui les ministres vont-ils céder ? La prochaine session nous le dira.

NEMO.

L'ARCHITECTURE A MONTREAL

Le rapport de M. Chaussé, architecte, surintendant de la construction à Montréal, donne de l'actualité à la question de l'architecture dans notre cité.

Il y a donc une question d'architecture à Montréal, quoique beaucoup ne s'en préoccupent pas et que certains propriétaires de terrains et spéculateurs en construction ne l'admettent pas du tout, au moins dans la pratique.

M. Chaussé, dont la compétence est indéniable, avait été délégué au congrès international des architectes de Londres, d'où il nous est revenu avec une documentation sérieuse sur les travaux des architectes anglais réunis de tous les points de l'empire.

Le rapport dont les journaux ont publié un résumé ne nous laisse aucun doute sur l'importance de la réunion, au point de vue, au moins, de l'art en général, tel qu'il nous apparaît à travers l'histoire des civilisations les plus avancées et tel qu'il est encore pratiqué dans les pays — les vieux pays il va sans dire — qui ont perpétué les traditions des maîtres dans les écoles et les ont plus ou moins observées dans les manifestations de la construction.

Jusqu'à quel point ces conférences, ces études et ces observations peuvent-elles se rapporter à des pays relativement jeunes comme le nôtre, qui n'a jamais connu la construction artistique du 17^{ème} siècle, où la colonie vit le jour, et n'a pu, avant comme après la conquête, faute de fortunes et livré exclusivement aux soucis de la lutte pour la vie, mettre au premier rang des préoccupations sociales celle de bien construire, de bien tout loger, hommes et choses, solidement, commodément et artistiquement, tout à la fois? Nous l'ignorons et il nous semble que le congrès, tenu sous le patronage du roi Édouard VII et des hommes les plus élevés du monde anglais, avait plutôt un objet d'organisation et de mouvement d'ensemble vers le progrès qu'un but d'information technique et de propagande du bel art. Nous devons toutefois applaudir à l'idée du congrès, à notre point de vue particulier et, témoins de l'importance capitale qu'attachent au développement des hautes études d'architecture et de bon goût les hommes les plus considérables de l'empire britannique, pouvons-nous saluer le réveil de notre opinion en faveur d'un art qui a précédé tous les autres et en a été la base, la sculpture et la peinture lui servant de complément et d'ornementation?

L'histoire de notre architecture n'est pas longue ni très complexe: nos édifices au style bien caractéristique ne sont pas nombreux et en dehors de quelques églises, remontant assez loin — les plus vieilles semblent d'un style plus pur et moins criard — nous n'avons guère de monuments qui appartiennent à une école avouée ou avouable.

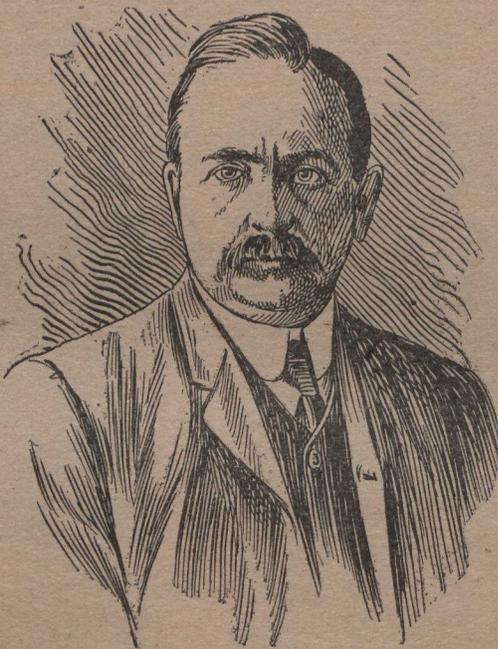
Quelques édifices à Montréal remontant aux décades de 1840 à 1860, avaient gardé certain cachet de grandeur et de correction que les connaisseurs de l'étranger nous concédaient volontiers. Mais des additions, des retouches, des restaurations d'un goût et de ton douteux, sont venues les ranger, pour la plupart, dans la catégorie des banalités qui bordent nos rues et nos places publiques, rendez-vous de tous les genres bâtards qu'on est convenu d'appeler le rococo américain.

Montréal, sous ce rapport, a peut-être devancé toutes les cités soeurs et comme il appartient aux deux régimes, l'ancien et le nouveau, comme il entend n'être dépassé par aucune de ses rivales, il s'est lancé à fond de train dans une course vertigineuse pour laquelle il n'était pas préparé. Les belles choses qu'il tenait du vieux régime il les a défigurées. Quant à ses créations nouvelles elles nous présentent en haut, en façade sur la rue, une grande pauvreté d'imagination à côté de beaucoup de solidité, d'accommodements aux nécessités du jour et de luxe.

Nous parlons ici des constructions de commerce et d'industrie, nullement de la construction des résidences et des appartements, qui avait un cachet particulier bien propre à intéresser les voyageurs qui nous visitaient. Les vieilles rues St Denis, St Hubert, Sherbrooke, etc., etc., contenaient un nombre de demeures remarquables sous le rapport du confort, de l'étendue des pièces, de la lumière qui y pénétrait à giorno, et de l'air qui y circulait librement. Les constructeurs modernes n'avaient pas commencé à spéculer sur ces derniers articles, les plus chers et les plus indispensables à la vie. On ne mesurait

pas alors l'espace d'une maison, d'un passage, d'une pièce, au pied, au pouce, nous pouvons bien dire à la ligne, pour multiplier le nombre de "cottages" sur des lots à bâtir de 22, 20 ou même 18 pieds de largeur! Il y avait des escaliers aux maisons; il y en aura toujours aussi longtemps qu'on les fera de plusieurs étages, mais on les plaçait à l'intérieur; c'était 3 ou 4 pieds de moins donnés au front de l'appartement, mais ces hideux casse-cou de toutes les formes, allant dans tous les sens et ayant eux-mêmes, souvent, plusieurs étages, n'existaient pas pour nous faire, montrer du doigt comme une population logée dans des cages suspendues qui ne peuvent trouver de semblables dans aucune histoire de l'habitation humaine.

On a dit souvent qu'on juge d'une ville par ses architectes et de ces derniers par les villes qu'ils bâtissent. Il serait difficile d'appliquer ce dicton à Montréal, car il semblerait que les architectes n'y ont pas plus à faire que ce merveilleux art qu'est l'architecture. Plus les architectes travaillent à se protéger contre les frelons et à répandre le goût de leur art, plus l'apathie de la population, plus les intérêts des gros spéculateurs en terrain et en construction, plus la négligence, l'indifférence, et disons-le donc hautement, plus l'ignorance déconcertante des autorités éloignent de notre ville les bienfaits et les beautés de l'architecture, car tout le monde sait bien que l'architecture avant d'être élevée au rang des arts divins par les raffinements exquis des grands maîtres n'était que l'ensemble de règles néces-



M. ALCIDE CHAUSSÉ

architecte, surintendant de la construction à Montréal

saires à abriter l'homme contre l'inclémence des saisons. De là, encore aujourd'hui, l'architecture hygiénique qui joue un si grand rôle dans la construction chez les peuples les plus avancés. En observe-t-on les règles chez nous, ou les met-on sur le même pied de dédain ou de mépris que les prescriptions de l'art architectural?

Ce qui est certain, ici, encore, c'est que tombant dans l'application de nos règlements municipaux nous arrivons aux anomalies les plus étranges. Dans certains quartiers on tolère des constructions qui jurent avec toute notion raisonnable de construction civile. Pour des maisons de \$1,500 il n'est pas nécessaire de fournir de plan, ni d'architectes, ni de personne pour obtenir un permis de construire.

Voilà comment on a le droit de bâtir mal et laid dans certains quartiers et comment pour ce genre particulier de maisons, la cité se trouve dépourvue de toute protection contre le feu, contre les cas de maladies épidémiques, etc., par la latitude qu'elle accorde aux constructeurs.

Voilà comment aussi les services des architectes sont repoussés en des cas nombreux où ils devraient être exigés dans l'intérêt de la sécurité et de la santé publiques, aussi bien que de l'esthétique de notre ville.

Le rapport de M. Chaussé suivi des discussions qu'il provoquera au conseil, dans la presse et chez les corps publics, créera-t-il le réveil d'opinion si urgent que nous souhaitons tantôt? Il est agréable de l'espérer.

E. Bantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Alea jacta est, aurait dit le nommé César, avant de faire la guerre à la République romaine, — ce qui signifierait en français le *sort en est jeté*.

Oui, le sort en est jeté, les poteaux de Montréal doivent disparaître et s'ils pouvaient parler ils diraient en s'inclinant devant leurs maîtres: "morituri te salutant". La croisade sainte est déclarée, elle sera conduite par l'échevin Noé Leclerc et autres, soutenus, sans doute, par toute la municipalité. Ainsi le veut la loi, c'est à dire le règlement de Montréal passé depuis deux années.

Les poteaux de Montréal disparaître! et avec eux la gloire de la métropole! C'est à n'en rien croire, et nous n'en croyons rien.

Depuis deux ans, ils sont condamnés, depuis deux ans ils ont grandi en nombre, en hauteur et en petits soins dans le coeur des Trusts, nos maîtres et d'une bonne majorité d'échevins, les serviteurs payés par et pour nous, de Leurs Majestés les Trusts.

Et M. Barlow, d'après le rapport naïf d'un journaliste, s'est demandé comment la ville pouvait souffrir de cette multiplication, la plus florissante de toutes, de poteaux civiques ou municipaux, qui ont pénétré si avant dans les moeurs de mes concitoyens qu'il leur sont devenus indispensables.

"Si l'une des compagnies ayant droit à des poteaux, a déclaré cet ingénieur, soi-disant, de la cité, y renonce en vue du règlement qui les prohibe, elle en donne la jouissance à une compagnie soeur — quelle famille? — qui n'y a pas droit! Qu'est-ce que cela peut bien faire à la cité?"

Mais le règlement que brandit maintenant dans ses puissants forceps M. l'échevin Noé Leclerc, n'atteint donc pas tout le monde, c'est à dire toutes les compagnies à fils et à poteaux? Que signifierait alors la déclaration de guerre que célèbrent tous les journaux?

Emile Zola a écrit qu'il s'était si complètement habitué à manger son crapaud quotidien, — sous forme d'injures variées — qu'il faisait une maladie si ses ennemis oubliaient de lui servir, quelque matin, le plat accoutumé.

Montréal crèvera sûrement si on lui enlève ses poteaux; c'est l'ornement reçu de ses rues, de ses carrefours, c'est en outre, l'objet d'étonnement des étrangers, s'attendant à tous les spectacles quand ils mettent le pied sur le sol d'Amérique, à part celui de plantation d'arbres secs, menaçant les nues et décorés de choses si étranges qu'on ne rencontre nulle part des plantations ressemblant à notre sylviculture de poteaux.

De plus, ne l'oublions pas, chers concitoyens, ces arbres-poteaux sont d'une publicité sans pareille pour la flore du Canada. Comment, ces tiges immenses, toutes d'une pièce, de 30, 40, 50 pieds de hauteur viennent au Canada! Quelle richesse dans quel pays!

Oui, je vous le dis en vérité, la plantation méthodique, symétrique, artistique, et, enfin civique, puisqu'il faut tout dire, de nos incomparables lignés de poteaux, est une exposition vivante, l'"arboretum" permanent qui démontre le mieux la valeur de nos essences forestières. Loin de les supprimer, nos gouvernements — le provincial surtout qui vit de sa forêt — devraient la primer puissamment, la soustraire au moins, aux pronunciamientos des échevins de Montréal qui veulent briser toutes les traditions reçues et mettre notre ville au rang de celles qui préfèrent l'arbre d'ornement au poteau, en général plus droit, plus haut, plus dur au froid et au chaud, que l'arbre vivant.

Par bonheur, un espoir nous reste: le poteau est proscrit par le règlement, cela rassure tous les Jean de Montréal favorables aux poteaux plutôt par habitude, ou seconde nature, que par goût.

Et moi, le Jean des Jean de Montréal, je vous le dis: le conseil de ville, les P'tits chars et les échevins croisés contre les poteaux passeront, mais les poteaux resteront. JEAN GROSJEAN.

PENSEE.

A voir combien nos maladies suscitent de remèdes infallibles et nos crises sociales de systèmes sauveurs, individus et nations devraient être immortels.

G. M. Valtour.

Echos d'Amérique

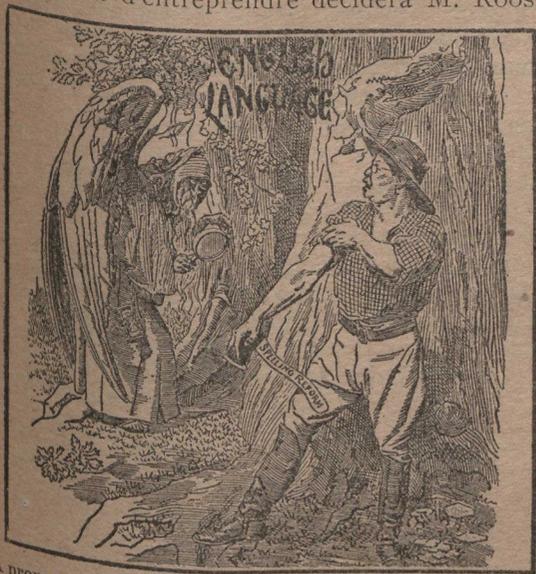
Aux Etats-Unis

La campagne politique pour la nomination du gouverneur de l'Etat de New-York bat son plein, et celle de l'élection présidentielle de 1908, non encore dans toute sa chaleur, n'en est pas moins active.

Quant à la première de ces mêlées de politiques yankees, il est presque certain que M. W. R. Hearst, ne verra pas triompher ses vues dans l'Etat de New-York — le plus important de l'Union, comme l'on sait — s'il ne parvient pas à composer avec M. C. F. Murphy, le "boss" du Tammany, qui dispose des 105 voix du fameux groupe qu'il dirige à sa guise. Or, comme M. Murphy est habile, et très anti-Hearst, le succès du parti Hearst est on ne peut plus compromis, surtout depuis la récente défection des 27 délégués du comté d'Erie, sur qui comptait tout spécialement les partisans de M. Hearst. De là menace de Hearst contre Murphy, et jeu cauteleux de celui-ci.

Il est probable que dans New-York, la lutte pour le poste de gouverneur se fera entre MM. Jerome et Sulzer. Décidément, M. Hearst n'est pas chanceux de vouloir s'imposer aux démocrates, malgré eux.

De l'élection Bryan, il est beaucoup parlé et tout porte à croire que ce chef sera définitivement le candidat national des démocrates, lesquels le jugent seul digne d'entreprendre une lutte homérique contre le président Roosevelt. En effet, malgré le désir contraire de l'actuel chef d'Etat américain, le gouverneur Hogg, du Kansas, prétend que le mouvement républicain qu'il vient d'entreprendre décidera M. Roose-



A propos de l'orthographe aux Etats-Unis, et de sa simplification, décrétée à la légère par le président Roosevelt. *Le Temps* (observant attentivement une petite incision faite dans le tronc de l'arbre de la langue anglaise). — "Qui donc a essayé d'abattre cet arbre?" "Teddy" Roosevelt (faisant son petit Washington) — "Père, je ne saurais mentir. C'est moi qui ai fait cela avec ma petite hache." *Le Temps* — "Hélas! les enfants gâtés seront toujours des enfants!" — *Punch, de Londres.*

velt à poser de nouveau sa candidature à la présidence. D'après les journaux de nos voisins, les candidatures Roosevelt et Bryan feraient de l'élection présidentielle de 1908 un des plus importants événements de la politique américaine, ce que nous sommes disposés à croire. M. Bryan aurait, paraît-il, fait quelques gaffes, après son retour d'Europe, les démocrates ne lui en tiennent pas rigueur, affirmant que, ce faisant, M. Bryan n'avait pas autorité pour engager son parti, qui ne l'a pas encore reconnu officiellement pour son chef, bien que, et le fait est notoire, M. Bryan passe aux yeux de l'univers pour être le chef des démocrates des Etats-Unis.

Une chose est certaine, c'est que la politique intérieure actuelle de nos voisins lie leurs mains quant à l'attitude qu'ils tiennent vis-à-vis de la révolution cubaine. A tout prix, M. Roosevelt ne veut pas que ses adversaires aient à lui reprocher des visées impérialistes.

Aussi, au moment où les plus sombres présages parvenaient de Cuba, au moment où la grande île était troublée par des rebelles à qui l'Allemagne allaient livrer 5,000 fusils Mauser, et 5,000,000 de cartouches, le président Roosevelt télégraphiait-il d'Oyster Bay, à M. Taft, d'avoir recours à tous les moyens possibles pour régler le différend survenu entre les Cu-

bains, sans faire intervenir directement le peuple américain.

Une telle préoccupation de la part du chef de l'exécutif à Washington, venant après sa récente lettre ouverte au représentant de la république insulaire, prouve que les républicains de l'Union ne veulent pas faire le jeu des démocrates, et leur présenter le point faible de la cuirasse politique du gouvernement américain actuel. Que, s'il fallait une autre preuve de la mise momentanée de l'impérialisme yankee sous le boisseau, nous la trouverions dans l'attitude des Etats-Unis à l'égard du problème de la dette dominicaine. Voici à ce propos ce qui a transpiré en Europe des intentions de la grande république envers sa toute petite soeur:

"Il paraît que le gouvernement américain arrête les mesures nécessaires pour assurer le remboursement de la dette dominicaine. Il prendrait à sa charge le paiement de toutes les dettes étrangères contractées par la république de Saint-Domingue.

"Le profit consiste dans le lancement d'un emprunt de 20 millions de dollars, portant un intérêt suffisant pour attirer le capital. On calcule que les sommes dues par le gouvernement dominicain à l'étranger forment un total de 12 à 16 millions de dollars.

"Dans le projet, les produits des douanes dominicaines séquestrées par les Etats-Unis serviraient à payer les intérêts de l'emprunt et à former un fonds d'amortissement. Ce serait la meilleure des solutions, mais réellement, le projet américain est-il celui-là?"

Eh oui! est-il celui-là? Peut-être temporairement, mais qu'en 1908 Roosevelt ou l'un des siens continue d'être l'hôte de la Maison Blanche, et le monde risque d'en voir de drôles.

Ne serait-ce donc qu'au point de vue de l'inertie momentanée des républicains, inertie qu'ils leur imposent, les démocrates américains devraient être remerciés d'attermoyer un nouvel écrasement des faibles par le fort. Car, pour la triste édification des peuples, arrivera assez tôt l'absorption des Etats à portée de l'ogre de l'Amérique du Nord.

* * *

M. S. Gompers, à la tête de la Fédération des travailleurs américains, vient de remporter un beau succès moral à l'élection législative de l'Etat du Maine.

M. Gompers, nous l'avons dit dernièrement, est fatigué de l'attitude anti-libérale de quelques-uns des meneurs politiques de son pays, aussi s'est-il jeté dans l'arène électorale, soutenu par le monde ouvrier. Déjà il s'attaque au président Cannon, au président Sherman, du comité républicain au congrès, à John J. Gardner, président du comité du travail. C'est dans le Maine, comme nous le disons ci-dessus, que M. Gompers a essayé ses nouvelles et puissantes batteries, visant tout particulièrement le député Littlefield. Au vrai, M. Littlefield a été réélu, mais, mais avec une bien plus faible majorité que par le passé, d'où la satisfaction de M. Gompers. Evidemment, les républicains ne l'entendent pas de cette oreille, et prétendent que le parti ouvrier n'a nullement affecté l'électorat du Maine. D'après ce que nous en savons, les membres du congrès ont un persiflage plutôt mélancolique, sachant, en leur for intérieur, que cette première escarmouche leur a été plutôt défavorable. Que M. Gompers maintienne son attitude, et nous ne serions pas étonné de son triomphe final, en vue de l'épuration politique à laquelle il travaille depuis quelque temps, ainsi que nous en avons déjà fait part. Si les projets du grand chef ouvrier se réalisent, messieurs les monteurs de trusts, messieurs les agioteurs new-yorkais n'auront qu'à se bien tenir, l'heure de la juste revanche du prolétariat, producteur par excellence, aura sonné, ce qui ne sera pas trop tôt. Et, comme en ce pays l'élément ouvrier forme de plus en plus une masse cohésive avec celui de la nation d'à côté, nous ne serions pas surpris si la cause Gompers finissait par influencer notre propre orientation nationale. Voilà comment, avant la lettre, de par l'homogénéité des aspirations de l'ouvrier, jusqu'ici indignement opprimé, pourrait se manifester une virtuelle abolition de frontières.

Au Canada.

En la personne de Soeur Marie du Rosaire, supérieure générale des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, décédée, à Montréal, le 20 septembre dernier, le monde religieux de ce pays et cette province à la majo-

rité catholique, perdent une sainte personne, dont les oeuvres, toutes de bien et d'édification, auréoleront son souvenir impérissable.

Mère Marie du Rosaire naquit à Beloeil le 23 avril 1843, et y fut baptisée le même jour, sous le nom d'Henriette-Marie-Aglée. Elle était la troisième enfant de feu Antoine Préfontaine et de feu dame Henriette Précourt.

Ayant été élevée près du couvent de Beloeil, à dix-huit ans, après avoir fréquenté assiduellement les classes de cette institution, en son noviciat, elle allait rejoindre une de ses soeurs. Dès sa prise d'habits religieux, Soeur Marie du Rosaire fut chargée de l'éducation des enfants. Après sa profession, qui eut lieu le 8 décembre 1865, elle passa successivement, de Beauharnois, où elle avait débuté, à Décatur, Ill., 1865-1868; à Amherstbury, Ont., 1878-1872; puis elle exerça l'office de supérieure à Rutland, 1872-1879; à Windsor, Ont., 1879-1886; et à Winnipeg, Man., de 1886-1887. Elle fut alors rappelée à la maison-mère d'Hochelaga, où on lui confia la direction des novices. En 1900, elle devenait supérieure générale de la communauté, poste qu'elle occupa, par réélection de 1905, jusqu'à sa mort. De touchantes funérailles ont été faites à la défunte Soeur, le 24 septembre. L'inhumation de Soeur Marie du Rosaire a eu lieu dans l'ancien cimetière de la communauté, à Longueuil, le corps de la très regrettée supérieure ayant été placé aux pieds de mère Marie Rose, fondatrice de la communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie. Veillent bien les vénérées Soeurs de ce nom, et la famille de feu la Soeur supérieure mère Marie du Rosaire, que la douleur afflige, recevoir les plus sympathiques condoléances de l'Album Universel.

* * *

Lundi dernier, l'Album Universel a été l'objet d'une manifestation sympathique et spontanée, qui, non seulement nous a fait plaisir, mais aussi nous a flatté. Afin, sans doute, de nous exprimer amicalement le cas qu'ils font des articles que nous publions de temps en temps à propos de l'Université Laval et du labeur de



M. JOS. CONTANT, président de la nouvelle faculté de pharmacie de l'Université Laval.

nos étudiants, messieurs les étudiants en médecine de l'Université Laval, drapeau en tête et conduits par leur nouveau président, M. Arsène Godin, et leur secrétaire, M. Gaston Lapierre, sont venus, en corps, nous faire l'honneur d'une visite à nos bureaux, et acclamer notre Revue. Accueillis par notre gérant, M. L. A. Caron, nos gais carabins poussèrent des hurrahs en l'honneur de l'Album Universel qui, depuis vingt-trois ans, a invariablement défendu la cause du monde universitaire de ce pays.

Messieurs les étudiants de Laval sont parfaitement chez eux à l'Album, et, toujours, nous nous ferons un plaisir d'accueillir tels sujets scientifiques ou littéraires qu'il leur plaira de nous adresser dans le but de recréer honnêtement nos lecteurs ou de les instruire. Aussi, de part et d'autre furent échangées d'amicales et sincères paroles en l'occasion dont nous parlons, et, pour notre part, c'est du meilleur coeur que nous avons remercié les étudiants de Laval, de la bienveillante et délicate attention qu'ils faisaient à l'Album Universel.

Laval progresse, l'avenir de notre race est pour ainsi dire entre ses mains. Il y a peu de jours, on y faisait l'inauguration d'une faculté de pharmacie, dont M. Jos. Contant est le distingué président; d'autres progrès suivront, propices à l'avancement du Canada-français.

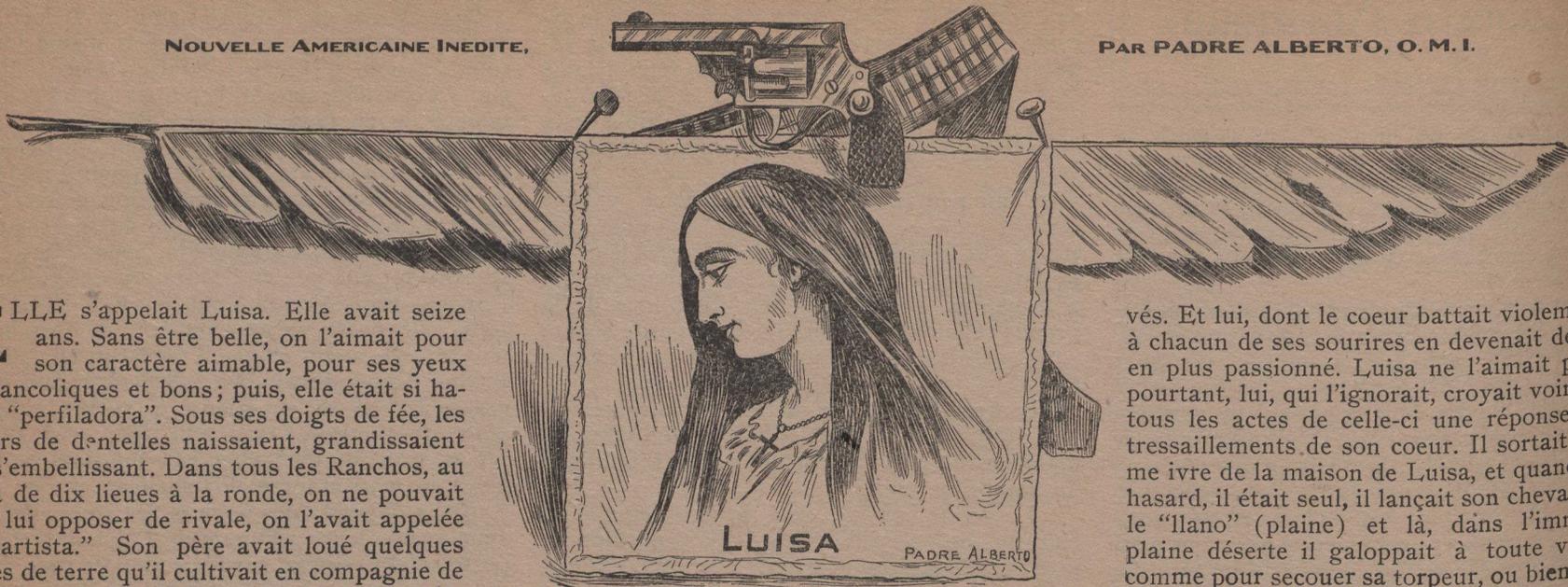
En présence de tels gages d'espérance nationale, nous répétons, en réitérant nos remerciements à nos amis les étudiants: Vive Laval, dans une prospérité croissante; pour le plus grand bien de tout ce qui nous est le plus cher.

L. D'ORNANO.

UNE HISTOIRE DU TEXAS

NOUVELLE AMERICAINE INEDITE,

PAR PADRE ALBERTO, O. M. I.



ELLE s'appelait Luisa. Elle avait seize ans. Sans être belle, on l'aimait pour son caractère aimable, pour ses yeux mélancoliques et bons; puis, elle était si habile "perfiladora". Sous ses doigts de fée, les fleurs de dentelles naissaient, grandissaient en s'embellissant. Dans tous les Ranchos, au delà de dix lieues à la ronde, on ne pouvait pas lui opposer de rivale, on l'avait appelée l'"artista." Son père avait loué quelques acres de terre qu'il cultivait en compagnie de ses garçons, dont l'un surnommé Pancho avait 18 ans, et l'autre nommé Juan, était de trois ans plus jeune que son aîné. Sa mère vaquait aux soins du ménage, de la famille, qui se composait encore de deux fillettes de sept et dix ans. Tous, malgré leur pauvreté, vivaient heureux. Si la récolte du maïs, du coton parfois se perdait à cause de la sécheresse, la vente des "perfilados" de Luisa rapportait un peu d'argent et chassait la misère.

Luisa était la joie, l'orgueil de ses parents, de ses frères et soeurs. Aimée par tous ceux de sa maison, elle n'avait pas manqué, non plus, d'avoir des prétendants qui soupiraient en la voyant passer, ou qui, à l'envie, se pressaient autour d'elle et l'invitaient à danser les jours de bal. Mais Luisa souriait à tous, n'avait point de "novio" (fiancé). Pieuse par nature, elle avait avec ardeur appris son catéchisme, elle l'avait enseigné à ses frères et à ses soeurs. C'est elle qui, lorsque le Padrecito venait faire sa visite au Rancho préparait l'"altar" et rassemblait les enfants pour les faire chanter.

Hélas ! pauvre Luisa ! en me rappelant toutes ces choses, en pensant à ta tragique mort, des larmes mouillent mes yeux. Tu fus comme ces fleurs qui, sous le ciel bleu, perlées de rosée, baignées par le soleil, semblent l'image du bonheur et ne devoir jamais mourir. Un vent violent s'élève et la brise. Un animal passe, les piétine. Un enfant, en jouant, les frappe... elles meurent.

Il y avait parmi les admirateurs de Luisa, un jeune Ranchero nommé Enrique Salazar. C'était un grand et beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, mais d'une réputation qui était loin d'être sans tache. Fils unique d'une riche famille de Rancheros, il dépensait follement son argent en plaisirs de toutes sortes. Habile cavalier, on le voyait à toutes les "correras" (courses), à toutes les fêtes; beau danseur, il était à tous les bals. Bien souvent, il avait eu l'occasion de voir Luisa. Mais, soit que sa vertu lui eût fait peur, soit qu'en la voyant il eût senti dans son cœur les bons instincts de sa conscience, il s'était toujours approché d'elle avec respect; il l'avait toujours traitée autrement que les autres. Plus que cela, il avait senti qu'il l'aimait. Oui, car la nuit quand le bal était terminé, quand les joyeux échos de la musique avaient fini de se faire entendre, quand tout le monde s'était dispersé et qu'il était seul, tout seul dans sa chambre, Enrique pensait à Luisa. Il s'endormait en pensant à elle; et, d'elle il rêvait. Il l'aimait, car il s'était mis à passer souvent devant le pauvre "jacal" où elle vivait... Parfois même, il trouvait le prétexte d'entrer dans l'humble maison pour examiner et acheter les "perfilados" enchanteurs de Luisa. Lui, qui ne croyait à rien, qui se moquait du "Padrecito" et des "santitos" (images) venait maintenant au Rosaire, pour voir Luisa, quand, chaque deux ou trois mois, le missionnaire passait.

Luisa, bien loin de voir, de comprendre et de correspondre à l'amour d'Enrique, commença d'abord à fuir autant qu'elle put sa compagnie. Elle savait tant d'histoires sur son compte. Elle avait tant pleuré quand une de ses compagnes d'école qui vivait dans le Rancho voisin, avait eu le malheur de s'être laissé tromper par cet homme qui, parce qu'il était riche, se croyait tout permis. Quand elle vit Enrique venir au

Rosaire, la pauvre enfant se mit à croire qu'il restait au fond de son cœur quelques bons sentiments, et, toute confiante, elle commença à prier pour sa conversion, pour son bonheur. Elle crut entrevoir pour son infortunée compagne et amie, un terme à sa honte, une issue honorable. Hélas ! il était loin d'en être ainsi !

Enrique ne pensait même pas à réparer la faute qu'il avait commise. Dans son cœur, il avait senti croître une véritable passion pour Luisa et c'est elle, elle seule qui enchaînait sa pensée. Il cessa, tout à coup, de courir, d'assister à toutes les "funciones" (fêtes, bals, etc.), et rechercha la compagnie des frères de Luisa. Il se fit leur ami, leur camarade, leur donnant de temps à autre des "puros" et des "cigarrillos",



C'était un grand et beau jeune homme de 25 à 26 ans.

leur faisant, en un mot, mille petits présents. Grâce à Pancho surtout, Juan étant par nature défiant, le père de Luisa fut facilement gagné. La richesse d'Enrique, ses bonnes manières, sa conduite devenue irréprochable, son amitié pour ses fils, l'intérêt qu'il manifestait pour les belles dentelles de Luisa firent oublier au pauvre Ranchero les fautes passées du jeune homme. Il n'en fut pas de même pour son épouse. Soit qu'elle eût souffert autrefois, soit que dans son cœur de femme et de mère, elle eût senti instinctivement des doutes, des craintes, la mère de Luisa ne pouvait jamais voir entrer Enrique dans la maison sans devenir tout de suite presque triste et sérieuse. Luisa d'abord surprise du changement d'Enrique, en vint à devenir heureuse de le voir ami de son père et de ses frères. Elle espérait, l'innocente enfant, pouvoir arriver à lui parler en faveur de son amie et l'amener ainsi à se marier avec elle. Elle souriait quand il entrait, se mettait gracieusement à son service, étalait complaisamment en sa présence les magnifiques "perfilados" qu'elle avait ache-

vés. Et lui, dont le cœur battait violemment à chacun de ses sourires en devenant de plus en plus passionné. Luisa ne l'aimait pas et pourtant, lui, qui l'ignorait, croyait voir dans tous les actes de celle-ci une réponse aux tressaillements de son cœur. Il sortait comme ivre de la maison de Luisa, et quand, par hasard, il était seul, il lançait son cheval vers le "llano" (plaine) et là, dans l'immense plaine déserte il galoppait à toute vitesse comme pour secouer sa torpeur, ou bien, laissant tomber les rênes sur le pommeau de selle, il chevauchait à l'aventure, en rêvant en songeant à Luisa.

Inconsciente de la passion qu'elle avait fait naître dans le cœur d'Enrique Salazar, Luisa devint bientôt en butte à de petites tracasseries, à des allusions de la part de son père et principalement de son frère Pancho. Ils lui disaient que si Enrique venait si souvent à la maison, c'était pour ses beaux yeux. Qu'il était un beau garçon, qu'il était riche, etc., etc. Mais Luisa, dont le cœur ne s'était ouvert jusque là qu'à l'amour des siens, des pauvres et de Dieu avait toujours une bonne réplique à leur donner. Souvent elle mentionnait pour les faire taire, son amie qu'elle visitait maintenant plus souvent, et, malgré leurs observations.

Un jour, Enrique, fatigué de sa lâcheté, de sa souffrance, résolut de parler à Luisa et de lui manifester son amour. Il avait passé une nuit sans sommeil dans une maison du Rancho, en compagnie de quelques amis au nombre desquels étaient les deux frères de Luisa. D'elle on avait beaucoup parlé toute la nuit et excité par Pancho et les autres camarades, après avoir bu force "mescal" (eau-de-vie extraite d'une plante mexicaine) Enrique avait promis de demander la main de sa bien aimée. Il était rentré chez lui, avait mis le costume pittoresque de "vaquero", sans oublier sa ceinture toute garnie de balles et son magnifique revolver à manche d'ivoire orné d'argent. Pour dissiper la fatigue de la nuit et les vapeurs de l'alcool, il dirigea son cheval vers le "llano" du côté du village où vivait celle que, autrefois, il avait trompée.

Ce même jour, de bon matin, Luisa était allée voir son amie. On avait annoncé que le "Padrecito" allait arriver le soir au Rancho pour y donner le Rosaire et faire quelques baptêmes. Luisa, dans son bon cœur, avait pensé à l'enfant de sa compagne. Celle-ci s'était bien confessée, mais son enfant n'avait pas encore reçu l'eau sainte du baptême, et Luisa était allée s'offrir comme marraine. Après avoir passé près d'une heure ensemble, elle

s'apprêta à retourner chez elle, et son amie s'offrit à l'accompagner une partie du chemin. Luisa prit alors dans ses bras la petite fille qui bientôt devait être son "abijada" (filleule) et, souriant à l'enfant, causant joyeusement, elles cheminèrent vers le "llano" que Luisa devait traverser en partie pour se rendre chez elle. La matinée était belle, c'était une matinée de printemps pleine de fraîcheur et de chants d'oiseaux. Bientôt elles arrivèrent au bout du Rancho, à l'entrée du "llano". Elles allaient se quitter quand elles aperçurent non loin d'elles un "vaquero" qui, la tête baissée et semblant ne rien voir, laissait aller son cheval à l'aventure. Luisa et sa compagne tressaillèrent en le voyant et se rapprochèrent l'une de l'autre. C'était Enrique, elles l'avaient reconnu. Oh ! murmura tout bas Luisa à son amie, "qué buena suerte !" nous sommes seuls, personne ne nous voit... Je vais l'appeler pour qu'il te parle. Non, non, Luisa, dit, toute saisie de peur sa compagne... et tremblante, elle ajouta : Vite, donne-moi la "nina" (petite fille).

Mais Luisa, toute entière à son idée, au lieu de répondre et de rendre l'enfant qu'elle tenait dans

ses bras, s'élançant en courant vers Enrique. Celui-ci leva la tête et, apercevant les deux jeunes filles et l'enfant, fit un mouvement de stupeur et arrêta son cheval. Luisa se trouva bientôt près de lui. "Buenos dias", dit-elle en lui souriant; et élevant vers lui l'innocente petite créature, elle ajouta: Enrique, embrasse ton enfant. Hélas, la pauvre Luisa avait trop écouté les raisons de son coeur et, dans son innocence, avait méconnu la méchanceté possible du coeur des autres. Enrique, oubliant son amour, ou plutôt sa passion, devant la réalité de son crime connu de celle qu'il aimait... voyant devant lui cette enfant, et l'infortunée jeune fille qu'il avait trompée et qui, immobile, comme fixée à terre, le regardait avec des yeux pleins d'angoisse, Enrique dit: je, sentit comme un voile passer sur ses yeux et, étendant la main sur son geste brusque et brutal il repoussa violemment l'enfant. Au même instant, un cri affreux se fit entendre. Le revolver d'Enrique, détaché de sa ceinture par le brusque mouvement qu'il avait fait s'était accroché à l'une des rênes et avait fait feu. Luisa, frappée au front, était tombée à genoux, en prononçant seulement le nom de Jésus; puis, serrant sur son sein la petite enfant qui pleurait, elle s'était couchée sur l'herbe de la prairie.

Folle de douleur, sa compagne était accourue auprès d'elle. Enrique, hors de lui, avait enfoncé ses éperons dans le ventre de son cheval et s'était élançé en plein "llano" dans le désert.

Telle est l'histoire de Luisa, telle que l'on me

racontée, quand il y a quelques mois, je suis passé dans le rancho où elle était née, où elle avait grandi, où elle avait été aimée, j'ai demandé à voir sa tombe. Elle était là, où la mort l'avait frappée. Une simple croix de bois marquait la place. Près d'elle était un petit monceau de branches. On m'expliqua que ces branches étaient déposées par ceux qui passaient et qui priaient pour l'âme de Luisa. On me dit que tous les soirs, la jeune compagne de Luisa devenue folle, venait s'asseoir près de la croix où elle restait des heures entières. Je demandais ce qu'était devenue la "nina". On me répondit qu'elle avait été baptisée et qu'elle était morte peu de jours après. J'avais presque peur de prononcer le nom d'Enrique Salazar; mais on me dit que l'on avait trouvé son corps dans le "llano", près d'une "nopalera" (lieu rempli de cactus); il était à moitié dévoré par les loups et le "auras" (aigles noirs). Certes, cette histoire est triste et j'hésitais à la raconter, mais elle est une leçon pour les misérables jeunes gens qui croient pouvoir se jouer impunément des choses du coeur et de l'honneur. La justice de Dieu se fait sentir, même sur cette terre. Le sort de Luisa n'est pas à plaindre. Elle est morte innocente, comme une sainte et sa tombe lui ouvrit le ciel. Sa compagne réconciliée avec Dieu, avant sa folie, ira un jour la rejoindre, conduite par son enfant devenu un ange. Seuls le mystère et le doute planent sur l'âme de celui qui, dans le désert, est devenu la proie des loups et des aigles.

PADRE ALBERTO, O. M. I.



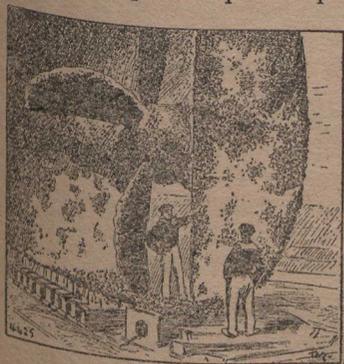
PERFILADORAS

Curiosités scientifiques et naturelles

Les ennemis des Transatlantiques

C'est ici le cas, ou jamais, de prendre la contre-partie d'un des plus fameux proverbes de La Fontaine, et de dire qu'on est souvent fort importuné par un plus petit que soi. La photographie ci-jointe représente une partie de la quille d'un de nos plus grands transatlantiques, une de ces villes flottantes qui transportent chaque année au delà des mers des milliers de passagers.

Si vous examinez avec soin cet instantané, vous remarquerez que la quille, le gouvernail et l'hélice elle-même sont presque entièrement couverts par un bizarre enduit. Ce n'est pas de la mousse, comme on pourrait le penser, mais bien une quantité infinie de mollusques qui ont élu domicile sur les parois extérieures du navire. Ils s'y



La quille est recouverte de mollusques.

multiplient si rapidement qu'ils nuisent bientôt à sa marche, d'une façon très appréciable; il faut alors que le navire entre en cale-sèche, où on le débarrasse de sa vivante carapace.

Ces mollusques sont, en général, des cirripèdes, du genre des anatifes. Libres pendant les premiers jours qui suivent leur naissance, ils ne tardent pas à se fixer à un objet quelconque à l'aide d'une ventouse située dans la région céphalique. Cette ventouse sécrète une substance qui, se solidifiant, fixe pour toujours l'animal à son support. Le corps se termine par plusieurs appendices qui se balancent constamment dans l'eau, tâchant de saisir la proie ou l'aliment qui passe à leur portée.

Les cirripèdes finissent par former des grappes énormes suspendues aux flancs des navires, qui doivent être râclés plusieurs fois par année.

Le Perroquet-faucon

On avait déjà signalé certaines affinités anatomiques entre les psittacédés et les oiseaux de proie, notamment les rapaces nocturnes; mais tout, dans les moeurs et le genre de vie, semblait séparer ces deux familles d'oiseaux. Cependant il existe sur les hautes montagnes de la Nouvelle-Zélande un perroquet du genre Nestor, le "Kea" des Maoris ("Nestor notabilis") qui se comporte en véritable prédateur.

Le Kea, de végétarien qu'il était jadis, est devenu, depuis que l'élevage du mouton prospère en Australie, un véritable carnassier, au point que, paraît-il, il est le fléau des propriétaires de troupeaux qui ont mis sa tête à prix. On pense bien qu'avec le formidable bec que la nature leur a octroyé, ces oiseaux, ayant pris le goût du carnage, doivent être de redoutables ennemis



Le "Kea" est muni d'un bec formidable.

C'est toujours à la même place que le (Nestor notabilis) s'attaque, ouvrant le flanc du mouton, de façon à atteindre rapidement les intestins, de sorte que la mort suit toujours la blessure. Le Kea, ou perroquet de montagne des colons anglais, est un oiseau de la taille du corbeau. Sa couleur est d'un vert olive plus brillant sur les parties supérieures, chaque plume étant maillée de noir. Le dessous des ailes est d'un beau rouge. Le bec des Nestors est fortement projeté en avant, comme celui des oiseaux de proie. Ils avaient donc des dispositions; mais comment le pacifique perroquet est-il devenu le sanguinaire oiseau terreur des pasteurs?

On se l'explique mal. La rareté des vivres en hivers sur les hauts plateaux est, sans doute, la cause de ce phénomène.

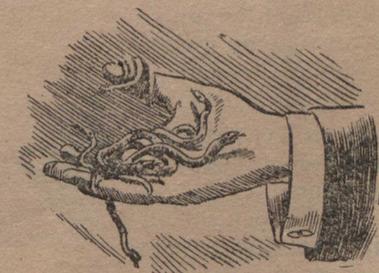
Le traitement du nez rouge

La rougeur du nez est une affection encore assez répandue qui, si elle n'offre aucun danger pour la vie des gens, leur donne du moins beaucoup d'ennui. Elle a été souvent combattue en vain, mais un journal étranger assure qu'à Berlin on possède maintenant une méthode thérapeutique efficace. C'est la scarification telle que l'applique le dermatologiste bien connu de Berlin, M. Lassar. Les petites entailles superficielles de la peau sont remplacées par des piqûres. Celles-ci sont pratiquées au moyen d'un instrument spécial qui consiste essentiellement en un percuteur portant une quarantaine de pointes de platine, à extrémité dorée. Au moyen de l'électricité, ce percuteur frappe, revient en arrière, et frappe de nouveau, à volonté. Il est soigneusement stérilisé avant chaque opération. D'habitude on insensibilise le nez avec du chlorure d'éthyle, au préalable; mais cela n'est point nécessaire: la douleur est très tolérable. On pratique l'acupuncture — car

ce n'est pas autre chose — de façon continue, pendant quelques minutes; l'hémorragie, qui est nécessaire au succès, est arrêtée par simple compression. Avec six ou huit séances (une ou deux par semaine), le nez le plus illuminé redevient parfaitement normal, paraît-il, prenant la couleur qu'il doit avoir, sans présenter la moindre cicatrice.

Un passe-temps singulier. — M. Bessner et ses Serpents.

Les jeunes crotales sont aussi venimeux que les adultes, et s'il y a un peu moins de danger à les approcher, c'est que leur manque d'expérience les laisse ignorer le nombre de périls contre lesquels ils ont à se protéger. Si l'on a soin de ne pas leur infliger de mouvements trop brusques, de ne pas les effrayer, de ne pas les laisser croire à une attaque, il est possible de les garder longtemps inoffensifs...



M. Bessner a la main pleine de Crotales, ses amis.

toute une étude sur les moeurs des reptiles venimeux avant de se livrer à ces dangereux exercices.

Il était toujours muni, bien entendu, d'un antidote énergique, capable de neutraliser, au moins jusqu'à l'arrivée d'un médecin, les effets du poison. Et son observation fut si adroite, qu'en plusieurs années il réussit à ne se faire mordre que deux fois, bien qu'il eût manié des légions de serpents à venin mortel. Il en a même élevé une certaine quantité, qui le suivent et viennent boire du lait dans sa main, donnant ainsi un démenti à la réputation d'antipathie entre le serpent et l'homme.

M. Bessner est un familier de tous les nids de crotales, de cobras, ou d'autres espèces dangereuses qu'il rencontre. Il observe pendant quelques instants les mouvements des jeunes bêtes, et plonge lentement la main au milieu d'elles. Au bout de peu de temps, tous les serpents sont enroulés autour de ses doigts, et il les enlève pour admirer les mouvements onduleux de leurs corps.

Chacun prend son plaisir où il le trouve, dit un adage populaire. Singulier plaisir, pourtant, que celui qui consiste à jongler à tout instant avec la mort.

LA MORT DE JOBIC

NOUVELLE BRETONNE INÉDITE, PAR MARIE LE FRANC

FRANCOISE Le GUEN était restée veuve à vingt-cinq ans avec un enfant de quelques mois. Mais cet état n'était pas pour lui attirer un intérêt ou une sympathie particulière. Sur la centaine de jeunes femmes mariées que contenait le village, le tiers d'entre elles était dans la même condition que Françoise. Elles avaient vingt-cinq ans et portaient déjà le châle noir et la coiffe de mousseline épaisse des veuves, et elles ne songeaient pas à se plaindre. C'était le sort commun des filles de l'île d'Arz : elles épousaient au son du biniou les rudes Islandais touchant terre en passant, entre deux campagnes de pêche, puis les maris s'embarquaient au bout de quelques semaines et quelquefois elles ne les revoyaient plus. Un pli scellé de rouge arrivait du bureau de l'Inscription maritime pour leur apprendre que l'"Anne-Marie," le "Notre-Dame de Bon Secours" ou "Les Trois Frères" venaient de se perdre corps et bien.

De leur mariage, elles gardaient comme souvenirs une couronne de fleurs d'oranger sous un globe de verre qui devait décorer la cheminée leur vie durant et dans l'armoire un tablier de popeline, un châle de velours, une lourde robe de mérinos et une coiffe merveilleusement brodée. Le plus souvent aussi, un enfant au berceau.

Pourquoi aurait-on plaint Françoise Le Guen plus que les autres ? Elle n'avait que son petit Jobic sur les bras, elle, tandis que plusieurs restaient veuves avec une nichée de marmots à élever. Et puis, elle possédait des rentes, chacun savait ça. Des rentes ! c'est-à-dire une chaumière que le meunier Le Guen lui avait achetée au bout de l'île pour son mariage, ne pouvant la loger avec son mari dans son moulin, et que le notaire désignait dans l'acte d'achat sous le nom de "masure", quatre murs de torchis sous un toit de paille que le vent du noroît échevelait un peu au-dessus de la lucarne, comme il faisait pour les cheveux blonds des enfants du pays ; une dizaine de sillons autour, que Françoise travaillait elle-même et qui lui donnaient le pain de tout l'année, un mauvais pain mélangé d'ivraie et de sable. C'étaient là toutes les richesses de Françoise.

Elle non plus n'avait pas l'idée de gémir et de se révolter. Quand le malheur s'abattait sur les femmes du village, pas une ne perdait de temps à s'attendrir sur son sort. Pour ne pas périr de misère, il fallait travailler double, remplacer les bras des disparus, tirer des flancs maigres de l'île ce qu'elle pouvait donner en seigle et en froment, bêcher, sarcler et moissonner parmi les ronces et les orties, s'aventurer chaque jour sur la grève, à marée basse, et lever les goëmons, fouiller les rochers, promener partout les filets à la recherche des coquillages et des crevettes dont les gens de la ville sont friands.

Françoise faisait comme les autres. Tôt levée, elle était une des premières à venir peigner ses beaux cheveux sur le seuil de la porte, puis à aller remplir la cruche de grès à l'unique fontaine, à l'heure où les grenouilles chantent encore dans les mares voisines et où la lune se mire au fond de l'eau verte, comme un large nénuphar blanc.

A son retour, le petit Jobic passait sa tête ébouriffée entre les rideaux à fleurs du grand lit, et Françoise, allant et venant dans la chaumière, lui parlait de sa voix rude, profonde et douce. Le jour naissant laissait tomber un faisceau de lumière dans l'âtre noir, sur la pierre poudrée de cendres. La mère ne manquait pas de montrer à l'enfant ce rayon du ciel et, accroupie devant le foyer, une poignée de fougères sèches à la main, elle attendait avant d'allumer le feu et de faire envoler l'âme blanche du matin venue les visiter.

Le couvercle de la huche grinçait, soulevé par la main de la ménagère et une odeur de levain et de froment se répandait dans la demeure. Aussitôt la porte ouverte, la dernière couvée de poussins se précipitait et avec des pépiements affairés, cueillaient du bec les miettes de pain de la veille sur le sol battu, humide et noir, au grand contentement de Jobic allongé à plat ventre sur le bord du lit et imitant le gloussement de la mère poule.

Françoise ne s'était guère ressentie de la mort de son mari. Bien sûr, elle l'avait pleuré, car elle était bonne chrétienne ; elle avait fait brûler des cierges pour le repos de son âme. Chaque fois qu'elle allait à l'église, ses lèvres priaient pour lui, à l'ombre de sa cape de deuil ; si tout d'un coup il fut réapparu sur le seuil, elle lui eût servi de bon cœur la plus grosse écuelle de soupe et la meilleure tranche de lard ; elle eût mis de l'ordre dans ses vêtements, en femme soigneuse qu'elle était, et le dimanche, ils auraient été ensemble, avec Jobic entre eux, à la messe, puis au cimetière...



Elle interrompait parfois le jeu de ses doigts.

Mais vraiment, le défunt jurait trop fort et aimait trop les petits verres et elle s'était vite habituée à l'idée de ne plus revoir ses grosses bottes, sa pipe et son suroit.

Son fils lui suffisait. Elle l'aimait d'un amour farouche mais peu démonstratif, comme toutes les paysannes bretonnes. Leur vie était unie et simple, grise comme leur île, mais sereine comme elle. Le petit l'accompagnait partout : quand elle allait dans le sillon, semant le blé à gestes virils, elle ne se retournait pas pour le voir, mais elle savait qu'il était là, au bout du champ, jouant parmi les grillons, lui-même de la couleur de glèbe avec ses cheveux et sa peau brûlés, ses vêtements de chanvre. Cela suffisait à faire flotter une douceur sur son visage aux lignes sévères.

Chaque matin, ils ramassaient tous deux des fagots de bruyère, d'ajoncs et de genêts, car il n'y avait pas de bois dans l'île et les habitants étaient trop pauvres pour s'approvisionner au continent ; alors ils faisaient du feu on ne savait avec quoi, de tout et de rien, ils grattaient les flancs de l'île, ils eussent brûlé la terre et les pierres. Le petit Jobic grimpeait comme un chevreau sur les falaises et rapportait des brassées de chiendent et de chardons mêlés de pieds de camomille odorante ; il était tout fier de grossir

le fagot. Elle ne l'encourageait ni ne le remerciait, mais essayait de sa main brune où brillait l'alliance d'or le front baigné de sueur au-dessus des yeux bleus, francs et hardis.

L'après-midi, ils allaient tous les deux sur les landes pour garder la vache. Et tandis que la mère s'asseyait à l'abri d'une broussaille en tricotant des chaussettes d'un rose éclatant mêlé de vert, à dessins compliqués, pour le petit, quand elle l'enverrait à l'école cet hiver, lui descendant parmi les cailloux et le sable de la grève.

De temps en temps, elle le cherchait des yeux, et elle avait d'abord peine à le trouver, accroupi dans les goëmons ou clapotant dans les flaques d'eau tiède, à la poursuite d'une anguille. Quand il avait fait quelque découverte importante, dérangé un crabe vert qui dormait à l'ombre d'un rocher, il criait, d'une voix où se mêlaient une demi-terreur et une demi-fierté : Mamin ! ce qui, dans la douce langue bretonne, signifiait mère, et le vent lui apportait la réponse : Me mab ! mon fils, tandis qu'il sentait les regards maternels fixés sur lui et vers lesquels, pourtant, il ne levait pas la tête, tout occupé à protéger ses pieds nus contre l'atteinte des redoutables pinces du crabe filant, de son allure bancale, vers d'autres refuges.

Elle, pendant ce temps, continuait à tricoter en chantonnant de cette voix monotone qu'elles ont toutes, qu'elles prennent à côté du rouet et du berceau et qui a un peu du ronronnement de l'un, un peu de la cadence de l'autre. Elle interrompait parfois le jeu de ses doigts agiles, lisait les bandeaux de ses cheveux avec une de ses aiguilles, lentement, d'un air de méditation et supputait combien il lui faudrait amasser d'écus pour acheter plus tard le droit de ses frères et de ses soeurs sur le moulin du père qu'elle voulait pour Jobic, et où, devenu grand, il moudrait le froment et le seigle de l'île, le moulin de la colline dont elle verrait tourner les ailes de toile, en sortant sur le pas de la porte. Quand le vent soufflerait, et il soufflait toujours sur l'île d'Arz, elle penserait au grincement de la meule, à l'envolement de la farine et au gentil meunier Jobic, poudré à blanc.

Un jour qu'elle avait perdu près d'une heure dans ses calculs familiaux, elle leva la tête : devant elle, à perte de vue, s'étendaient ces champs de vase grise et d'algues noirâtres que la mer laisse derrière elle en se retirant ; pourtant, le flot commençait à monter, les chenaux débordaient déjà...

Françoise songea que Jobic devait avoir faim, qu'il était temps aussi de traire la vache dont les mamelles s'étaient emplies à brouter les pousses d'ajoncs. Elle roula son peloton de laine et chercha le petit des yeux. Mais elle ne vit rien. Il s'était encore échappé, il avait contourné la pointe de l'île sans qu'elle s'en aperçût pour aller jouer dans les canots à l'ancre, à l'abri du môle.

Elle se leva, prit à travers les rochers et appela, l'enfant. Aucune voix ne répondit. Les barques à sec étaient vides, penchées sur la côté et comme haletantes. Elles ressemblaient à d'énormes poissons rejetés sur le sable par la mer et qui attendent la marée suivante pour reprendre vie.

Françoise commença à s'inquiéter. Jamais le petit n'allait plus loin que le môle. Peut-être, poussé par la soif ou la faim, avait-il eu l'idée d'aller seul à la maison boire à la cruche ou prendre sur le dressoir un morceau de galette. En quelques enjambées, elle arriva à la chaumière. De loin elle vit la porte fermée, le silence qui régnait à l'entour l'atteignit au cœur comme une pierre et changea son angoisse en affolement.

Elle courut de demeure en demeure, mais personne ne savait ce qu'était devenu Jobic. Les autres enfants ne l'avaient pas aperçu. Quelques hommes, qui battaient leur récolte sur l'aire, jetèrent leurs fléaux et prirent leur course vers la côte où la mer déroulait lentement le rideau de ses vagues sur les champs de vase grise. Un pêcheur qui revenait, portant sa "fouine" (1) sur l'épaule, se rappela avoir rencontré le petit Jobic qui jouait dans le chenal du môle.

Tous se regardèrent. Ce n'était pas le premier enfant qu'engloutissaient ces terribles chenaux avec leur fond mouvant, leurs dépressions subites où les imprudents perdaient pied, quand ce n'était pas la vague qui accourait, et d'une chiquenaude, vlan ! les culbutait, sans leur donner le temps de se relever, en terrible joueuse de saute-mouton qu'elle était, sautant d'un bond sur les épaules et faisant plier les échine.

Quelques canots explorèrent la mer, mais à quoi bon ! Le petit était bien noyé, les femmes, immobiles et silencieuses, debout sur la falaise, montraient des visages de douleur et de résignation, et les enfants, les yeux agrandis d'effroi, regardaient les embarcations contourner l'île. Françoise criait et appelait son enfant, les bras levés vers la mer, comme si elle allait le lui rendre.

Les hommes revinrent en secouant les épaules. Parbleu, ils savaient si bien comment se dénouerait l'aventure : demain, au lever du soleil, on trouverait un petit cadavre que la mer aurait abandonné dans les rochers...

Les ménagères reprirent lentement le chemin du village, la tête basse, songeant elles aussi à un autre épilogue du drame, à l'enterrement du lendemain, triste procession vers le cimetière, avec à l'avant un petit cercueil de bois blanc qu'un "ancien" porterait sous son bras et, à l'arrière, une femme sanglotant sous sa cape de veuve...

Et tandis qu'elles tiraient, en soupirant, de l'armoire grinçante, les vêtements et la coiffe de deuil, pour le lendemain, l'église proche fit entendre le tintement du glas et le vent lointain les cris de la triste mère qu'elles n'avaient pu entraîner et qui, demeurée sur la grève, la tête dans son tablier, tenant encore sur ses genoux les petites chaussettes roses aux dessins compliqués, répondait au bruit de chaque vague en demandant Jobic...

MARIE Le FRANC.

M. ALFRED LALIBERTÉ
PIANISTE-VIRTUOSE

Sans crainte d'être contredit, nous sommes d'avis que de tous les arts, l'art musical est celui qui s'est le plus développé au Canada jusqu'à ce jour. Cela tient, sans doute, à ce que la musique, plus que toute autre manifestation artistique, se plie admirablement à servir les intimes émotions de l'âme, et que, en outre, toujours enveloppée d'un certain flou, elle est relativement comprise du public, sans grands efforts.

Aussi, tandis qu'il nous est permis de citer quelques-uns des nôtres, qui font leur marque dans le monde musical universel, un plaisir analogue, sauf à quelques rares exceptions près, nous est refusé dans les autres ordres d'idées. Indubitablement, nous avons des talents divers, dignes d'être signalés, et que l'Europe signale, mais, en dehors de l'art musical, peu nombreux, sont ceux de nos artistes très peu nombreux, que le vieux monde (lequel dispense encore les jugements d'esthétique qui font loi), a acclamés sincèrement, chaleureusement, sans réserve, disons-le, sans une certaine préparation fleurissante la réclame. Réclame faite par une publicité tapageuse, par des sympathies prêtes à demander le change de leur monnaie d'éloges, ou même diplomatiquement, ce qui s'est vu.

Voilà pourquoi nous tenons pour spécialement remarquables, biens fondés, et justes, — l'évidence du talent se manifestant par excellence dans la composition ou l'exécution d'œuvres

musicales — les succès que remportent quelques-uns de nos musiciens, dont la célébrité honore ce pays.

Donc, après vous avoir entretenu récemment de notre fameux ténor, M. Plamondon, aujourd'hui nous parlons de M. Alfred Laliberté, jeune pianiste-virtuose de grand renom, né en 1882 à St Jean, P. Q.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas découvrir la sympathique et déjà très connue personnalité de ce brillant compatriote, cependant, nous tenons à en entretenir nos lecteurs, parce qu'il nous semble que ce jeune homme fournit un remarquable exemple de succès, dû à un beau talent naturel, à de l'énergie et à beaucoup de travail consciencieux.

M. Alfred Laliberté commença, adolescent, à étudier la musique sous l'égide de professeurs obscurs, après quoi, sentant en lui le feu sacré de l'art, il devint un des plus brillants élèves du maître regretté feu Denys Ducharme, puis des maîtres si aimés en ce pays : MM. O. Pelletier et E. Renaud, qu'il quitta pour aller achever ses études en Europe.

Très franchement, et avec cette probité modeste qui est toujours la marque d'un puissant talent, M. Laliberté nous apprend que le Vieux-Monde ne l'accueillit pas, d'emblée, de chaleureuse façon. E conduit de chez quelques-unes des célébrités de l'enseignement du piano, M. Laliberté eut cependant la chance de tomber dans les bonnes grâces du fameux professeur berlinois, Dr Paul Lutzenko, qui s'intéressa à lui et



M. ALFRED LALIBERTÉ,
Pianiste-virtuose canadien-français.
(D'après photo. de M. Giroux)

l'enseigna tout le temps qu'il resta en Europe. C'est le Dr Lutzenko qui fit concourir M. Laliberté pour l'obtention d'un cours gratuit de trois à quatre ans de Conservatoire, puis pour une pension de deux ans que le gouvernement allemand servit à notre distingué compatriote jusqu'en juillet dernier. On le voit, M. Laliberté gravissait les échelons de la renommée à un âge où d'autres ne les entrevoient même pas.

Après avoir débuté à Berlin avec un succès retentissant, M. Laliberté parvint à se faire entendre devant l'empereur Guillaume II et sa cour, et aussi à la cour Ducale de Cobourg, à la suite de quoi notre jeune virtuose figura dans nombre de concerts à côté des plus fameux artistes de l'Allemagne, tant comme solistes instrumentaux que vocaux. Partout, il remporta de brillants succès, et les compte-rendus qu'il possède des auditions qu'il donna devant le public le plus difficile et le plus connaisseur qu'il soit, prouvent que seul un grand artiste est susceptible de remporter de tels triomphes.

Pour preuve de ce que nous avançons ici, qu'il nous soit permis de citer les passages de critique ci-après :

Lettre personnelle

Exception faite de l'auteur, votre interprétation du fameux prélude de Rachmaninoff est la plus parfaite qu'il me fut donné d'entendre.

A vous,

Nadjeska Meerowitch,

première chanteuse de l'Opéra Impérial
de St-Petersbourg.

Berlin, 15 Déc. 1905.

Critiques diverses

M. Laliberté joua ses pièces avec une sûreté, une précision surprenante, et en plus avec beaucoup de goût et de sentiment artistique.

Cobourg, 6 Déc. 1905. General Anzeiger.

M. Alfred Laliberté, du Canada, faisait bonne figure à côté de nos artistes de l'Opéra.

Berlin, 26 Oct. 1905. Lokal Anzeiger.

Les pièces que M. Laliberté donna, nous firent une impression des plus favorables.

11 Dec. 1905. Berliner Tageblatt.

Les variations de Liszt sont une oeuvre colossale; M. Laliberté s'y révéla artiste de grand avenir en interprétant cette pièce avec une fougue, un tempérament et une spontanéité étonnante chez un si jeune homme.

23 juin 1905. New-York Musical Courier.

M. Laliberté possède une forte et belle technique, en même temps qu'un superbe son allié à une grande délicatesse de sentiment, et tout dénote que dans un avenir prochain il tiendra sa place auprès des plus grands pianistes.

23 juillet 1905. New-York Musical Courier.

M. Laliberté joua ses pièces avec une compréhension parfaite et un fini remarquable.

5 Déc. 1905. Coburger Tageblatt.

Depuis peu, de retour dans sa patrie, qu'il aime en patriote éclairé, M. Alfred Laliberté est parmi nous; il vient même d'accepter un poste de professeur de piano au Conservatoire National, et d'ouvrir un studio 136 rue St Denis; espérons que ce jeune virtuose ne sera pas obligé de nous quitter pour gagner ailleurs l'existence large que mérite son talent. Car, enfin, nous devrions commencer à rougir de laisser partir nos artistes d'élite, que d'autres villes se disputent à prix d'or. Ce pays est assez riche, le goût de l'art s'y développe assez, pour qu'un virtuose comme M. Laliberté y vive, y prospère. C'est ce que nous souhaitons sincèrement à ce jeune et brillant compatriote, et concitoyen.

Les brouillards

La nuit opaline est tombée
Et la forêt s'est dérobée
Sous une gaze aux tissus blancs;
Elle miroite sous ces voiles
Que pénètrent quelques étoiles
Timides de leurs feux tremblants.

Le brouillard discret de septembre
Sur les cimes aux teintes d'ambre
Jaunit quand la lune est au plein.
Et, de ses toiles d'araignée,
La profondeur tout imprégnée
Est pâle comme un blanc vélin.

O brouillards, sur les sols arides
Montent du baiser de vos rides
Comme des vapeurs d'encensoirs,
Bénédictions des buées,
Au-dessus des bois secouées
Par le scintillement des soirs.

Terre, pâme-toi bienheureuse
Sous cette langueur amoureuse
Dont te revêt le firmament,
Pour que le soleil, Epousée,
Demain s'enivre à la rosée
Comme boit des pleurs un amant.

Confidentes de tes mystères
Sortiront de tes flancs austères
Les larves, futurs papillons,
Et les vieux amours invalides
Dépouilleront leurs chrysalides
Pour s'envoler dans les rayons.

Tombe, brouillard, baise la plaine,
Ranime de ta douce haleine
Les champs sous le givre engourdis;
Dès l'aurore, les blonds microbes,
Que tu fécondes et dérobes,
Monteront vers le paradis.

Et de toute la pourriture
Tu feras des lueurs, nature,
O nature aux matins vermeils!
Car tout se transforme et tout change.
L'arc-en-ciel était dans la fange.
Tous les trépas sont des sommeils...

FERNAND LAFARGUE,

(1) Fouine. Sorte de main de fer emmanchée au bout d'une longue perche dont on se sert en Bretagne pour faire la pêche à l'anguille.

A TRAVERS LA MODE



Jupe Princesse en cachemire améthyste, le haut découpé en pattes rondes appliquées sur des groupes de plis rapportés et piqués. Boléro découpé en pattes, rehaussé d'un col et de parements en velours pourpre, avec, au bord, une dentelle basse l'intérieur en lingerie. Chapeau dans le ton améthyste de la toilette.

TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR

De ce temps-ci les carnets mondains de nos journaux annoncent de nombreux mariages, d'aucunes de nos lectrices liront donc avec intérêt l'article suivant, que nous empruntons à une récente chronique parisienne de la mode, signée Comtesse A. de Surgère.

"Il va de soi que cette toilette doit être de nuance claire : en Angleterre, les demoiselles d'honneur, qui sont généralement nombreuses, sont en blanc. Dans les grands mariages Israélites et en Amérique, il y a huit ou dix demoiselles d'honneur toutes vêtues de la même couleur, bleu ou rose.

"Personnellement, je penche pour le blanc ou le crème, mais si la jeune personne est très brune, elle sera évidemment beaucoup plus à son avantage en rose. Un joli bleu pâle est bien seyant pour une blonde.

"Ces toilettes doivent être jeunes et simples. Une jupe plissée "soleil" ras de terre, un corsage légèrement blousé dans une ceinture drapée en liberty; un empiècement rond ou carré à clair sur la peau, des manches courtes que terminent des volants de mousseline de soie, voilà certainement ce qui convient le mieux comme façon — choisir comme étoffe du voile de préférence — les gants longs seront en peau de Suède blanche. Vous avez le choix entre les chaussures et les bas assortis à la toilette — c'est le dernier cri — ou bien les chaussures blanches avec bas blancs ou les souliers vernis noirs avec bas de soie noire ou — c'est la grande mode — bas de soie roses ou bleus assortis à la robe. Mais il est bien entendu que l'on n'ira pas mettre des bas blancs dans des souliers noirs, ce qui serait... affreux tout simplement.

"On a pendant longtemps porté, avec les toilettes claires, de grands chapeaux noirs; certaines personnes continuent cette tradition; mais il est infiniment plus jeune et plus seyant d'avoir un grand chapeau de la nuance de la toilette, blanc, rose ou bleu pâle, orné de plumes assorties. J'insiste sur "grand" chapeau, car outre que les petits ont déjà vécu, ils ne sont pas du tout de cérémonie, pour les jeunes filles ou les jeunes femmes.

"Quant aux mamans, elles porteront une toque ornée de tuile ou de dentelle, blanche ou crème, avec plumes ou aigrette blanches aussi. Une robe de soie de couleur, le gris-argent est bien joli et très habillé; mordoré, puce, avec ornements de dentelle blanche ou bien encore des robes de dentelle. Leurs gants seront longs et blancs, leurs manches courtes avec volants de dentelle ou de mousseline de soie.

"Ces toilettes sont indiquées pour des personnes faisant partie du cortège. Il est bien entendu qu'elles ne mettront ni manteau ni voilette.

FICHU MARIE-ANTOINETTE

A des intervalles plus ou moins rapprochés, les mêmes modes nous reviennent avec plus ou moins de changements; et ceci n'est pas une nouveauté que je vous annonce, aimables lectrices, car vous savez que toujours les derniers décrets de la mode sont inspirés par des modèles qu'ont portés nos aïeules.

Le fichu Marie-Antoinette est un de ces délicieux accessoires de la toilette qui plaisent toujours. Il donne une si gracieuse allure, un petit air simple et modeste, jeune et à la fois coquet; aussi l'aime-t-on malgré les bouleversements de la mode.

Les grands cols, les empiècements et toutes les fanfreluches que l'on ajoute sur son corsage pour en modifier l'aspect et le degré d'élégance, tout cela nous plaît, nous en usons et en abusons; et cependant en ce moment les jeunes filles et les jeunes femmes montrent une préférence pour les fichus.

Ils sont si gracieux! mais il faut constater qu'ils ont toujours un aspect juvénile et ne conviennent vraiment qu'aux personnes jeunes.

Sur le buste encore gracieux d'une jeune fille, le fichu a le grand avantage d'étoffer et d'amplifier en quelque sorte les formes auxquelles le développement fait encore défaut. Il avantage une taille plate, coupant un buste un peu long si le fichu est noué à hauteur de la poitrine; il allonge au contraire si les pans se continuent jusqu'à la taille: ceux-ci tombent alors librement devant, à moins que l'on ne préfère que le fichu soit croisé et que les pans se nouent dans le dos à la ceinture, pour former un noeud ou descendre sur la jupe. Tout a fait charmant est le fichu croisé sur la poitrine et retenu dans une haute ceinture drapée.

Le fichu Marie-Antoinette est si facile à exécuter que nous voudrions engager nos jeunes lectrices à s'en confectionner elles-mêmes: ce n'est ni bien long ni bien difficile.

En tissu léger pareil à la toilette quand celle-

PATRON No 524

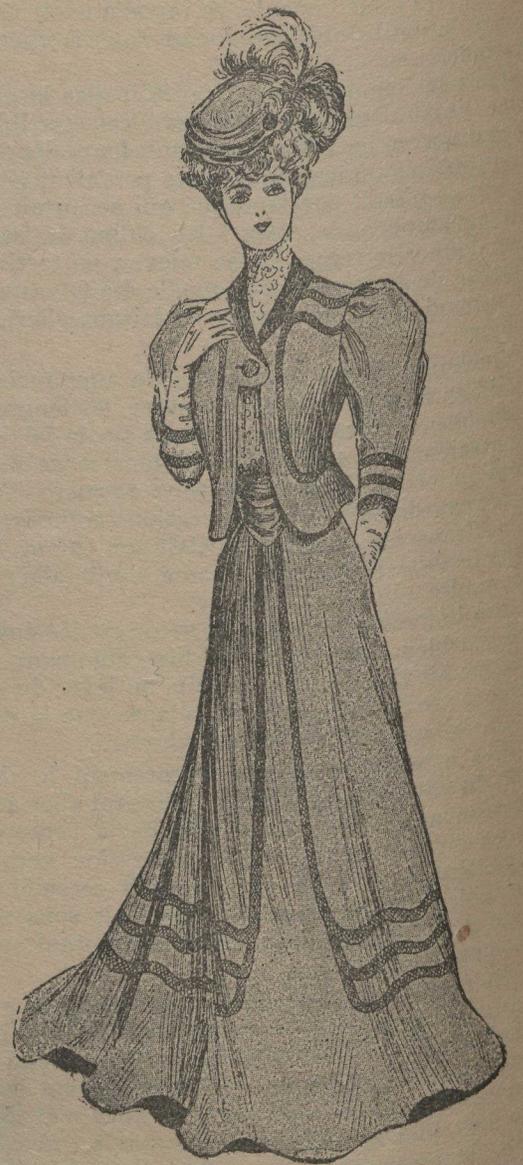
Vêtement pour garçonnet.

Petite blouse genre marin avec grand col, bouffante à la ceinture, manche droite avec petit poignet.

Matériaux 2 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces.



Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cts, de nous indiquer son numéro, et l'âge de l'enfant. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).



Tailleur élégant en cachemire bleu mer. Jupe ornée de tresses noires ou bleues disposées en façon de tunique. Délicieux paletot, cintré sous le bras, à bord rapporté de manière à faire volant plat. Une tresse cache la couture et rappelle, devant et dans le dos, l'arrangement de la jupe. De même au bord de la manche demi-longue, col de velours assorti à la tresse, intérieur de dentelle. Ceinture drapée en soie bleu mer. Chapeau enroulé de soie bleue, plumes vertes.

ci est en lion, en mousseline, en batiste, le fichu termine très bien un corsage simple, tout bonnement froncé dans l'épaule et retenu dans la ceinture.

Mais ce qui semble le plus pratique, c'est le fichu différent de la toilette que l'on ajoute à volonté sur n'importe quelle robe du jour ou même du soir. On peut alors le faire en crêpe de Chine, en voile Ninon, en mousseline de soie, en tulle uni, en tulle point d'esprit, voire même en mousseline ou en linon blanc, car on sait que la lingerie proprement dite est toujours d'une fraîcheur délicieuse.

Souvent le volant ou les volants qui entourent le fichu sont en même tissu ourlé d'une dentelle basse valenciennes ou autre; mais quand on veut le rendre plus élégant, ce sont des volants entiers en dentelle légère.

RECETTE UTILE

Blanchiment de la laine. — Pour avoir la laine d'un beau blanc, il est nécessaire de l'exposer aux vapeurs du soufre. Il faut l'y tenir pendant douze heures. Souvent, on est obligé de la dégorger de nouveau et de lui faire subir l'action d'une autre légère lessive pour la souffrir une seconde fois.

Le soufrage par immersion dans une solution aqueuse d'acide sulfureux donne un blanc moins pur aux étoffes. Après chaque soufrage, il est indispensable de bien dégorger les tissus blanchis à grandes eaux pour les débarrasser de tout l'acide sulfureux.

LA VIE AU FOYER



Pochette à ouvrage. — On fait cette poche en toile russe, toile de Rhodes ou granitée. Le détail ci-contre représente une partie de la broderie à grandeur d'exécution. Les contours de la pochette sont garnis d'une tresse rouge grenat. L'intérieur est garni d'une doublure en satin pour faire transparent dans les jours de la broderie. Celle-ci est faite au point de feston et point de cordonnet.

Cornichons au vinaigre

Voici le moment d'en parler.

On peut faire confire dans le vinaigre quantité de légumes, de jeunes fruits et même des tiges de plantes.

Les conserves les plus connues et les plus estimées sont celles de cornichons, mais bien d'autres donnent des hors-d'oeuvre peu coûteux et d'un goût fort agréable.

“Les cornichons au vinaigre” sont très utiles dans un ménage, soit qu'on les serve en hors-d'oeuvre comme simple accompagnement des viandes bouillies ou rôties, soit qu'on les emploie dans les sauces piquantes chaudes ou froides, dans les gélatines, ou de toute autre façon.

Il existe bien des manières de préparer les cornichons au vinaigre, mais nous pouvons affirmer que celle que nous allons indiquer, expérimentée depuis de longues années, nous a toujours donné d'excellents résultats, les cornichons conservent leur verdeur et surtout leur goût.

On peut préparer en cornichons presque tous

les jeunes concombres, mais c'est au véritable cornichon vert qu'il faudrait donner la préférence. On les choisit jeunes et bien verts, très petits et d'une bonne forme, ceux à peau lisse sont moins bons que ceux dont la peau présente des aspérités.

Prenez donc de très petits cornichons bien verts et, après en avoir coupé l'extrémité de la queue, si celle-ci est très longue, on les essuie, un à un, avec un torchon rude ou mieux encore avec un morceau de toile d'emballage ou de grosse toile neuve. Ceci, pour enlever les petites aspérités dont ils sont couverts et les nettoyer en même temps. Mais il est préférable de laisser subsister une petite queue, c'est plus joli et plus présentable.

Les cornichons sont mis dans un vase en terre ou faïence, en porcelaine, et l'on met dessus deux poignées de sel pour environ 11 livres de cornichons; on les retourne assez pour qu'ils soient tous bien imprégnés de sel, et, après avoir couvert le récipient, on les y laisse macérer jusqu'au lendemain.

Certaines personnes laissent reposer les cornichons pendant vingt-quatre heures, mais nous trouvons que cette longue immersion dans l'eau salée les ramollit considérablement. Il suffit de douze heures environ, soit du soir au matin ou vice-versa.

Il faut alors égoutter les cornichons de l'eau qu'ils ont rendue, et même les essuyer avec un linge blanc; il suffit de les ranger alors dans le bocal, de la façon suivante :

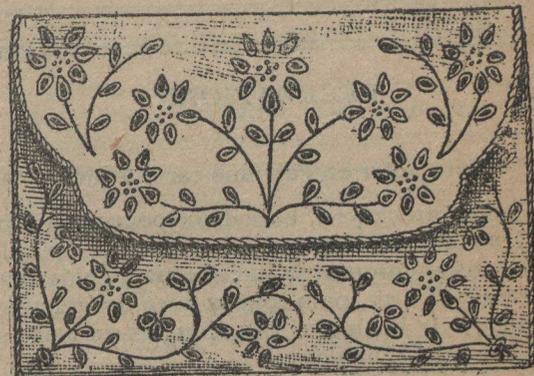
Nous prenons un bocal en verre proportionné à la quantité de cornichons que nous devons y mettre et nous plaçons au fond deux ou trois feuilles de vigne bien vertes et qui auront été proprement essuyées; on y ajoute quelques branches d'estragon, lavé et essuyé également.

Sur ce lit, on range une couche de cornichons, puis quelques grains de poivre, un peu d'estragon et ainsi de suite, pour finir par couvrir avec des feuilles de vigne et de l'estragon. On verse dessus du bon vinaigre.

C'est au vinaigre de vin de bonne qualité qu'il faut donner la préférence; en général, on n'emploie pas assez de vinaigre, il ne faut pas craindre de bien couvrir pour que le vinaigre cache tous les cornichons et les feuilles qui les couvrent.

Aux cornichons, on ajoute presque toujours des petits oignons blancs et aussi quelques gousses d'ail nouvelles et très peu d'échalote. Outre que ces oignons donnent du goût, ils sont aussi bons à manger que les cornichons eux-mêmes, on peut mettre des oignons en assez grande quantité, mais on a soin de les ranger par couches, alternant avec les cornichons.

Les tout petits melons verts que l'on retire des plants de melons sur couche peuvent se fai-



Pochette de nuit. — On fait cette pochette en toile de Rhodes ou granité blanc. Les contours sont cernés d'une ganse de couleur semblable à la doublure qui forme transparent dans les jours de la broderie. Celle-ci est faite à l'anglaise en soie d'Alger ou en coton floche. Le motif ci-dessous montre une partie d'un angle en grandeur d'exécution.



Angle de Mouchoir. — On brode ce mouchoir sur linon ou batiste, en coton ou en soies lavables de plusieurs tons. Sur le bord on peut ajouter une petite dentelle Valenciennes. On fait la broderie au plumetis et au point d'armes. Le feston du bord est ajouré de motifs dans lesquels on lance des barrettes très fines et que l'on rattache au centre par une petite roue. L'intérieur du feston est rempli de point sablé. — Le monogramme B. T. placé à gauche est à broder au point de piqûre et au point sablé pour la lettre B. et au point de feston oblique pour la lettre T.

re exactement de la même façon, ils auront la grosseur d'une noisette ou d'une noix, tout au plus.

Aux cornichons et melons, on peut ajouter, pour donner du goût, des piments ou des poivretons verts ou rouges, mais il ne faut pas en abuser, un ou deux suffisent amplement pour un bocal. Certaines personnes mettent des clous de girofle et parfois aussi du thym et du laurier en très petite quantité.

Légumes au vinaigre

Les “pickles”, si estimés de beaucoup de personnes et de préférence des messieurs, renferment, outre des cornichons et des oignons, quantité de légumes confits au vinaigre.

On préparera des cornichons comme la simple conserve au vinaigre, mais en y multipliant les épices de toutes sortes, afin que le tout soit fort épicé; on n'omettra ni les piments ni du curcuma ou safran des Indes, ails, oignons, clous de girofle.

Plus on épluchera une tête de chou-fleur et on la divisera par très petits bouquets, on mettra de fins haricots verts, même de minuscules carottes; si l'on veut, on coupe les pointes vertes d'une botte d'asperges, on met encore le coeur d'un chou pommé qu'on divise en tranches très minces.

Mais pour ces légumes, on peut se contenter de les mettre dans le vinaigre, mais il est préférable de les jeter dans l'eau bouillante et salée; après deux bouillons on les retire du feu, on les fait égoutter, et il suffit de les mettre dans le vinaigre aromatisé à l'avance.

Le vinaigre dans lequel on a fait confire des légumes peut être utilisé à la cuisine, mais il faut le passer au travers d'un papier filtre. M.



Pochette à ouvrage. — On fait cette pochette sur toile russe, toile de Rhodes ou toile granitée. Le dessus de cette pochette est orné d'une broderie anglaise composée de motifs d'angle et du centre. Les motifs du bas sont au cordonnet avec jours; le motif du milieu est composé de petites fleurettes au cordonnet avec feuillages découpés. Pour l'exécution de la broderie, on commence par passer un tracé sur tous les

contours du dessin, avec du coton de moyenne grosseur; ensuite on fend les motifs ajourés dans le milieu, sans enlever l'étoffe. Le motif A représente un des angles du bas en grandeur naturelle, et le motif B, la moitié du motif central. A l'intérieur de la pochette, on pose une doublure de teinte moyenne pour faire ressortir les jours.

POUR NOS JEUNES AMIS

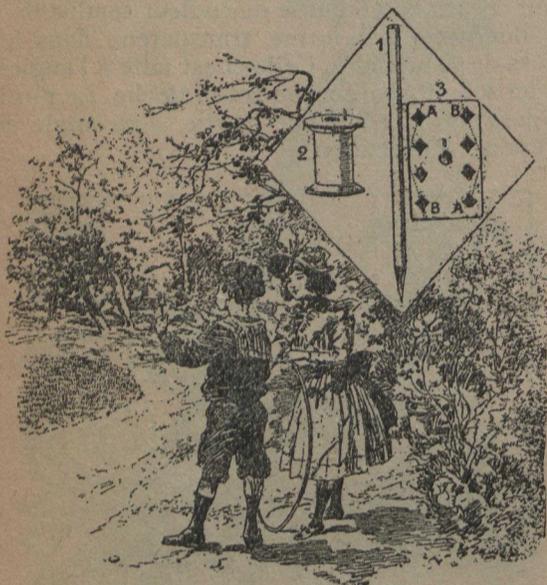


RECREATIONS

Faire voler en l'air une carte à jouer

Prenez un crayon, et à deux pouces environ du bout non taillé traversez-le par une épingle, que vous y enfoncerez facilement à l'aide d'un marteau (No 1), puis coupez avec des tenailles la pointe de l'épingle. Les épingles en acier se cassent sans tenailles.

Enfoncez une autre épingle sur la base d'une bobine en bois d'un pouce et demi de hauteur, et avec des tenailles coupez le haut de l'épingle



Faire voler en l'air une carte à jouer

de façon à ne laisser qu'une tige d'un demi-pouce de longueur (No 2).

Découpez un trou rond au centre d'une carte à jouer, de façon que le crayon puisse entrer facilement. Percez à côté un autre petit trou pour le passage du morceau d'épingle enfoncé dans la bobine. Il ne vous reste plus qu'à plier légèrement les quatre coins de la carte en abaissant les deux bords AA et en relevant les deux bords BB (No 3).

Tenez verticalement le crayon dans la main gauche, placée au-dessous de l'épingle, enfoncez l'autre bout du crayon dans la bobine, autour de laquelle vous enroulez une ficelle comme sur une toupie.

Posez la carte à plat sur la bobine, le bout du crayon passant par le trou central de la carte et le morceau d'épingle traversant le petit trou. Tirez vivement la ficelle, vous ferez tourner ainsi rapidement la bobine, et par suite la carte, qui s'enlèvera gracieusement en l'air à une très grande hauteur.

Tir à la sarbacane

Voici un jeu de tir à la sarbacane très précis que vous pourrez installer en quelques instants : la "sarbacane" sera un bout de roseau creux bien droit, coupé entre deux noeuds, dont le diamètre extérieur sera d'environ un demi-pouce, et ayant au moins six pouces de longueur.

Les projectiles seront des "fléchettes" fabriquées avec des épis de seigle dont les grains auront été enlevés, et la tige coupée à deux pouces de l'épi. Dans l'orifice du bout de tige restant, enfoncez une épingle dont vous aurez coupé la tête avec des tenailles (ou bien une grosse aiguille à coudre), la pointe de l'épingle ou de l'aiguille faisant saillie à l'extérieur de trois quarts de pouce environ. Les épingles en acier, dites épingles parisiennes, se cassent sans le secours d'aucun outil. Enlevez ensuite la moitié supérieure de l'épi, en le coupant avec des ciseaux, la fléchette aura ainsi quatre à cinq pouces de longueur totale ; ce qui reste de l'épi servira d'aile à la fléchette, comme les plumes dans les flèches de l'arc ordinaire.

Pour tirer, placez la fléchette dans le tube de roseau, la pointe la première, et soufflez du côté de l'épi en visant une cible tracée sur une planchette de bois blanc ; le projectile ira s'y fixer

fortement avec une précision étonnante, grâce aux ailes de l'épi.

Avec plusieurs fléchettes de ce genre, vous organiserez un tir des plus amusants, soit dans un appartement, soit à la campagne ; une table, interposée entre le tireur et la cible, empêchera les étourdis de traverser le champ de tir, ce qui évitera tout accident.

Pour retirer la fléchette de la planche, avoir soin de la prendre par l'épingle, pour éviter d'arracher cette épingle de la tige. Je n'ai pas besoin de vous dire où vous trouverez de la paille de seigle à la campagne ; dans les villes, vous vous en procurerez chez les marchands de paille ou les rempailleurs de chaises. Les roseaux se trouvent chez les marchands d'articles de pêche ; on utilisera fort bien les petits bouts de cannes à pêche hors d'usage. Ce qui surprend dans ce jeu, c'est que la fléchette n'a pas besoin d'avoir le calibre exact du roseau ; si elle est plus étroite, votre souffle, en appliquant les barbes de l'épi contre le tube intérieur, fournira une obturation suffisante pour que l'air se comprime et chasse fortement le projectile.

LE MIROIR

La petite Laura s'admirait dans la glace, Sa mère dit : "Remets ce miroir à sa place.

— Je veux me voir, répond l'enfant,
En pleurant, criant, trépignant.
— Tu le veux ? Eh ? Tiens, regarde donc ta gri-
Et Laura vit dans le miroir [mace !]
Un enfant en colère, épouvantable à voir.

Louis Rastibonne.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui, à la vérité, étaient si fines, quelles passaient dans le trou d'une grosse aiguille, mais pour dans une petite, cela ne se pouvait ; et le roi, très aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée, et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmure sur cette dispute.

Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'ainé, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entrait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir les conditions qu'il n'avait pas proposées. Enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit charmant de trompettes, de timbales et de hautbois : c'était notre prince qui arrivait en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi étonnés les uns que les autres d'une si grande magnificence.

Après qu'il eut salué respectueusement son père, embrassé ses frères, il tira d'une boîte couverte de rubis la noix qu'il cassa. Il croyait y trouver la pièce de toile tant vantée ; mais il y avait au lieu une noisette. Il la cassa encore et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardait ; le roi riait tout doucement, et se moquait que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile ; mais pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisqu'il avait déjà donné un petit chien qui tenait dans un gland ! Il cassa donc le noyau de cerise, qui était rempli de son amande. Alors, il s'éleva un grand bruit dans la chambre ; l'on n'entendait autre chose, sinon ; "Le prince cadet est la dupe de l'aventure". Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans. Il ouvre l'amande, et trouve un grain de blé, puis dans le grain de blé un grain de millet. Oh ! c'est la vérité qu'il commença à se défier et marmotta entre ses dents : "Chatte Blanche !

Chatte Blanche ! tu t'es moquée de moi". Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné qu'il en saignait. Il ne savait si cette griffade était faite pour lui donner du coeur ou pour lui faire perdre courage ; cependant il ouvrit le grain de millet, et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, si merveilleuse, que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étaient peints avec les arbres, les fruits et les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les



Tir à la sarbacane

astres et les planètes des cieux. Il y avait encore le portrait des rois et des autres souverains qui régnaient pour lors dans le monde ; celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fût oublié.

(A suivre)

DEVINETTES

No 45. — Charade

Mon premier n'a pas de premier ;
Mon second n'a pas de second ;
Et mon tout, je le dis toujours
Beaucoup moins gaiement que "bonjour".

No 46. — Charade

On joue avec mon premier
Et quand on est mon entier
Pendant tout le carême on s'abstient du dernier.

No 47. — Question drôlatique

Quel est le plus fin de tous les poissons ?

No 48. — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans).

Former un proverbe connu en séparant convenablement les mots suivants :
Lanu itport econse il.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1170 de l'Album Universel

No 41. — Charade : Rabougri (Rat Boue Gris).

No 42. — Question littéraire : Corneille (Horace).

No 43. — Mots carrés.

No 44. — Pour les tout petits — Devinette : C'est que tous les deux volent.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages. L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite et fin)

—Et puis Jasper a une manière de faire connaître ses pensées que je n'égalerais jamais, je le crains. Si quelque chose sur la terre devait rendre ma langue hardie et persuasive, c'était vous, Mabel, et ce pendant dans nos dernières conversations, Jasper m'a dépassé sur ce point de manière à me rendre honteux de moi-même. Mon sang coulait plus chaud dans mes veines, tandis que je l'entendais dire que vous étiez belle sans avoir l'air de le savoir; que vos mouvements avaient la grâce et le naturel d'un jeune faon. Il me parlait aussi de la justesse de vos idées, de la chaleur et de la générosité de votre cœur...

—Jasper ! s'écria Mabel, en donnant carrière à tous les sentiments qui, si longtemps retenus, avaient pris une force irrésistible; et elle tomba entre les bras du jeune homme ouverts pour la recevoir, pleurant comme un enfant, et n'ayant pas plus de force. Jasper ! Jasper ! pourquoi m'avoir caché tout cela !

La réponse d'Eau-Douce ne fut pas très intelligente, pas plus que le dialogue à demi murmuré qui suivit ne fut remarquable par son bon sens. Mais le langage de l'amour est facile à comprendre. L'heure qui succéda se passa aussi vite que quelques minutes de la vie ordinaire; et lorsque Mabel se réveilla de ce doux rêve, et tandis qu'elle pensait qu'il existait encore d'autres individus dans le même univers, son oncle arpentait le pont du cutter avec impatience, en s'étonnant que Jasper perdît si longtemps un vent favorable. Mais la première pensée de Mabel fut celui qui paraissait devoir être mis à une cruelle épreuve par la découverte de ses sentiments.

—O Jasper ! s'écria-t-elle, comme quelqu'un qui sort d'un songe, le guide, Pathfinder !

Eau-Douce tressaillit, non de crainte, mais de la pénible conviction du désespoir qu'il avait causé à son ami; et il regarda autour de lui dans l'espérance de l'apercevoir. Mais Pathfinder s'était éloigné avec un tact et une délicatesse qui auraient pu faire honneur à la sensibilité et au savoir-vivre d'un courtisan. Pendant quelques minutes, les deux amants restèrent assis, silencieux, attendant son retour, incertains de ce qu'ils devaient faire dans une circonstance si importante et si particulière. Enfin, ils aperçurent leur ami, s'avançant lentement vers eux d'un air pensif et même rêveur.

—Je comprends maintenant ce que vous vouliez dire, Jasper, par parler sans langue et entendre sans oreilles, dit le guide lorsqu'il fut assez près de l'arbre pour être entendu. Oui, je le comprends maintenant, et c'est une agréable conversation quand on cause ainsi avec Mabel Dunham ! Ah ! j'avais dit au sergent que je n'étais pas fait pour elle, que j'étais trop vieux, trop ignorant, trop sauvage, mais il ne voulut pas me croire.

Jasper et Mabel étaient assis l'un près de l'autre, lui, aussi pâle que la mort, elle, les joues roses d'une pudeur virginale, à laquelle l'amour avait ajouté son riche incarnat. Pathfinder la regarda avec une ardeur non dissimulée. Un grand choc se faisait en lui : il pensait que cette jeune et belle créature était à jamais perdue pour lui et un désespoir muet suivit cette pensée. Puis il reprit son calme et parla d'un ton grave et solennel.

—J'ai toujours su, Mabel Dunham, que chaque homme a sa nature, dit-il, mais j'avais oublié qu'il n'était pas dans la mienneté de plaire aux jeunes filles belles et savantes. J'espère que cette erreur n'est pas une grande faute; si cela est, j'en suis cruellement puni, Mabel, je vois ce que vous voulez dire, mais cela n'est pas nécessaire, je le sens, et c'est la même chose que si j'entendais. J'ai eu une heure d'amertume, Mabel; j'ai eu un heure de grande amertume, mon garçon...

—Une heure ! répéta Mabel; et le sang qui avait reflué vers son cœur se répandit sur ses joues en une rougeur accusatrice. Une heure ! est-ce possible, Pathfinder ?

—Une heure ! s'écria Jasper au même instant; non, non, mon digne ami, il n'y a pas dix minutes que vous nous avez quittés.

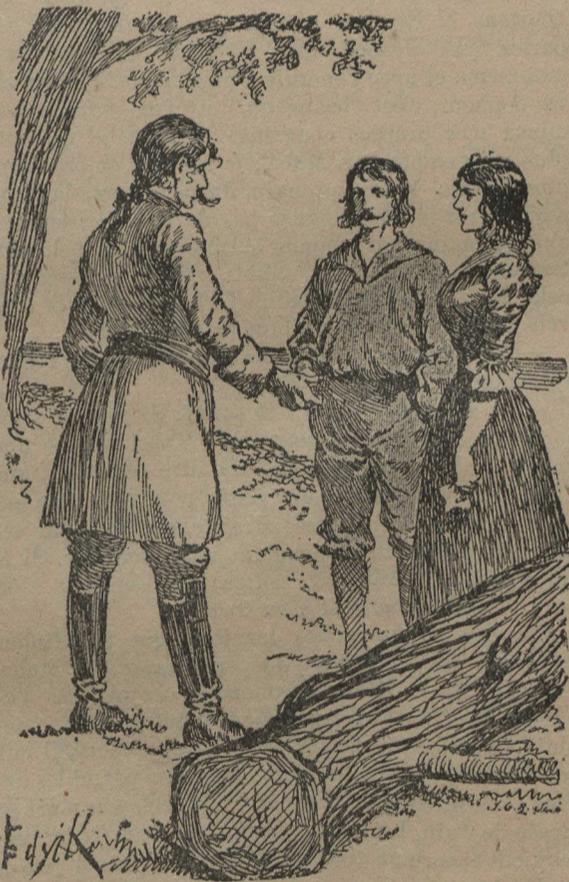
—Peut-être cela est-il ainsi, quoique que ce temps m'ait semblé une journée. Je commence à croire néanmoins que les heureux comptent par minutes et les misérables par mois. Mais n'en parlons plus; tout est fini maintenant. Jasper, elle est à vous, quoique cela soit dur à dire, je crois que vous la rendrez plus heureuse que je n'aurais pu le faire, car votre nature est plus convenable pour cela, quoique je pense, si je me connais bien moi-même, que j'aurais fait tous mes efforts pour assurer son bonheur. Je n'aurais pas dû croire le sergent, et j'aurais dû avoir foi en ce que m'a dit Mabel près du lac; mais il est si doux de croire ce que nous désirons, et les autres nous persuadent si aisément ce que nous cherchons à nous persuader nous-mêmes ! Mais à quoi bon parler de tout cela, comme je le disais tout à l'heure ? Il est vrai que Mabel semblait y consentir, mais cela venait du désir de plaire à son père, et de la crainte d'être au milieu des sauvages.

—Pathfinder !

—Je vous comprends, Mabel, et je n'ai aucun reproche à vous faire. Je pense quelquefois que j'aimerais à vivre dans votre voisinage, afin d'être témoin de votre bonheur; mais après tout, il vaut mieux que je quitte le 55e et que je retourne au 60e, qui est en quelque sorte mon régiment natal.

—Et moi, Pathfinder ? interrompit impétueusement Mabel, regrettez-vous de m'avoir connue ? Si je le pensais, je ne serais jamais en paix moi-même.

—Vous, Mabel, répondit le guide en lui prenant



Asseyez-vous ici Mabel, et vous aussi Jasper

la main et en la regardant en face avec la simplicité d'un enfant, mais avec une vive affection; comment pourrai-je être fâché qu'un rayon de soleil ait percé l'obscurité d'un jour ténébreux ? que la lumière ait dissipé un moment les ténèbres ? Je ne puis pas espérer avoir le cœur aussi léger et dormir aussi profondément qu'autrefois d'ici à quelque temps; mais je me rappellerai toujours combien je fus près d'un bonheur non mérité. Ah ! tout est fini maintenant, et il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, afin de vous laisser partir. Maître Cap doit être impatient et nous risquons qu'il ne vienne à terre, pour voir ce que nous sommes devenus.

—Prendre congé de nous ! s'écria Mabel.

—Congé ! répéta Jasper. Vous ne pouvez avoir l'intention de nous quitter, mon ami ?

—C'est le meilleur parti à prendre, Mabel, c'est le parti le plus sage, Eau-Douce. Si je ne suivais que mon cœur, je vivrais et je mourrais près de vous; mais si je veux suivre les conseils de la rai-

son, je dois vous quitter ici. Vous retournerez à Oswego et vous deviendrez mari et femme aussitôt votre arrivée, car tout est arrangé avec maître Cap, qui soupire de nouveau après la mer et qui sait ce qui doit arriver. Moi, je retournerai à la solitude. Venez, Mabel, ajouta Pathfinder en se levant et s'avançant vers notre héroïne d'un air grave, embrassez-moi; Jasper ne sera pas jaloux d'un baiser au moment de notre départ.

—O Pathfinder ! s'écria Mabel en se précipitant entre les bras du guide, et l'embrassant à plusieurs reprises. Que Dieu vous bénisse, cher Pathfinder ! Vous reviendrez près de nous, nous nous reverrons encore; lorsque vous serez vieux, vous viendrez dans notre demeure, et je serai une fille pour vous.

—Oui, c'est cela, répondit le guide respirant à peine, j'essaierai de penser à vous, ainsi; vous étiez plutôt faite pour être ma fille que ma femme. Adieu, Jasper, nous allons nous rendre au canot, il est temps que vous arriviez à bord.

Pathfinder ouvrit la marche d'un air calme et solennel. Aussitôt qu'il eut atteint le canot, il prit de nouveau les deux mains de Mabel et tendant les bras devant lui, il la tint à un pas de distance, regardant attentivement son visage, jusqu'à ce que des larmes involontaires, s'échappant de son cœur, vinssent couler le long de ses joues.

—Donnez-moi, votre bénédiction, Pathfinder, dit Mabel en s'agenouillant avec respect devant lui; donnez-la-moi avant que nous nous séparions !

L'homme simple de la nature, mais si noble d'esprit, fit ce que la jeune fille désirait, puis il l'aida à entrer dans le canot, et parut s'arracher d'elle avec le plus pénible effort. Avant de se retirer, il prit Jasper sous le bras; le conduisant un peu à l'écart, il lui parla de la manière suivante :

—Vous êtes bon de cœur et doux de nature, Jasper, mais nous sommes tous les deux rudes et sauvages en comparaison de cette chère créature. Prenez-en bien soin et ne heurtez jamais son doux caractère en lui montrant la rudesse de la nature de l'homme. Vous le comprendrez avec le temps, et le Seigneur vous rendra heureux et surtout digne de l'être !

Pathfinder fit signe à son ami de partir, et il resta appuyé sur sa carabine jusqu'à ce que le canot eût atteint le "Scud". Mabel versait des larmes comme si son cœur eût été brisé. Elle ne détourna pas ses yeux de la clairière où elle pouvait apercevoir Pathfinder jusqu'à ce que le cutter eût doublé une pointe qui cacha entièrement l'île. Quand elle jeta un dernier regard sur cet homme extraordinaire, il était toujours dans la même position, inanimé en apparence, et comme une statue élevée en commémoration des scènes dont ce lieu solitaire avait été depuis peu le témoin.

CHAPITRE XXX

COEURS BRISES

Longtemps après que le "Scud" eut disparu, Pathfinder resta appuyé sur sa carabine. Enfin il s'éloigna, et le premier mouvement de son corps fut précédé d'un soupir qui partit du plus profond du cœur.

Quoique ses pensées fussent exclusivement occupées de Mabel, de sa beauté, de sa préférence pour Jasper, de ses larmes et de son départ, il se dirigea en ligne directe vers l'endroit où Rosée-de-Juin était toujours pleurant sur la tombe de son mari.

Pathfinder regarda la jeune femme quelques minutes avec une attention muette. La contemplation de sa douleur, le souvenir de sa perte irréparable et les signes de son désespoir eurent une influence salutaire sur ses propres sentiments. Sa raison lui dit combien les sources de la douleur étaient plus profondes dans une jeune femme violemment et subitement privée de son mari, que dans lui-même.

—Rosée-de-Juin, dit-il avec solennité, mais d'un ton qui prouvait la force de sa compassion, vous n'êtes pas seule dans votre chagrin. Tournez-vous, et que vos yeux se reposent sur un ami.

—Rose-de-Juin n'a plus d'ami, répondit la jeune

Indienne. Arrowhead est parti pour les terres heureuses de la chasse, et personne n'est resté pour prendre soin de sa veuve. Non, laissez Rosée-de-Juin mourir de faim sur la tombe de son mari.

—Arrowhead avait son mérite, et il avait aussi ses défauts. Mais, Rosée-de-Juin, vous n'êtes pas abandonnée, et vous ne le serez jamais. Livrez-vous à votre chagrin, c'est dans la nature, et lorsqu'un temps convenable sera venu, je vous en dirai davantage.

Pathfinder retourna à son canot et quitta l'île. Dans le courant de la journée, Rosée-de-Juin entendit une ou deux fois le bruit de sa carabine, et au moment où le soleil allait se coucher, il reparut, lui apportant des oiseaux tout apprêtés, et dont le goût et la saveur auraient pu tenter l'appétit d'un épicurien. Ces relations durèrent un mois, Rosée-de-Juin se refusant obstinément à abandonner la tombe de son mari, quoiqu'elle acceptât les offrandes amicales de son protecteur.

A la fin du mois, la saison était déjà trop avancée pour que cette situation fût tenable. Les arbres avaient perdu leurs feuilles, les nuits étaient froides et venteuses. Il était temps de partir.

En ce moment Chingashgook reparut. Il eut dans l'île une entrevue longue et confidentielle avec son ami. Rosée-de-Juin en fut témoin de loin, et elle s'aperçut que son protecteur était dans le chagrin ; se glissant jusqu'à ses côtés, elle essaya d'adoucir sa douleur, avec l'instinct et la douceur d'une femme.

—Merci, Rosée-de-Juin, merci ! dit-il, vous avez de bonnes intentions, mais tout est inutile. Il est temps de quitter ce lieu. Demain nous partirons ; vous viendrez avec nous, car maintenant vous entendez la raison.

Dans la matinée, ils partirent tous les trois.

Le troisième jour, ils arrivèrent à l'embouchure de l'Oswego, où le fort et son pavillon les invitèrent en vain à entrer. Sans jeter un seul regard de ce côté, Chingashgook traversa les sombres eaux de la rivière, et Pathfinder le suivit en silence. Les remparts étaient couverts de spectateurs, mais Lundie reconnaissant ses anciens amis, ne voulut pas même permettre qu'on les hélât.

L'après-midi, Chingashgook entra dans une petite baie, où le "Scud" était à l'ancre. On voyait une petite clairière sur la côte, et près des bords du lac une habitation récemment construite en troncs d'arbres ; quoique d'un travail grossier, rien n'y manquait. Tout y indiquait l'aisance et l'abondance qu'on peut avoir sur les frontières. Jasper était sur la côte, et lorsque Pathfinder débarqua, il fut le premier à lui prendre la main. Pathfinder ne serra jamais la main de son ami plus cordialement, et il sourit même avec gaieté en lui disant combien il avait l'air heureux et bien portant.

—Où est-elle, Jasper ? où est-elle ? demanda-t-il enfin à voix basse, car d'abord il semblait craindre de hasarder cette question.

—Elle nous attend dans la maison, mon ami, et vous voyez que Rosée-de-Juin nous a déjà devancés.

—Rosée-de-Juin peut avoir le pied plus léger pour aller à la rencontre de Mabel, mais elle ne peut avoir le cœur plus content. Ainsi, vous avez trouvé le chapelain à la garnison, et tout a été bientôt terminé ?

—Nous fûmes mariés environ une semaine après vous avoir quitté, et maître Cap partit le jour suivant. Vous avez oublié de vous informer de votre ami Eau-Salée.

—Non pas, non pas, le Serpent m'avait conté tout cela, mais j'aime tant à entendre parler de Mabel et de son bonheur ! A-t-elle souri, ou a-t-elle pleuré lorsque la cérémonie fut terminée ?

—L'un et l'autre, mon ami ; mais...

—Oui, c'est là leur nature, des larmes et de la joie. Croyez-vous, Jasper, qu'elle ait pensé à moi en cette joyeuse occasion ?

—J'en suis certain, Pathfinder ; elle pense à vous et parle de vous tous les jours, presque à toutes les heures. Personne ne vous aime comme nous vous aimons.

—Je sais que peu de personnes m'aiment comme vous m'aimez, Jasper. Chingashgook est aujourd'hui la seule personne dont je puisse en dire autant. Alons, il est inutile de tarder davantage, cela doit être et plutôt maintenant que plus tard ; ainsi, Jasper, ouvrez la marche, et je vais essayer de regarder encore une fois dans son visage.

Jasper conduisit son ami, et ils furent bientôt en présence de Mabel. Les joues de la jeune femme se

couvrirent d'une brillante rougeur lorsqu'elle aperçut son ancien amant ; tous ses membres tremblèrent et elle put à peine se tenir debout ; mais son accueil n'en fut pas moins plein de franchise et d'affection. Pendant l'heure que dura la visite de Pathfinder, car elle ne se prolongea pas plus longtemps, malgré le repas qu'il prit dans la demeure de ses amis, un observateur, homme habile à suivre les opérations de l'esprit humain, aurait trouvé un indice certain des sentiments de Mabel de la différence de ses manières entre Pathfinder et son mari. Avec ce dernier, elle avait encore un peu de la réserve qui accompagne un nouveau mariage, mais les sons de sa voix étaient d'une douceur extrême, ses yeux pleins de tendresse, et elle le regardait rarement sans qu'une nuance rosée couvrant aussitôt ses joues vint trahir un sentiment que l'habitude et le temps n'avaient pas encore émoussé. Avec Pathfinder, tout était franc et sincère, mais sa voix ne tremblait jamais, ses yeux ne se baissaient pas, et si son visage s'animait et se couvrait de rougeur, c'était la suite d'une émotion produite par un vif intérêt.

Enfin le moment était venu où Pathfinder devait quitter ses amis. Chingashgook avait déjà abandonné les pirogues, et s'était posté sur la lisière du bois où un sentier conduisait dans la forêt. Là il attendait tranquillement l'arrivée de son ami. Aussitôt que ce dernier en fut instruit, il se leva d'un air grave pour faire ses adieux.

—J'ai quelquefois pensé que ma destinée était un peu dure, dit-il, mais celle de cette femme, Mabel, m'a fait honte et m'a rendu ma raison.

—Rosée-de-Juin reste et demeure avec moi, dit vivement notre héroïne.

—Je le vois, et si quelqu'un peut la guérir de sa douleur et lui faire désirer de vivre, ce doit être vous, Mabel, et cependant je doute encore que vous puissiez réussir. Mais, hélas ! qu'ai-je besoin de m'occuper des misères des autres ? N'ai-je pas assez de mes propres afflictions ? Ne me parlez pas, Mabel, ne me parlez pas, Jasper, que je parte en paix avec moi-même et avec l'énergie d'un homme. J'ai vu votre bonheur, c'est beaucoup, et j'en supporterai mieux mes propres chagrins... Non, je ne veux plus vous embrasser, Mabel, je ne vous embrasserai plus jamais. Voici ma main, Jasper, serrez-la, mon ami, serrez-la, ne craignez pas de la voir trembler, c'est la main d'un homme. Maintenant, Mabel, voulez-vous la prendre ?... Non... Vous ne devez pas cela. Et il empêcha Mabel de la baiser et de la couvrir de ses larmes. Il ne faut pas faire cela.

—Pathfinder, demanda Mabel, quand nous reverrons-nous ?

—J'y ai songé ; oui, j'y ai songé. Si jamais vient le temps où je puisse regarder Mabel comme une sœur ou une fille, j'aurais dû dire seulement une fille, car vous êtes assez jeune pour être mon enfant, croyez-moi, je reviendrai, car mon cœur serait plus léger en contemplant votre bonheur. Si je ne le puis... Adieu... adieu... le sergent a eu tort... Oui le sergent a eu tort !

Ces paroles furent les dernières que Pathfinder prononça jamais devant Jasper Western et Mabel Dunham. Il se détourna comme si ces paroles l'avaient étouffé, et arriva promptement près de son ami. Aussitôt Chingashgook le vit approcher, il mit son fardeau sur ses épaules et se glissa parmi les arbres sans prononcer une parole. Mabel, son mari et Rosée-de-Juin, les yeux attachés sur Pathfinder espéraient encore un geste d'adieu et un regard jeté à la dérobée, mais il ne se détourna pas. Une ou deux fois, ils crurent le voir secouer la tête comme quelqu'un qui tressaille dans l'amertume de ses pensées ; une autre fois, il agita son bras comme s'il eût su qu'on le regardait ; mais un pas dont la vigueur ne pouvait être affaiblie par aucun chagrin le mit bientôt hors de vue, et il disparut dans la profondeur de la forêt.

Jasper et sa femme ne revirent pas le guide ; ils restèrent encore un an sur les bords du lac Ontario et pressés par les sollicitations de Cap, ils allèrent le rejoindre à New-York, où Jasper devint un riche et respectable commerçant. Trois fois à des intervalles de quelques années, Mabel reçut des présents de belles fourrures, et son cœur lui apprit qui les lui envoyait, quoiqu'aucun nom ne les accompagnât. Plus tard, dans sa vie, lorsque Mabel était déjà mère de plusieurs enfants, elle eut l'occasion de visiter l'intérieur des terres, et se trouva sur les rives de Mohawk, accompagnée de ses fils, dont l'aîné était déjà capable de lui servir de protecteur. Pendant ce voyage, elle remarqua un homme d'une tournure singulière qui la regardait de loin avec une attention qui la porta à s'informer

qui il était. On lui répondit que c'était le chasseur le plus renommé de cette partie des Etats-Unis, c'était après la révolution ; qu'il avait une grande pureté de conduite et beaucoup d'originalité ; qu'il était connu dans le pays sous le nom de Bas-de-Cuir. C'est tout ce que mistress Western put savoir. Cependant ces regards jetés dans le lointain et les manières singulières de ce chasseur inconnu lui causèrent une nuit sans sommeil, et répandirent sur son visage toujours aimable une teinte de mélancolie qui dura plus d'un jour.

Quant à Rosée-de-Juin, la double perte de son mari et de sa tribu produisit l'effet que Pathfinder avait prévu. Elle mourut dans la chaumière de Mabel sur les bords du lac, et Jasper transporta son corps dans l'île où il l'enterra à côté d'Arrowhead.

Lundie épousa la femme qu'il aimait depuis longtemps et prit sa retraite pour se reposer des fatigues de la guerre. Mais son nom a été illustré de nos jours par le succès d'un plus jeune frère qui, ayant hérité de son titre, le changea bientôt après pour un autre qu'il dut à sa valeur sur l'Océan.

FIN



MADemoiselle POTINETTE

(MONOLOGUE POUR PETITE FILLE)

Elle entre avec sa poupée, à qui elle parle :

Puisque vous voilà grande, ô ma belle poupée, Et que je ne suis pas maintenant occupée, Je m'en vais avec vous bavarder un instant. Si je vous redisais les cancons de l'école, Cela vous irait-il ? — Mais, ce qui vous désole, C'est que vous ne pourrez m'en raconter autant.

Ce qu'on fait de potins, ma chère, dans ma classe, C'est insensé ! — Pour moi, j'entends tout de ma place Et ne dis pas un mot, mais je retiens très bien. Tous ces racontars-là, si je vous les répète, C'est parce que je sais que vous êtes muette, Et que, par conséquent, vous n'en redirez rien.

Apprenez donc d'abord que, sur nos trois maîtresses, Une, qu'on n'aime pas, porte de fausses tresses, Et l'on a décidé qu'un soir... — comme on rira ! — Pendant que dans sa chaire elle dort à son aise, On lierait doucement ses cheveux à sa chaise Si bien qu'en se levant, la natte y restera.

La maîtresse d'anglais... ce qu'on la martyrise, C'est inouï ! — Sachez, avant tout, qu'elle prise ; Elle prend son affreux tabac à tous moments ! Or, on a mis du poivre dans sa tabatière, Et, quand elle prendra sa prise coutumière, Oh ! comme nous rirons de ses éternûments !

C'est qu'on s'amuse bien à l'école, ma chère ! Mais il faut avant tout avoir bon caractère Car on nous en fait voir de toutes les couleurs ! C'est Margot qui met tout en train ! C'est un vrai [diable] En la voyant on ne l'en croirait pas capable, Tant elle a l'air candide et les yeux enjôleurs.

Je vais vous raconter encor d'autres nouvelles : — La petite Marie avait deux tourterelles Dans une cage. Un jour, Hortense les cacha Et puis mit à leur place un chat ; alors Marie Au lieu de pleurer dit, d'une voix attendrie, "Tiens ! mes petits oiseaux qui sont changés en [chat]"

Je t'en dirais ainsi, ma petite poupée, Pendant toute une nuit et toute une journée ! Assez pour aujourd'hui ! — Mais, un de ces matins, Nous en recauserons toutes deux en cachette. Je sens en ce moment un petit mal de tête, Et puis je n'aime pas à faire des potins !

LEMERCIER DE NEUVILLE.

La fille du brigand

(NOUVELLE CANADIENNE)

(Suite)

Helmina sourit malgré elle; puis, ayant tiré de son sein une lettre délicatement pliée, elle la remit à Madelon.

—N'faut pas avoir honte, mon enfant, dit Madelon en s'apercevant du trouble d'Helmina, n'faut pas avoir honte; faut toujours qu'ça vienne un jour. *Parguenne*, va, j'étais ben plus jeune que toi, moi, et j'avais déjà des *farauds*; oh dame! par exemple, j'avais de l'*atout*, d'la *manigance*; épis, j'étais assez jolie dans c'temps-là. Voyons lis-moi ça, ma belle.

—Julienne vous la lira mieux que moi.

Julienne lut ce qui suit:

"A ma chère Helmina..."

—Hein! c'est chaud! c'est chaud! dit Madelon.

"J'ose espérer que vous ne rejetterez pas ce léger souvenir d'un homme qui vous adore et qui n'aspire qu'au moment de vous prouver d'une manière plus sensible l'amour que vos charmes ont glissé dans son coeur. S'il m'était permis de lire dans l'avenir, si je pouvais, sans témérité et sans blesser votre délicatesse, porter mes regards dans les replis secrets de votre pensée, aurais-je le bonheur d'y découvrir quelque faveur, quelque inclination à mon égard? J'ai en moi le sentiment intime, quoique peu fondé, que vous daignerez au moins me faire parvenir quelques-unes de ces paroles si douces et si expressives dont j'ai ressenti tout dernièrement l'influence".

"Tout à vous,

"STEPHANE DULUDE".

—Ah ben! en v'là pourtant une lettre à mon goût, s'écria Madelon en frappant du plat de sa main sur l'épaule d'Helmina; sainte Anne du bon Dieu, comme c'est ben tourné! Mais ça dit dedans qu'vous avez reçu queuque chose, il m'semble, hein?

Helmina lui passa la boucle de cheveux.

—Tiens! c't'idée! Avez-vous vu c'coup! Oh! p'tit Jésus! dit Madelon en examinant avec une scrupuleuse attention, justement les cheveux du défunt p'tit Pierre, mon p'tit garçon; mais c'est frappant! Dieu des bons anges! les beaux cheveux. Écoutez donc, ma fille, vous devez être fière comme une reine au moins d'avoir un *merle* aussi futé qu'ça.

Helmina ne répondit rien.

—Écoutez-moi, Helmina, il faudra placer les cheveux dans un p'tit cadre, faut garder ça; pas vrai, Julienne?

—Je suppose.

—Jaimerais mieux les brûler, dit Helmina en pleurant.

—Pourquoi donc?

—Parce que, si mon père...

—On l'ramènera à la raison, l'bonhomme; faut qu'il change.

—Jamais, Madelon!

—Jamais?... ah ben! nous verrons, dit Madelon avec impatience; j'vais lui parler au *dret* du visage, moi; ça serait ben curieux, par exemple, s'il n'entendait pas l'bon sens des choses. Allons, mes p'tites filles, plus d'chagrin, on va souper.

Mais voyez donc un peu comme Maurice est longtemps; l'infâme est damnant, sur mon âme... Approchez, approchez, il mangera après les autres...; pourvu qu'il vienne, encore, ça s'ra beau. Et Madelon commença à manger avec un appétit dévorant.

—Tiens, un éclair, dit Julienne en se signant.

—Ah, oui! j'avons de l'orage, dit Madelon en l'imitant; c'est sûr que mon *man* va coucher en chemin. Mais mange donc, Helmina, faut qu'tu manges pour rester belle; si ton *faraud* allait te trouver maigre, ça n's'rait pas drôle; oui, mange donc...

—Il fera moins de dépenses, dit Helmina en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie.

—C't'idée, dit Madelon en riant à gorge déployée. Allons, Julienne, puisqu'on ne mange plus, ôtons la table. On va s'coucher de bonne heure ce soir; quand il tonne comme ça, moi j'aime mieux être dans le lit: on dit qu'il y a moins d'danger.

Une demi-heure après, Madelon priait au pied de son lit. Helmina et Julienne s'étaient retirées dans leur chambre, et parlaient de la journée qui venait de s'écouler.

Il était dix heures lorsqu'elles se mirent au lit. Julienne ne tarda pas à s'endormir; Helmina dormit aussi, mais ce fut un sommeil convulsif, un rêve horrible. Tout entière à son amour, à ses réflexions pénibles, elle s'était endormie en prononçant le nom de son amant et en caressant la lettre qu'il lui avait envoyée. Alors l'amour, toujours inexorable pour ses victimes, lui donna un de ces rêves entremêlés de jouissance et de douleur, un de ces rêves qui, en se formant dans une imagination aussi vaste et aussi exaltée que celle d'Helmina, semblent laisser dans l'esprit les traces d'une réalité effrayante.

Helmina se crut transportée sur les bords d'une charmante petite rivière, où elle soupirait tendrement la mélodie ordinaire des amants. Puis tout à coup, ayant porté les yeux sur la rive opposée, elle aperçut Stéphane qui l'appelait, lui tendait les bras. Et elle lui montrait de sa main l'abîme qui les séparait. Alors elle vit Stéphane se précipiter dans les ondes, lutter contre le courant des rapides, et venir enfin se reposer à ses genoux...

Mais tout à coup un nuage noir se forma un peu plus haut que la cime des sapins, s'abaissa lentement sur le rivage, s'éleva avec rapidité sur la surface de l'eau, et vint planer sur les deux amants.

—L'orage! disait Helmina; mon Dieu, déjà l'orage!

Puis elle crut entendre une voix qui parlait du nuage et qui lui répéta:

—L'orage, Helmina! gare à toi!

Et Stéphane s'écria:

—Ne crains rien, Helmina; il n'y a jamais d'orage pour les amants!...

Aussitôt le nuage descendit entre eux deux, se dissipa, et un homme parut.

Et il se jeta sur Stéphane, et Helmina vit tomber son amant. Elle voulut le relever.

—Arrête, lui dit le monstre, arrête, jeune fille.

Elle reconnut son père.

Et maître Jacques l'accabla de menaces et d'injures; et elle se sentit tout à coup enlever du rivage et transporter dans un noir cachot; puis un éclair jaillit, elle crut que c'était une arme à feu, elle s'éveilla en sursaut, et le roulement du tonnerre qu'elle entendit en même temps contribua à augmenter sa terreur. Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle se crut réellement sous la domination des esprits, sous le sceptre d'un tyran.

O Helmina, tu n'as point fait de rêve; ton imagination ne t'a rien exagéré cette fois!...

Tout à coup elle entendit un bruit sourd de pas précipités autour de la maison, puis un murmure de voix étouffées, un frôlement ménagé, un cliquetis d'armes. Elle se leva doucement, puis, gagnant le lit de Julienne:

—Julienne, dit-elle en l'éveillant, entends-tu?

—Quoi? Helmina.

—Entends-tu? répéta Helmina en tremblant.

—Mais non, je n'entends rien.

—Écoute; ils approchent...

—O mon Dieu! dit Julienne en se mettant sur son séant...

—Ce sont des brigands, Julienne; qu'allons-nous faire? de pauvres femmes seules!

—Ils approchent encore!... Seigneur, ayez pitié de nous!... Éveillons Madelon.

Et Helmina courut à son lit.

—Madelon, des brigands! dit Helmina en lui tirant le bras.

—Tiens, tiens, dit Madelon en bâillant, allez donc, hein, c'est l'vent.

—Non, Madelon, j'vous assure, j'ai entendu marcher et parler.

—Ah ben dame! si vous l'avez dans votre tête. Et Madelon se leva tout endormie, et renversa une chaise avec violence.

Puis il y eut un silence terrible au dedans et au dehors. Les brigands étaient immobiles comme des statues.

—Ils sont éveillés, mille damnations! dit Lampsac; il faut les laisser recoucher.

—Oui, ça s'ra mieux, dit Bouleau: il vaut toujours mieux faire les choses sans fracas.

—Et sans danger, n'est-ce pas? flandrin de poltron, dit Moufflard avec un air de plaisanterie offensante.

—Silence, pendants de *va-nu-pieds*, ou je vous brûle, dit maître Jacques, qui s'était masqué et déguisé horriblement afin de pouvoir être présent à l'affaire sans être reconnu.

—Vous voyez ben qu'vous vous êtes trompées, peureuses, dit Madelon en se remettant au lit.

—Oh oui, dit Julienne, ce n'est rien.

Helmina, quoique peu rassurée, fut obligée de faire comme elles; mais elle ne dormit pas.

—Les voilà endormis encore une fois, dit maître Jacques à voix basse. Écoutez-moi. Aussitôt que la porte sera enfoncée, Bouleau et Moufflard s'empareront chacun de leur brassée; et toi, Lampsac, tu feras semblant de retenir Maurice, car lui aussi jouera son rôle avec nous; mais si par hasard tu t'apercevais qu'il veut le jouer tout de bon, c'est-à-dire faire le métier de traître, fais-lui goûter de tes *dragées*. Quant à Madelon, je m'en charge. Allons, êtes-vous prêts?

Les brigands firent un signe affirmatif.

Arriver sur le perron, enfoncer la porte et empoigner les jeunes filles fut l'affaire d'un instant; tellement que Madelon crut en être quitte pour avoir été serrée, un peu brutalement à la vérité.

Aussitôt que les voleurs furent partis, elle appela Helmina et Julienne... Point de réponse!

Elle se leva, alluma sa lampe, et, gagnant leur chambre, elle trouva les lits vides... les jeunes filles n'y étaient plus.

A cette vue la pauvre Madelon se sentit écrasée malgré elle, et tomba à la renverse sur le parquet... Elle était évanouie...

Les brigands s'étaient déjà rendus à l'entrée du bois du Cap Rouge; ils avaient déposé pour un instant leur fardeau sur les feuilles.

Helmina était muette et inactive; pas une parole, pas une larme.

Sa malheureuse compagne poussait, par intervalles, des sanglots entrecoupés, et murmurait des plaintes si touchantes, que les brigands, tout insensibles et inhumains qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'en être touchés. Bouleau surtout, le plus sensible des quatre, était tellement ému que, sans la crainte d'une mort inévitable et certaine, il les aurait mises en liberté.

—Tiens, Moufflard, disait-il tout bas en lui frappant sur l'épaule, je n'ai pas coutume de faire cas des larmes, eh ben, que l'diable me *tarabuste*, ça m'bouleverse le corps et l'esprit tout ensemble de voir ces pauvres p'tites *criatures* pleurer comme ça.

Moufflard ne répondit rien.

—Allons, allons, mes enfants, dit Lampsac en s'efforçant de diminuer sa grosse voix, ne pleurez pas tant, ou, que Satan m'épouvante! ça va aller mal.

—Où nous menez-vous donc, barbares? dit Julienne; avons-nous mérité ce que vous nous faites?

—Silence, jeune fille, dit Lampsac; vous avez bien à vous plaindre vraiment: vous n'avez pas mis pied à terre, et puis vous allez être nourries, hébergées, sans rien faire.

Julienne se tut.

Maître Jacques ne disait rien, sa voix pouvait le trahir.

—Allons, mes *jars*, dit Lampsac, en route!

—Attendez donc, dit Bouleau, mille bombes! j'suis fatigué en diable; j'sue comme un bourreau.

—Oh! le vilain flandrin! dit Lampsac.

—Nous marcherons, dit Julienne, qui, malgré le mépris et la haine qu'elle avait pour ses ravisseurs, ne put fermer son coeur à un reste de pitié, et dédaignait de se faire porter plus longtemps par des misérables de cette espèce; nous marcherons, n'est-ce pas, Helmina?

—N'as-tu pas honte, Bouleau, dit Moufflard, avec son ironie ordinaire.

—Vas au diable, impitoyable bavard, dit Bouleau en serrant les dents.

Lampsac alluma une lanterne et battit la marche. Après lui venaient Helmina et Julienne, sui-

vies de Moufflard, de Bouleau et de maître Jacques, qui marchait le dernier.

Il est impossible de donner une idée de l'impression terrible que dut faire sur l'esprit des jeunes filles cette marche horrible dans des sentiers tortueux, à travers les ténèbres d'un bois aussi redouté que le Cap Rouge, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et au milieu d'une bande de brigands impitoyables qui proféraient à tout moment, dans leur langue diabolique, les plus horribles blasphèmes.

Après avoir parcouru la moitié du bois, ils prirent un sentier qui faisait angle droit avec le premier, et qui conduisait sur la pente du cap; puis, au bout d'une dizaine d'arpents, ils descendirent dans une espèce de cavité pratiquée dans la pierre, et, après avoir écarté quelques branches vertes et quelques troncs d'arbre, ils firent sauter une trappe, descendirent trois ou quatre degrés, et se trouvèrent dans un carré irrégulier tout tapissé de mousse, et éclairé seulement par des trous de tanière placés de distance en distance dans la voûte du souterrain. C'était la Caverne du Roc, où devaient vivre Helmina et Julienne. Lampsac alluma trois lampes de cuivre doré suspendues à la voûte, et, après avoir montré aux jeunes filles une armoire remplie de mets de toutes sortes, il se retira avec Bouleau et Moufflard.

Cette fois maître Jacques n'était pas entré.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Helmina ne put maîtriser plus longtemps sa douleur; elle se mit à pleurer et remplit la caverne de ses cris et de ses plaintes. Julienne essaya vainement de la consoler; Julienne avait elle-même trop besoin de consolation pour pouvoir en offrir aux autres. Elles pleuraient encore lorsqu'elles virent le jour percer faiblement à travers les misérables ouvertures de leur cachot et faire pâlir un peu la lumière des lampes. Julienne fit deux ou trois tours dans le souterrain, ouvrit l'armoire, et prit quelques bouchées à la hâte, plutôt par nécessité que par goût; puis elle vint s'asseoir près de son amie.

—Que va faire la pauvre Madelon, mon Dieu, lorsqu'elle va se trouver seule? dit Julienne.

—Et lorsque mon père lui demandera sa fille? ajouta Helmina. Quel infâme dessein peuvent avoir ces misérables?

—Nous ne l'apprendrons peut-être que trop un jour, ma chère Helmina.

Cette première journée de leur captivité, la plus terrible sans doute, se passa dans les pleurs et le désespoir.

XII

UNE ENTREVUE TERRIBLE

Le jour était sur le point de finir, la nuit était déjà commencée dans la caverne du roc, et les jeunes filles se disposaient à ensevelir, si cela se pouvait, leur douleur dans le repos, lorsqu'elles entendirent en tressaillant des pas au-dessus de leurs têtes; bientôt après, elles virent paraître Moufflard, qui venait allumer les lampes.

—Il y a, dit-il, à votre porte, un homme qui désirerait vous parler; préparez-vous à sa visite.

—Qu'il entre, dit Julienne avec un dédain énergique; puisse-t-il être le bourreau qui terminera notre malheureuse existence!

Moufflard sortit, puis, ouvrant la porte une seconde fois: Entrez, dit-il, puisque vous avez la permission; mais gare à vous.

C'était maître Jacques.

—O mon père! dit Helmina en courant à lui.

—O Helmina! dit maître Jacques avec une tendresse hypocrite, dans quel cachot te vois-je enfermée!... Et vous aussi, pauvre Julienne?... Il versa des larmes feintes.

—Comment avez-vous pu découvrir notre retraite?

—Je te le dirai plus tard, Helmina, dit maître Jacques pour éviter d'autres questions qui auraient pu le trahir; aujourd'hui j'ai quelque chose de plus sérieux à t'apprendre, un secret plus intéressant à te dévoiler.

—Que dites-vous, mon père?

—Écoute, Helmina, ne me donne plus ce nom.

—O mon Dieu, dit Helmina à demi-voix, il me nie pour sa fille! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de châtiments à la fois? O mon père!... non jamais je ne pourrai vous appeler autrement... Mon père, mon père!

—Helmina, te dis-je, je ne suis point ton père.

—Ciel! Tu l'entends, Julienne? il me renie encore une fois.

—Mais écoute donc, dit maître Jacques avec un mouvement d'impatience, que diable! écoute donc.

Tiens, ajouta-t-il en lui passant un papier, voici une lettre de celui qui fut véritablement l'auteur de tes jours; il me l'a écrite deux jours avant sa mort.

—Jamais je ne le croirai, non, jamais!

—Mais il faut que tu le croies, puisque c'est la vérité. J'ai voulu jusqu'à présent recevoir de toi ce doux titre, parce que je savais qu'en même temps tu me témoignerais plus de respect, plus d'obéissance; mais aujourd'hui, Helmina, qu'il s'agit de ton avenir, je dois t'apprendre le nom et les intentions de ton véritable père à ton égard; lis cette lettre.

Helmina prit la lettre, et après l'avoir lue attentivement:

—Est-il possible, dit-elle, que vous ne me trompez pas?

—Me crois-tu capable de le faire?

—Seigneur! qui l'aurait pensé?

—Tu as dû remarquer sur cette lettre, continua maître Jacques, que ton père m'a donné le pouvoir de disposer à ton égard comme je l'entendrais. Te voilà d'âge maintenant à penser sérieusement à l'avenir, à une union, par exemple.

Helmina rougit.

—Si jusqu'aujourd'hui je t'ai parlé avec désavantage du mariage, ne crois pas que je parlais suivant mon cœur. Non, Helmina; j'en agissais ainsi parce que j'étais bien persuadé que l'amour entre bien assez vite, sans qu'on le précipite, dans le cœur d'une jeune fille comme toi.

Helmina couçut une faible espérance en voyant maître Jacques tellement changé; mais, se rappelant aussitôt la situation où elle était:

—Comment voulez-vous donc, dit-elle en rougissant, que je pense à mon avenir dans le cachot?

—Tu en sortiras, Helmina; je me plaindrai à la justice. Les misérables! il faudra bien qu'ils te délivrent!

—Merci! merci, mon père... Monsieur... je ne sais comment vous appeler à présent, dit Helmina avec embarras.

—O Helmina! dit maître Jacques en se jetant à ses genoux avec le sentiment d'une passion brutale et en cessant de la tutoyer, si vous ne pouvez plus me donner le nom de père, il en est un autre bien plus beau, bien plus expressif, auquel je peux aspirer et que vous pouvez me donner.

Et maître Jacques lui prit la main et la serra contre son cœur.

—Que voulez-vous dire, Monsieur? dit Helmina en retirant sa main.

—Oui, Helmina, continua maître Jacques, je me croirais le plus heureux des hommes si, à la suite de cette amitié que vous m'avez toujours témoignée et que j'ai essayé de mériter, vous mettiez le comble à votre bonté en m'accordant à présent votre amour, en me donnant le nom d'époux.

—Que dit-il, Julienne? dit Helmina foudroyée par ces dernières paroles; que dit-il?

—Je dis, reprit maître Jacques sur le même ton, que je serais le plus fortuné des époux si j'avais pour épouse un ange comme vous, une jeune fille aussi belle, aussi tendre et aussi vertueuse que vous. Je dis que, pour faire le bonheur d'une épouse comme vous, je n'épargnerais rien, rien au monde.

—Mon Dieu, dit Helmina, que faire?

—Que faire? Helmina, dites-moi que vous m'aimez, que vous serez ma fiancée. Dites-le moi, aimable fille, je vous en conjure, et je ferai tout pour vous.

Et maître Jacques voulut s'appuyer la tête sur ses genoux; Helmina se leva en le repoussant.

—Est-ce pour abuser de ma position, Monsieur, dit-elle avec un air imposant, que vous...?

—Non, Helmina, non; mais je vous aime...

—Eh bien, dit Helmina en prenant un sang-froid et un ton de sévérité qui n'était pas naturel, sachez que je ne puis vous aimer, moi.

—Ingrate, dit maître Jacques en changeant de ton et en versant des larmes, ingrate, vous oubliez donc tout ce que j'ai fait pour vous? vous oubliez que vous me devez tout! Mais que dis-je? non, Helmina, votre cœur n'est pas capable d'ingratitude! jamais je ne pourrai le croire.

—Écoutez, Monsieur, dit Helmina touchée jusqu'aux larmes, ma reconnaissance pour vous est sans bornes, je crois vous l'avoir prouvée plus d'une fois, et je suis prête à le faire encore; mais quant à cet amour que vous réclamez, Monsieur, encore une fois, mon cœur s'y refuse et s'y refusera toujours.

—Et moi, dit maître Jacques en prenant un dernier moyen de la toucher, je ne pourrai jamais en aimer d'autre que vous; vous me refusez:

adieu donc, Helmina, adieu! vous ne me reverrez jamais! jamais! entendez-vous?

—De grâce, Monsieur, ne m'accablez pas, dit Helmina en versant un torrent de larmes; je vous le répète, je ne puis vous aimer... j'aime déjà.

Puis, tirant la lettre de Stéphane et la présentant à maître Jacques:

—Lisez, Monsieur, dit-elle, puisqu'il faut tout vous avouer.

—Voilà donc ce que je devais craindre, dit maître Jacques en se relevant tout à coup et en reprenant sa férocité habituelle, un rival! mille malédictions! un rival! Je devais m'y attendre! Mais... ajouta-t-il en faisant trembler sa voix et en déchirant la lettre, il périra, ce rival, dussé-je périr avec lui! Puis, jetant sur Helmina des regards farouches; — Helmina, lui dit-il, fille ingrate, fille dénaturée, répétez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous l'aimez encore, répétez-moi-le, et je n'insiste plus.

—Je le répète, dit Helmina en essuyant ses larmes et en passant de la pitié au mépris et au courage le plus héroïque contre maître Jacques.

—Fort bien, jeune fille, dit-il en grinçant des dents, fort bien! Et moi, je le répète aussi, votre amant mourra de ma main; et vous, Mademoiselle, vous ne sortirez jamais d'ici. Sachez que c'est moi qui vous ai fait conduire dans ce cachot pour vous enlever à mon rival, et soyez persuadée que vous y demeurerez tant que vous persisterez dans votre fol entêtement.

—Vous! dit Helmina; mais qui êtes-vous donc?

—Je suis le chef des brigands.

—Misérable! dit Helmina, incapable de maîtriser plus longtemps son indignation, et vous me croyez assez vile, assez infâme moi-même pour m'unir avec un brigand comme vous! Jamais, maître Jacques, jamais, monstre!...

Maître Jacques écuma de rage.

—Qui l'aurait pensé? un brigand! celui que j'ai appelé si longtemps mon père, celui qui paraissait si digne de porter ce nom respectable... Le monstre!...

—Le monstre! répéta Julienne, aussi exaspérée que son amie.

—Ah çà, jeunes filles, je vous ordonne de vous taire.

—Tu es un monstre! répéta Helmina, je te le répèterai toujours; je ne crains point de vengeance. Prends ma vie; elle m'est à charge depuis qu'elle dépend d'un scélérat de ton espèce.

Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie; puis, s'arrêtant tout à coup et pour tâcher de mortifier la jeune fille:

—Helmina, lui dit-il, cette lettre que tu as vue, je l'ai feinte. Ton père est encore vivant, peut-être est-il arrivé en ce moment dans cette ville; mais tu mourras sans le voir.

—Tu mens! infâme brigand, tu mens! dit Helmina.

—Tais-toi, fille impudente; je te dis que ton père vit encore, et, si tu pousses ma fureur à bout, je t'emporterai dans quelques jours sa tête sanglante.

Helmina commençait à croire.

—Écoute, dit-elle, que me demandes-tu pour que je le voie?

—Ton amour.

—Mon Dieu! mon Dieu! dit Helmina, toujours cela!

Puis elle commença à pleurer.

—Ah! ah! jeune fille, dit maître Jacques avec une satisfaction d'enfer, tu veux me résister! mais tu le paieras cher, penses-y bien.

Puis il fit semblant de partir.

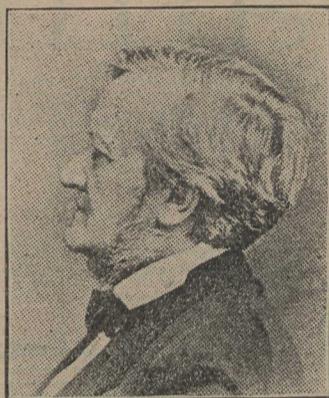
—Attendez un peu, cruel, dit Julienne en tombant à ses genoux; pitié, pitié pour de pauvres enfants comme nous. Nous sommes incapables de te nuire; laisse-nous aller en liberté, et nous jurons de ne jamais dévoiler l'ignoble mystère que tu viens de nous expliquer.

Maître Jacques jeta un éclat de rire sardonique.

—Y penses-tu, jeune fille? Pour qui me prends-tu?

—Pour un homme qui n'a pas encore éteint toute sensibilité dans son cœur, continua Julienne en lui prenant la main et en l'arrosant de larmes. Oh! j'en suis persuadée, Monsieur, vous ne rejeterez pas plus longtemps la prière de pauvres jeunes filles que vous avez paru tant aimer jusqu'aujourd'hui. Consentez au moins à ce que nous retournions chez Madelon.

—Jeune fille, dit maître Jacques, ma résolution est prise; ne pense pas me fléchir par tes lamentations et tes larmes; ce que ie n'ai pu obtenir de cette jeune impudente, dit-il en montrant Helmi-



RICHARD WAGNER

ECOLE ROMANTIQUE ALLEMANDE

RICHARD WAGNER (1813-1883), né à Leipsick.

Le plus discuté, le plus dénigré et le plus encensé aussi de tous les compositeurs.

Il a deux manières distinctes. Dans la première, qui a produit "Rienzi," le "Vaisseau Fantôme," "Tannhäuser" et "Lohengrin," rien n'empêche de penser qu'il procède de ses devanciers, Gluck, Beethoven, Schumann, Mendelssohn et Weber, tout en apportant dans la façon d'écrire une note déjà bien personnelle, mais nullement révolutionnaire.

Où il devient un novateur, c'est dans la deuxième manière, caractérisée par la division de l'oeuvre dramatique en "scènes" se reliant les une aux autres, ce qui anéantit l'ancienne coupe par Airs, Duos, Trios, etc., et par l'emploi systématique et permanent du "Leit-Motif" (déjà introduit dans "Lohengrin"). C'est dans ce système nouveau que sont construits "Tristan et Iseult", les "Maîtres chanteurs", l'"Anneau des Niebelungen", trilogie avec prologue, ne pouvant s'exécuter intégralement qu'en quatre séances (1o l'"Or du Rhin", prologue ; 2o la "Walkyrie" ; 3o "Siegfried" ; 4o le "Crépuscule des Dieux") ; et "Parsifal", la dernière oeuvre du maître.

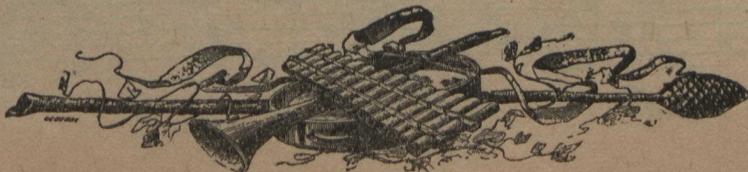
Wagner, ayant été, en même temps qu'un grand génie musical pourvu de la plus complète instruction technique, un profond philosophe et un poète, ayant lui-même créé le poème de tous ses ouvrages, présidé à leur mise en scène et dirigé jusqu'à la confection des décors, ne saurait être assimilé ou comparé à aucun des grands génies passés ou présents. Son oeuvre est un monument colossal, unique, "inimitable", qu'on ne peut contempler sans la plus respectueuse admiration.

Il résulte du double parti pris déjà exposé (division par scènes et leit-motif), auquel on a donné le nom de "formule wagnérienne", une cohésion, une unité et une intensité expressive incomparables, auxquelles ne peuvent prétendre les oeuvre écrites en morceaux séparés, soudés par des récitatifs. Le "Drame musical" de Wagner peut être considéré comme coulé d'un seul bloc, et, par comparaison, on peut envisager les "Opéras" écrits en dehors de cette formule comme des ouvrages de mosaïque ou de marqueterie. On voit la différence des deux procédés, abstraction faite de toute idée de supériorité.

Wagner a développé l'art de l'orchestration, du coloris de l'orchestre, jusqu'à un point inconnu auparavant, et qui "semble" la dernière limite ; mais en art il n'y a pas de limite, et on va toujours en avant ; je ne veux ici nommer personne, mais il me semble que parmi les maîtres français, il y en a un déjà qui l'a surpassé en cela. Toutefois, et en dehors des combinaisons nouvelles qu'il a imaginées entre les divers instruments de l'orchestre classique, il y a introduit des éléments nouveaux, notamment les "Tubas", famille intermédiaire entre les cors et les trombones, et la "Trompette-basse", qui figurent dans la plupart de ses partitions et enrichissent singulièrement le groupe des cuivres, sans rendre pour cela son instrumentation plus bruyante, ainsi qu'on peut le constater chaque fois qu'on entend ses oeuvres dans de bonnes conditions d'exécution.

Il faut aller à Bayreuth pour se rendre compte de l'intensité d'émotion que peut produire un drame wagnérien lorsqu'il est joué religieusement et religieusement écouté, sans irruption d'applaudissements, sans : "Bravo ! bravo !" sans demande de "bis", toutes choses rigoureusement interdites là-bas ; avec les décors et la mise en scène tels que le maître les a réglés ; avec l'orchestre invisible, aux sonorités sérieusement fondues, "jamais bruyant" ; avec la salle plongée dans l'obscurité totale ; avec le foyer des entr'actes remplacé par une campagne verdoyante et vallonnée, comme la sonnette par une éclatante fanfare envoyant aux quatre points cardinaux le "leit-motif" principal de l'acte suivant. Tout cela est grisant, enveloppant au suprême degré.

Nous n'avons pas ici à juger l'homme ; mais en nous plaçant à un point de vue purement artistique, nous devons reconnaître que celui qui a su créer cet ensemble est bien le génie le plus colossal qu'on puisse imaginer.



Escamilla

HABANERA

ERNEST ALDER

Pour Piano, très joli.

Andante espressivo

PIANO

M.G. *mf* M.D. M.G.

ben sostenuto

p M.D. *poco rfz* M.G.

Andantino espressivo (72 = ♩)

p *p e graziosamente*

poco cresc.

mf *rfz*

dolciss.

p *dolciss.*

sfz

rf *cresc.* *poco marcato* *sfz*

ff e brillante

dim. *ff*

poco rit. *dim.* *mf* **Tempo**

poco cresc.

poco marcato

cresc. *poco* *a poco* *ff fuoco* **Tempo**

più tardando *mf*

più tardando

p

Tempo

ff

più tardando

mf

Tempo

ff ed impetuoso

mf

più lento

p e dolce

pp

Tempo 1^o

mf

mf

poco cresc.

Vivo

ritard. molto

se strepitoso

Vivo

ff

ff

ff

ff

na, ne crois pas l'obtenir de moi. J'ai essayé tous les moyens, les pleurs, les menaces, les supplications, les promesses; elle a tout rejeté. Eh bien! je me jouerai pareillement de toutes les ressources que vous prendrez pour faire changer mes sentiments. Non, Julienne, jamais tu n'obtiendras rien de moi. Je puis être sensible encore, mais jamais contre mes plus chers intérêts. J'aime Helmina, je l'aime, et j'ai droit à son amour plus que tout autre. Elle s'y refuse, et tu crois que je serais assez étourdi, assez insensé pour abandonner tout à coup cette affection que je lui promettais, que j'ai caressée si longtemps dans mon esprit, pour la livrer à un rival que je hais, que je maudis? Ah! jeune fille, tu ne me connais pas! Encore une fois, n'espère jamais me fléchir.

— Mais son père, Monsieur, son père... qu'allez-vous lui dire? car il vous redemandera sa fille sans doute.

— Je lui dirai que sa fille a été enlevée, et, si je le vois disposé à tout tenter pour me démasquer, voilà ce que j'emploierai pour arrêter ses poursuites, dit maître Jacques en montrant un pistolet pendu à sa ceinture. Si, au contraire, cette jeune entêtée me voulait pour son époux, alors, Julienne, j'abandonnerais pour toujours le métier de brigand, je la demanderais à son père, et je vivrais avec elle du fruit de mes épargnes...

— De tes épargnes, monstre! s'écria Helmina, qui, entendant ces derniers mots, sentit renaître sa noble fureur; de tes épargnes, infâme! peux-tu appeler ainsi ce que l'enfer te fera payer si cher un jour... qui n'est peut-être pas éloigné.

Maître Jacques trembla malgré lui; puis, reprenant aussitôt sa fermeté diabolique:

— Tu l'entends, Julienne! Mille damnations! tu le vois, elle méprise tout ce que je lui propose. Eh moi, que le ciel m'accable du poids de sa vengeance! mais toi, je te le répète, tu mourras ici!

Puis, se tournant du côté de la porte:
— Lampsac, Moufflard, s'écria-t-il, ici, esclaves de mes volontés!...

Et les deux brigands entrèrent armés de toutes pièces, et vinrent courber la tête devant leur chef.

— Voici, dit maître Jacques, deux misérables filles que je mets sous vos charges; elles doivent apprendre ce que c'est que de me résister.

Les brigands saisirent la détente de leurs pistolets.

— Arrêtez, brigands, leur dit-il: une mort si prompt leur serait trop douce; elles mourront de faim...

Maître Jacques fixa Helmina pour voir quelle impression cette sentence avait faite sur elle; puis, remarquant que la jeune fille conservait son dédain et son énergie:

— Je vous défends, ajouta-t-il, de laisser entrer qui que ce soit ici; vous ôterez ces lampes, vous fermerez toutes les ouvertures, et vous les enchaînerez. Je veux être obéi, entendez-vous?

Les brigands sortirent en faisant un signe de soumission.

— Il est encore temps, Helmina, dit maître Jacques d'un ton moitié affectueux, moitié sévère; persistez-vous dans votre résolution?

Pour toute réponse Helmina lui lança un regard de mépris héroïque.

Maître Jacques sortit en grinçant des dents et en faisant des serments épouvantables.

Aussitôt après, les jeunes filles entendirent sur la voûte de la caverne un bruit de pas sourd: c'étaient les brigands qui bouchaient alternativement toutes les ouvertures; en dix minutes, elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

Puis elles se mirent à genoux et adressèrent à l'Éternel la prière des captifs; puis elles s'endormirent en priant, et ce fut un rêve du ciel.

Elles virent un ange étincelant descendre au milieu d'elles; la lumière qu'il répandait semblait embraser la caverne.

Et l'ange leur dit:

— Vierges captives, le Seigneur a entendu votre prière; et l'encens de votre vertu a traversé les nuages épais de la voûte céleste, et s'est répandu autour du trône de Jésus comme une odeur de myrrhe et d'ambroisie. Et le Seigneur, ayant abaissé les yeux sur la terre, a dit des paroles qui ont réjoui les anges: "Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion."

Et les intelligences célestes ont répété en chœur: "Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion."

Puis les jeunes filles entendirent en même temps la harpe de David et les mélodies des anges.

Et l'ange, joignant ses deux mains et les séparant aussitôt, ouvrit la caverne, et Helmina vit paraître son père et son amant, qui lui tendaient les bras.

Et l'ange remonta au ciel, et le concert céleste recommença. Puis un autel s'éleva sur le gazon, et le prêtre bénit Helmina et son fiancé!...

Puis elle aperçut dans le lointain un gibet sanglant; elle détourna les yeux et les porta sur l'avenir qui venait de se dérouler devant elle: c'était un avenir de délices et de bonheur.

Puis tout disparut comme un rêve, et Helmina s'endormit paisiblement.

XIII

PLAINTES DE L'AMOUR — CONFESSION

— Le soleil va disparaître, Stéphane: allons sous les peupliers de l'Esplanade rêver à l'amour infortuné; viens, trop malheureux ami, viens, à l'ombre du crépuscule, au murmure de l'oiseau plaintif, du zéphyr caressant, t'entretenir sur les rêves du jeune âge, les hasards de la vie!

Et Emile pressait le bras de Stéphane; et tous deux suivaient lentement la rue Saint-Louis dans un morne silence.

Arrivés à la balustrade qui avoisine l'église de la Congrégation, Stéphane s'arrêta tout à coup, et s'appuya sur la barrière qu'ils devaient franchir. Une voix angélique venait de le frapper: c'était celle d'une jeune et tendre vierge qui mêlait aux accords du piano la mélodie de ses chants passionnés et douloureux. Elle chantait la romance si expressive:

Ce que je désire et que j'aime
C'est encore toi, etc...

— Entendez-vous, Emile?... dit Stéphane... O jeune fille, que ta voix soit bénie!... Et moi aussi, pourtant, je pourrais chanter:

Ce que je désire et que j'aime,
C'est encore toi, etc...

O Helmina!... oui, c'est encore toi que je désire, toujours toi!... seulement toi!...

Et Emile entraîna Stéphane sur la terrasse de l'Esplanade; et tous deux se laissèrent tomber sur le gazon...

Il y eut un silence de quelques minutes.

— Jusqu'à quand, Stéphane, vous abandonnez-vous donc à un chagrin sans espoir?

— Tant que le soleil luira sur mon existence, Emile, il luira sur mon chagrin; n'essayez plus à le chasser de mon cœur, je mourrais trop tôt sans lui!...

— Pauvre ami! dit Emile en lui prenant sa main brûlante et en la serrant dans les siennes... vous pleurerez donc toujours!...

— Toujours, Emile, toujours!... Helmina! Helmina! s'écria-t-il d'une voix mourante, comment t'oublier aujourd'hui! Comment effacer de mon esprit cette douce impression que tu y as laissée?... Comment ne pas se rappeler ton sourire si divin... ta voix si mélodieuse... tes charmes, ta pureté?... Oh! Emile, quand votre cœur se sera ouvert au bonheur des amants... alors vous direz comme moi... :

toujours aimer ou toujours pleurer... Toujours pleurer!... point d'alternative... Toujours des larmes!... toujours souffrir... jamais jouir!... voilà mon sort!...

Et Stéphane s'appuya la tête sur les genoux d'Emile, qu'il arrosa de ses larmes.

Puis il y eut encore un silence parfait qui n'était troublé que par la brise du soir.

— Mon cher Stéphane, dit Emile d'un air inspiré, voulez-vous m'écouter?

— Parlez, Emile, je suis toujours disposé à vous écouter.

— Eh bien! il est encore un moyen pour vous d'épouser Helmina.

— De grâce, Emile, ne badinez pas ainsi.

— Je parle sérieusement.

— Si c'était vrai!

— Vrai comme Dieu existe! Vous êtes certain d'abord qu'Helmina est vertueuse?

— Je le jurerais sur mon âme!... C'est un ange qu'Helmina!

— Voilà tout ce que je veux savoir; maintenant mon parti est pris.

— Qu'allez-vous faire, Emile?
— Vous le saurez plus tard.
— Prenez garde!... oh! prenez garde.
— Ne craignez rien.

Emile reconduisit Stéphane jusque chez lui et reprit la rue Saint-Louis. En détournant le coin de la rue Sainte-Ursule, il se rencontra face à face avec deux hommes dont l'un ne lui était pas inconnu: c'était Maurice.

— Ah ben, que l'bon Dieu m'bénisse! dit Maurice, v'là une rencontre qui vient comme les cheveux sur la soupe; mais n'importe, tenez, après tout, j'cré qu'ça n'sera pas mauvais. Ah! ça, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Emile, voulez-vous nous suivre?

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Dame, pourquoi, vous l'saurez dans un instant; tout c'que j'peux dire à présent, c'est qu'vous n'en aurez pas de r'gret.

— Il m'en a dit tout autant qu'à vous, dit l'inconnu, qui n'était autre que M. Des Lauriers.

Après avoir détourné ensemble trois ou quatre rues, Maurice s'arrêta devant une petite maison d'assez chétive apparence, que ses compagnons ne tardèrent à prendre pour un auberge de la dernière qualité. Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans une chambre toute tapissée, dont Maurice ferma soigneusement la porte et les fenêtres; et, comme il s'aperçut que ces précautions minutieuses commençaient à le rendre passablement suspect:

— Ne craignez rien, messieurs, leur dit-il à demi-voix, c'est que j'ai des secrets que personne autre que vous ne doit entendre.

Puis, ayant tiré de sa poche une lettre repliée en tout sens:

— Reconnaissez-vous ce papier? dit-il en s'adressant à M. Des Lauriers.

— Que veut dire ceci, monsieur? connaissez-vous monsieur...?

— Ne nommez personne à présent.

— De grâce, dites-moi où il demeure: voilà deux jours que je le cherche. Et ma fille, Monsieur, ma chère petite fille...?

— Vous la reverrez, Monsieur, elle vous sera rendue, mais après que je vous aurai dévoilé un secret d'enfer, un mystère terrible, mais après que vous aurez juré sur votre âme de l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

— Je le jure, dit M. Des Lauriers.

Maurice se leva, et, après avoir ouvert une porte qui donnait dans un autre appartement:

— Avant de vous initier à ce mystère, qui ne vous intéresse que secondement, dit-il à Emile, j'aimerais à dire quelques mots à monsieur. Auriez-vous objection à passer dans cette chambre pour un instant!

Emile ne savait que penser de cette foule de formalités et de cette recherche d'expressions et de politesse dans un homme qu'il avait toujours vu si brusque et si grossier; cependant il se rendit promptement à l'invitation de Maurice, qui le reconduisit et ferma sur lui la porte à double tour de clef.

Cette dernière précaution prise, Maurice se plaça le plus près possible de M. Des Lauriers, et demeura cinq minutes le front appuyé sur les mains, comme s'il eût voulu recueillir ses idées. Puis il se jeta tout à coup à ses genoux les yeux remplis de larmes.

— Que faites-vous, mon ami? dit M. Des Lauriers en voulant le relever.

— Laissez-moi, Monsieur, dit Maurice avec l'air d'un repentir sincère: vous voyez devant vous le plus criminel des hommes; si votre fille gémit dans un cachot...

— Ma fille dans un cachot!

— Oui, Monsieur, et par ma faute.

— Misérable, dit M. Des Lauriers en le repoussant, misérable... et tu n'as pas honte de faire un pareil aveu devant son père!... Va, scélérat, tu vas payer cela de ta tête, ajouta-t-il en voulant se retirer.

— Voilà donc l'effet de votre promesse? dit Maurice en se relevant et en prenant un ton d'indignation douloureuse; vous ne vous rappelez donc plus le serment que vous venez de faire?

M. Des Lauriers frémit.

— Parle donc, infâme; je me tairai puisqu'il me faut t'écouter sans avoir le droit de te punir, mais je t'avertis qu'il me faut ma fille.

— Vous l'aurez, Monsieur, je vous conduirai moi-même à la caverne où maître Jacques l'a enfermée.

—Maître Jacques, dites-vous?
—Oui, maître Jacques, celui à qui vous l'avez confiée. C'est un de ses moindres crimes!
—Mais quel homme est-ce donc?
—Le chef des brigands du Cap Rouge, dont je fais partie.

—Lui!... vous!... dit M. Des Lauriers en tremblant.

—Vous comprenez donc maintenant pourquoi je vous demandais grâce, dit Maurice en retombant aux pieds de M. Des Lauriers. Pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me pardonner et me guider dans la nouvelle route que je veux suivre à l'avenir! Oui, j'en prends à témoin le Dieu que j'ai toujours méconnu jusqu'à présent, c'en est décidé, j'abandonne le crime!... Puis-je espérer, Monsieur, dites-le moi?

—Si votre repentir est sincère, malheureux, je vous le promets, dit M. Des Lauriers, vaincu par sa sensibilité. Mais, de grâce, hâtez-vous de me mettre dans les bras de mon Helmina, si toute-fois elle a su, au milieu du crime, se conserver digne de son père.

—Elle l'est, Monsieur, dit Maurice, soyez-en persuadé; elle a été bien élevée: ma femme est trop vertueuse elle-même...

—Votre femme, dites-vous?

—Oui, c'est elle qui l'a instruite dans la religion, qu'elle a toujours pratiquée comme un ange.

—Pauvre Helmina!... Et comment ce misérable Jacques s'est-il comporté avec elle?

—Il lui a toujours caché son genre de vie, et, tant qu'il l'a regardée comme sa fille, il a agi avec elle en homme; mais, aujourd'hui qu'il la regarde comme son amante...

—Son amante!... quelle indignité!

—C'est un amour désordonné, engendré par une infâme jalousie.

—Est-ce que ma fille aimerait quelqu'un?

—Oui, un beau jeune homme des plus aimables justement l'ami du jeune monsieur qui est entré avec nous. Maître Jacques l'a appris, et, craignant que cet amour ne vint à avoir des suites funestes à ses affaires, il a fait transporter Helmina dans un souterrain, lui a avoué qu'il n'était pas son père, et lui a demandé sa main. Elle a refusé entièrement.

—Quelle grandeur d'âme!

—Ce refus, continua Maurice, a tellement exaspéré maître Jacques, qu'il a juré à Helmina qu'elle mourrait dans son cachot. Et alors il lui a déclaré qu'il était le chef des brigands.

—Quel enchaînement d'infamies!... Mais comment aurait-il soutenu devant moi?...

—Il avait intention de vous tromper en disant qu'Helmina avait été enlevée.

—Le scélérat!... Et vous saviez tout cela, Monsieur, et vous n'avez pas eu le courage de l'empêcher?

—Je n'en ai pas eu la force: maître Jacques a su se rendre si redoutable!... dit Maurice avec regret et confusion.

—Je vous le pardonne, dit M. Des Lauriers, en considération de votre repentir et des aveux que vous venez de me faire; de votre côté, j'exige que vous accomplissiez votre promesse et que vous me rendiez ma fille. Mais avant faites entrer ce monsieur qui est dans l'autre chambre, et qui attend avec tant d'impatience; je vais tout lui confier.

Maurice ouvrit la porte et introduisit Emile.

—Permettez-moi, Monsieur, dit M. Des Lauriers en allant au-devant de lui et en lui serrant la main amicalement, de vous faire une question qui vous paraîtra d'abord indiscreète. N'est-il pas vrai qu'un de vos amis, monsieur... Comment le nommez-vous, Maurice?

—M. Stéphane, c'est le seul nom que je lui connaisse.

—Vous voulez parler de Stéphane D...? demanda Emile.

—Stéphane D...! dit M. Des Lauriers avec surprise; mais, mon Dieu, je connais intimement son père, c'était un de mes meilleurs amis. N'est-il pas vrai que ce jeune homme est amoureux d'une fille nommée Helmina?

—La question est assez indiscreète en effet, dit Emile avec réserve; néanmoins, je vous dirai qu'il est vrai que M. Stéphane a aimé cette jeune fille jusqu'au moment où il a appris qu'elle était la fille d'un brigand.

—Il le sait, dit Maurice; qui le lui a donc appris?

—Il ne l'aime donc plus à présent? dit M. Des Lauriers.

—Il lui faut l'abandonner nécessairement, quoiqu'il l'ait bien aimée.

—Pauvre jeune homme!... il est temps de le désabuser; allez donc dire à votre ami que la jeune fille qu'il aime est, non la fille de maître Jacques, mais bien la fille d'un des meilleurs amis de son père, M. Des Lauriers.

—Vous, Monsieur? Mais c'est impossible, dit Emile.

—Oui, moi; et, si vous en doutez, dit M. Des Lauriers en lui présentant l'extrait de baptême d'Helmina, voici de quoi vous en convaincre.

—Quel heureux hasard! Le pauvre Stéphane, il va en mourir de joie. Je me hâte de lui annoncer cette nouvelle, dit Emile en ouvrant la porte pour sortir.

—Attendez, Monsieur, dit M. Des Lauriers en le retenant, ne brusquons pas les choses; réservez-moi le plaisir de la lui apprendre moi-même. Je vous prie donc de vous trouver demain à deux heures à ma maison, rue des Jardins, avec M. Stéphane et son père, sans leur dire un mot de ce que vous venez d'entendre. Puis-je compter sur vous?

—Je vous en donne ma parole la plus sacrée.

—Cela suffit.

Emile sortit.

—Maintenant, Maurice, êtes-vous prêt à remplir votre promesse?

—Je ne l'ai pas oubliée, Monsieur, mais je crois qu'il vaut mieux attendre à demain matin. La caverne est dans le bois du Cap Rouge: il serait dangereux de s'y risquer à l'heure qu'il est; le jour, il n'y a rien à craindre, jamais les voleurs ne s'y tiennent.

—Et maître Jacques n'y fait pas de visites dans la journée?

—C'est bien rare.

—En ce cas-là, dit M. Des Lauriers, voici ce que nous allons faire: vous allez venir coucher chez moi, et demain, à six heures au plus tard, il faut qu'Helmina soit délivrée. Après cela, il faudra trouver maître Jacques et l'emmener avec vous chez moi; je veux voir de quel front il soutiendra l'examen que je lui ferai. Cela fait-il?

—Parfaitement; mais le coup, c'est d'attirer maître Jacques dans nos filets sans qu'il s'en doute; cependant, j'essaierai.

—Oui, oui, et je suis certain que vous réussirez. Oh mais! j'oubliais...; il faut que votre femme soit de la scène aussi.

—Comme vous voudrez; vous avez envie, je vois bien, de faire un coup de théâtre.

XIV

LE BONHEUR VA COMMENCER

Un jour radieux va paraître; cessez de gémir, Helmina et Julienne, pauvres jeunes filles qui n'avez soupiré jusqu'à présent que les plaintes de la mort et de la captivité! le malheur ne doit pas toujours subsister; l'orage ne peut pas toujours durer...

Assez longtemps vous avez pleuré dans les ténèbres d'une existence infortunée; assez longtemps vos yeux se sont noyés dans les larmes, votre cœur s'est brisé dans la douleur: voici le jour des consolations arrivé... l'orage ne peut pas toujours durer...

Le ciel est pur, le tonnerre ne gronde plus, les vents furieux se sont enfuis, les nuages noirs se sont dispersés: ne craignez plus... l'orage ne peut pas toujours durer...

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau, naguère plaintif, qui gazouille l'hymne de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant? N'entendez-vous pas au dehors de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent: Espérez... l'orage ne peut pas durer toujours.

O Helmina... ô Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel, nous vous le répétons avec la nature: Espérez, le temps du bonheur va paraître, car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit: L'orage ne peut pas durer toujours...

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout à coup le craquement lointain des branches et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement; puis, bientôt après, elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

—Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout à fait inconnue; je

puis assurer au moins que ce n'est pas celle de maître Jacques; qu'en dites-vous, Julienne?

—O mon Dieu! s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois. Puis, aussitôt après, la porte s'ouvrit violemment, et deux hommes parurent.

—Que vois-je? dit Helmina; Maurice! est-ce bien vous?

Et elle tomba à ses genoux.

—Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas? dit Julien en la serrant dans ses bras.

—Ciel! mon père!... je vous vois donc encore une fois avant de mourir!... Je ne demande plus rien, je mourrai contente...

—Tu ne mourras pas, ma chère fille; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père.

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice; vous vivrez pour m'inspirer votre vertu.

Vous allez enfin être rendue à la liberté; un bonheur sans bornes vous attend. Il y a déjà assez longtemps que nous risquons notre vie pour le crime; aujourd'hui nous devons la risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus, mais que nous haïssons.

—Que dites-vous, Maurice? dit Helmina; je ne vous comprends pas.

—Le temps est trop précieux pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire, vous la connaîtrez plus tard; qu'il me suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de maître Jacques, votre bourreau.

—Malheureux!

—Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hasard...?

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille... Pardon! pardon pour nous deux; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste. Pardon, ma fille; grâce, Helmina!... nous renonçons au crime.

—Parlez, jeunes filles; dites-nous que vous nous pardonnez, dit Maurice en pleurant; hâtez-vous, Helmina: il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec impatience l'heureux moment où il pourra vous presser dans ses bras.

—De qui voulez-vous parler? dit Helmina avec précipitation; mon Dieu, serait-ce encore quelque...?

—Il n'y a plus de mystère, dit Maurice; votre père, M. Des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père?... oh mais! c'est un rêve... un rêve de bonheur; mon père!... ah! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité!...

—Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions; sortons.

—O mon Dieu! qu'est-ce que cela? dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne, qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Moufflard; qu'avez-vous fait? un meurtre!... horrible!...

—Non, Helmina, dit Maurice; nous avons défendu notre vie contre eux: les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse!

—Quelle mort! dit Helmina... et quelles terribles suites... Que Dieu ait pitié de leurs âmes.

Il y a quelques jours, Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui; mais alors c'était une marche pénible, affreuse; elle allait à la mort, guidée par ses bourreaux. A présent elle court vers le bonheur; ses pas sont légers, sa marche est aisée... l'espérance donne des ailes... Ce bois du Cap Rouge qui lui avait paru si effrayant lui paraît aujourd'hui majestueux; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au-dessus de la cime des plus grands arbres; elle n'y entend plus les juréments et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de petits oiseaux qui se bercent sur toutes les branches, et semblent vouloir partager son bonheur.

Helmina ne peut alors fermer son cœur à des sentiments de reconnaissance et d'admiration pour Dieu; alors elle commence à croire et à répéter en elle-même cet adage du vieux temps: L'orage ne peut pas toujours durer...

—Est-il bien vrai, Maurice, dit Helmina, que vous ne m'avez pas trompée en me disant que j'allais retrouver mon père? Hélas! comment pourrais-je le croire!

(A suivre)



Ensevelis vivants



EN face de la Nouvelle-Calédonie, séparé de la grande terre par le canal Woodin et de l'île des Pins par celui de la Havannah, un pic dresse son sommet qui émerge au milieu d'une île, qu'une formidable poussée des forces plutoniennes a fait surgir des profondeurs abyssales du Pacifique. Ce géant, qui couvre toute l'île de son ombre, c'est le pic Ouen.

Dans les flancs de cette gigantesque assise tuffacée, dont la cime est recouverte d'une puissante végétation, et d'où descendent tumultueusement de nombreux torrents, semblables à des coulées d'argent en fusion, sont renfermés d'immenses amas de chrome que l'industrie exploite aujourd'hui.

C'est sur une de ces mines que nous allons conduire nos lecteurs.

En 189., j'étais allé visiter une petite exploitation de chrome, située sur la côte ouest de l'île Ouen. Cette mine ne produisait mensuellement qu'une centaine de tonnes de minerai : c'est dire qu'elle n'occupait guère qu'une vingtaine de mineurs, tous forçats libérés.

La basse teneur des filons d'affleurement avait nécessité le percement de galeries afin d'atteindre des poches plus riches.

Au moment où j'arrivais sur les carrières, tout le monde était en émoi : un des puits s'était effondré.

Un tassement s'était produit, et le coffrage qui garnissait l'intérieur de la cheminée de descente avait glissé, entraînant les terres, produisant un éboulement des parois et ensevelissant vivants trois mineurs, à 240 pieds de profondeur !

De prime abord, nul ne songea à leur porter secours, on les croyait irrémédiablement perdus, mais, lorsqu'un des mineurs fit la réflexion que la galerie où ses camarades étaient bloqués avait dû résister à l'effroyable choc des matériaux tombés du haut du puits central, car elle en était très éloignée, l'espoir vint ranimer tous les courages, et une activité fébrile succéda bientôt à la prostration du début.

Mais hélas, après quelques heures de travail on dut se rendre à l'évidence. Du train dont on allait, le puits ne serait pas déblayé avant huit jours, et alors, à ce moment, on ne retrouverait plus que des cadavres !

Il fallait trouver un moyen de sauvetage plus prompt.

Le patron, ou capitaine, de la mine — vieux prospecteur habitué à ces sortes d'accidents — paraissait en avoir pris son parti. Dans sa carrière aventureuse, il avait vu surgir tant d'événements dramatiques, que maintenant ce sinistre le laissait calme et maître de soi ; cependant, à la vérité, il était fort en peine pour commencer les nouveaux travaux de sauvetage.

Dès qu'il m'aperçut, il me mit au courant de l'épouvantable situation des victimes, que 80 mètres de terre séparaient du reste des vivants, et il m'avoua franchement son embarras.

Que faire pour arriver à temps jusqu'à ces infortunés ?

Il ne fallait pas songer à déblayer le puits, car chaque mètre d'avancée aurait exigé le rétablissement du coffrage, et on n'avait ni planches, ni mardiers ; le seul moyen pratique consistait à percer une autre galerie pour rejoindre celle où les mineurs étaient emprisonnés.

Nous étudions la topographie des travaux souterrains, lorsqu'un mineur attira notre attention sur un fait qui paraissait insignifiant, mais qu'un bref examen nous fit apparaître comme le salut des sinistrés.

Selon les prévisions de cet homme, le fond de la galerie dans laquelle les mineurs avaient été surpris aboutissait à vingt mètres, tout au plus, de la surface du Mé Ouen — montagne en canaque — et, en passant à l'endroit où émergeait le filon et en le suivant, on devait, à coup sûr, rejoindre le conduit souterrain.

Cette conjecture pouvant être sérieuse, nous nous empressâmes d'en vérifier l'exactitude. Il nous fallut presque une heure pour atteindre le point où la crête du filon se montrait, et, pour nous frayer un chemin, nous dûmes nous servir du sabre d'abbatis, tant à cet endroit la brousse y était épaisse.

Un examen sommaire du gisement nous convainquit qu'il avait la même origine que celui suivi par la galerie murée.

Alors, sans perdre un instant, nous fîmes transporter à cet endroit le matériel nécessaire pour creuser un schaff, — puits de mine, — à l'extrémité duquel on percerait une galerie d'une soixantaine de pieds, qui, en suivant le filon chromifère, rejoindrait celle où étaient emprisonnés les sinistrés.

Le travail fut poussé avec une activité fébrile : les mineurs rivalisaient d'ardeur et d'entrain, de sorte que le soir on avait percé un puits de 17 mètres.

Il fallait maintenant forer une galerie horizontale jusqu'à la rencontre de celle qui était ensevelie.

Le premier jour, on avança de 18 mètres, mais, dans la nuit, un obstacle décevant se dressa devant le pic des mineurs :

C'était une muraille de grès bleus et de datolites qui barrait la route.

Seule, la dynamite aurait pu l'entamer, et on n'en possédait plus une seule charge, la dernière cartouche avait été employée, deux jours auparavant, pour la pêche ; — et pas un brin de poudre pour la remplacer.

On ne pouvait songer à faire venir des explosifs de Nouméa ; d'ailleurs, on ne les délivre aux propriétaires de mines qu'après de longues formalités, et les malheureux ensevelis seraient morts avant qu'elles soient accomplies.

Heureusement que le store de la mine possédait quelques litres d'acides azotique fumant et sulfurique pur, qui servaient à l'analyse des minerais, et que le coton ne manquait pas : aussi je pus fabriquer plusieurs charges de fulmi-coton.

Cette opération avait nécessité plusieurs heures, et ce n'est que le troisième jour que nous pûmes nous en servir.

Plusieurs trous de mine furent forés dans la muraille serpentineuse et garnis des explosifs, auxquels le feu fut mis à l'aide des détonateurs et de la mèche bickford, que la mine tenait en réserve.

Le résultat obtenu dépassa nos prévisions les plus optimistes : l'explosion avait complètement désagrégé la roche, il n'y avait plus qu'à enlever les débris et continuer l'avancée.

Le quatrième jour, 27 mètres avaient été percés, lorsqu'à nouveau un mur de pierres mélaphyriques se dressa devant les travailleurs.

Quatre hommes se relayaient dans le fond de la galerie pour la creuser avec le pic, quand, dans la nuit, l'un d'eux crut entendre le bruit de coups réguliers frappés contre la paroi rocheuse.

Aussitôt prévenus, nous descendîmes pour contrôler cette heureuse nouvelle.

En effet, au bruit du pic frappant la muraille à intervalles égaux, un roulement répondait. Les ensevelis étaient là, vivants, derrière ce mur de granit !

Il était trop dangereux d'employer le coton-poudre sans prévenir les malheureux, car la déflagration des gaz produite par l'explosion pouvait les tuer. Il fallait d'abord forer un trou de mine qui permettrait de communiquer avec les emmurés.

Alors on se mit à l'oeuvre.

Pendant que la barre à mine entamait lentement le granit, nous étions plongés dans une affreuse anxiété, car tout bruit avait cessé et on n'entendait plus que le retentissement de l'acier mordant la pierre, qu'elle creusait trop lentement, à notre gré.

Réussirait-on à arracher vivants de leur tombeau les malheureux qui agonisaient lentement dans les tortures de la faim ?

Combien devait être effroyable leur situation !

Depuis quatre jours, ces pauvres gens étaient ensevelis au fond de cette galerie, où l'asphyxie les guettait !

De quel drame atroce "l'impasse" dans lequel ils étaient plongés avait-il été témoin ?

Quelles scènes d'horreur avaient dû s'y dérouler ? Quelles torturantes alternatives d'espoir et de désespérance avaient dû leur apparaître ?

Nous attendions, silencieux, éclairés seulement par la lueur blafarde du lampion du mineur, le moment où la roche crèverait sous l'incessant labeur de l'outil d'acier qui la rongeaient.

Au matin, la barre s'échappa soudain des mains du mineur qui la tenait, et un violent courant d'air éteignit notre lampe et nous plongea dans l'obscurité : la communication entre les deux tronçons de la galerie était établie !

Après avoir rallumé notre fumeux lumignon, nous retirâmes la barre à mine et nous appelâmes à l'orifice du trou.

D'abord, personne ne répondit à notre appel, puis au bout de quelques minutes d'angoissante attente, nous perçûmes une voix faible et indistincte.

Une créature vivante était là, derrière ce rocher ! Le patron, anxieux, interrogea :

— Est-ce vous, Vidal ?

— Non, c'est Prévost, répondit la voix.

— Etes-vous le seul survivant ?

— Je ne sais pas, hier Marchal est tombé à l'entrée de la galerie et, depuis cette nuit, Vidal ne bouge plus.

Et la voix reprit, tristement plaintive :

— Je meurs de faim ! Oh !... que je souffre !

— Courage ! dans une seconde on vous passera du bouillon froid, buvez dès qu'il coulera.

En prévision d'un besoin immédiat, nous avions préparé tout ce qu'il fallait. On introduisit un long bambou qui communiquait avec un récipient rempli de consommé froid.

Alors, nous entendîmes le glou-glou du liquide absorbé, et celui de l'air refoulé dans le vase, puis, après quelques secondes, nous retirâmes le tuyau, dans la crainte des suites d'une trop grande absorption.

— Eh bien ! est-ce que cela va mieux ? dit le patron.

— Je ne souffre plus, mais j'ai encore bien faim !

— Attendez ! C'est le tour de vos camarades, pouvez-vous les faire boire ?

— Oui, j'ai mon billy.

— On va repasser le bambou, remplissez votre billy — récipient en fer blanc qui sert aux mineurs pour cuire leurs aliments — et prévenez-nous dès que nous pourrons reprendre nos travaux.

Dix longues et éternelles minutes s'écoulèrent, et nous entendîmes à nouveau la voix de Prévost qui nous dit :

— Marchal n'a pas pu boire, il ne remue plus, et je crois qu'il est mort.

— Et Vidal ? dites-nous, consternés par cette lugubre nouvelle.

— Il a bu un petit peu, mais il ne remue pas non plus.

Ces tristes paroles nous glacèrent d'effroi ; ainsi, malgré nos incessants efforts, nous n'aurions réussi à sauver qu'un seul de ces infortunés.

Il fallait arriver au plus tôt auprès d'eux, pour tenter de sauver Vidal, s'il en était encore temps, et, pour cela, l'emploi du fulmi-coton s'imposait.

— Traînez vos compagnons le plus loin possible, dis-je, car nous allons faire sauter la muraille qui nous sépare ; et, après quelques minutes d'attente, je repris :

— Est-ce fait ?

— Oui, répondit Prévost, allez-y !

Cinq minutes après, une explosion sourde ébranlait la galerie, et lorsque nous arrivâmes là où auparavant s'élevait un barrage infranchissable, s'ouvrait maintenant devant nous un long couloir souterrain.

En un clin d'oeil, les trois mineurs étaient remontés à la surface du sol. Mais hélas ! seuls Vidal et Prévost vivaient.

Une heure après, celui-ci nous racontait l'épouvantable drame qui avait eu le fond de la mine pour théâtre.

Au moment de l'éboulement, les trois hommes ataquèrent le fond de la galerie ; l'air, brusquement refoulé, les précipita sur le sol.

Ils se relevèrent, contusionnés et ne se rendant pas compte d'abord de ce qui était survenu, car la brusque dépression de l'air avait éteint leurs lampes.

Mais, lorsque, soudain, ils comprirent que le puits venait de s'effondrer, ils se précipitèrent, fous de peur, vers la sortie, où ils vinrent buter contre l'amas de matériaux tombés du haut et des parois du puits.

Alors ils se rendirent compte de leur épouvantable situation. Ils étaient enterrés vivants, à 240 pieds au-dessous du sol ! C'était la mort certaine, car ils n'entrevoyaient pas de salut : ils se croyaient irrémédiablement perdus, et c'était la pire des agonies : la mort de faim !

Les trois premiers jours, ils trompèrent la faim cruelle qui tenaillait leurs intestins en absorbant de grandes quantités de l'eau qui suintait au travers des galeries, mais bientôt la souffrance fut si aiguë que leur estomac contracté ne put même pas conserver le liquide ingéré.

Le quatrième jour, Vidal se souvint que les lampes contenaient de l'huile de coco; sans rien en dire à ses compagnons, il se mit à ramper dans l'obscurité, afin de retrouver ces ustensiles d'éclairage.

Pendant cette recherche, Marchal suivait des yeux son camarade, car au bout de quelques jours, le regard finit par percevoir au travers des ténèbres, et, quoique bien faible, lorsqu'il eut compris ce que cherchait Vidal, il se rapprocha silencieusement de lui et, au moment où celui-ci faisait entendre une sourde exclamation de satisfaction, qui dénotait le succès de ses recherches, il se jetait sur lui comme une bête fauve, et tentait de lui arracher cette lampe, qui contenait l'huile si précieuse et tant convoitée.

Prévost ne put se rendre immédiatement compte de ce qui se passait derrière lui, puisqu'à ce moment il était occupé à répondre par un roulement au bruit de nos pics frappant la muraille.

Lorsqu'il revint vers ses compagnons pour leur faire partager sa joie et son espoir, il entendit des juréments et des exclamations sourdes.

Les deux mineurs, vautrés dans la boue et dans les flaques d'eau tombant du ciel de la galerie, cherchaient à s'étreindre, et ils se disputaient avec acharnement la possession de la lampe retrouvée.

Ses yeux, habitués à l'obscurité, purent distinguer le groupe informe des deux infortunés, que les horribles tortures de la faim faisaient lutter pour la jouissance de quelques gouttes d'huile rance, pendant qu'à quelques pas d'eux on travaillait à leur salut.

Au moment où Prévost se baissait pour intervenir, Vidal se relevait en proférant une rauque exclamation de triomphe. Puis, il se réfugiait au plus profond du couloir, pour pouvoir jouir, seul et à l'écart, du prix de sa hideuse victoire.

Mais, au bout de quelques minutes, Prévost l'entendit pousser un ignoble juron, puis il perçut le bruit de la chute d'un corps: dans la lutte, l'huile s'était répandue sur le sol, et la déception avait été si forte que le malheureux n'avait pu y résister et qu'il était tombé évanoui, là où nous l'avions retrouvé le lendemain.

Quant à Marchal, il était mort d'inanition, et la lutte n'avait fait qu'abrégé son agonie de quelques instants.

L. E. ISTIVIE.

L'HOMME SANS DIEU

Un jour, Napoléon Ier mande à Saint-Cloud M. Fourcroy et M. de Fontanes, président du Corps législatif, à qui déjà, dans son esprit, était destiné le gouvernement de l'enseignement public. Il leur exposa ses vues dans un entretien qui dura deux heures.

L'empereur, dans ce saisissant monologue, a dit M. de Fontanes, changeait à chaque instant de ton; tantôt calme, simple et familier, tantôt marchant à grands pas devant nous, l'oeil enflammé et comme s'enivrant de sa propre parole. Il venait de parler de la nécessité de donner un lest à l'âme des jeunes gens par l'éducation. "Il faut, disait-il, me faire des élèves qui sachent être des hommes... Et vous croyez..." s'écria-t-il en élevant la voix, comme s'adressant à un adversaire invisible, "vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas Dieu! Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'oeuvre depuis 1793. Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. De cet homme-là, j'en ai assez!... Ah! c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes collègues? Non, non, pour former l'homme qu'il nous faut, je mettrai Dieu avec moi; car il s'agit de créer, et vous n'avez pas encore trouvé le pouvoir créateur, apparemment".

Belles paroles, dignes de ce grand esprit, qui savait voir haut et loin, quand la passion ne l'aveuglait pas!

Le château hanté

C'était à la fin d'un excellent dîner. La conversation, d'abord vague et insignifiante, s'était peu à peu élevée et n'avait pas tardé à devenir une sorte de joute courtoise, où chacun essayait de surpasser son voisin en esprit et en originalité.

Quelques jeunes femmes avaient d'abord raconté des histoires plus ou moins authentiques de tables tournantes, révélant d'étranges secrets. Et là-dessus, un officier de marine rapporta avec redondance un phénomène de télépathie qui l'avertit en pleine mer de la mort d'une personne chère.

Roger de Bonnemart, joyeux convive, amateur intelligent et érudit en musique et en peinture, qui jusqu'alors ne s'était guère mêlé à la conversation, se décida à prendre part à la discussion en entendant ce dernier récit.

— Je vous demande pardon, mesdames, de ne pas ajouter une foi complète et entière à tous les phénomènes qui viennent de nous être décrits. Pour moi, qui suis ce que l'on appelle un bon vivant et ne me pique pas de complication psychologique, je crois qu'une cause très naturelle et souvent très simple est à la source des événements les plus extraordinaires. Seulement, nous ne la voyons pas toujours; de là les suppositions surnaturelles dont on se plaît à dramatiser la banalité de l'existence.

Permettez-moi, continua Roger, de vous conter à l'appui de mon opinion une aventure qui m'est arrivée l'automne dernier en Ecosse. J'avais été invité par un lord anglais de mes amis, à passer à l'époque de la chasse, quelques semaines dans un vieux château qui lui vient de ses ancêtres et situé au sud de l'Ecosse.

Favorisés par un temps fort agréable pour la saison, lord Melfield, trois de ses amis et moi-même, nous consacrons presque toutes nos journées à la chasse; quant à nos soirées, nous les passions au château, auprès des dames. J'avoue que ces soirées étaient exquisées et que le plaisir que j'y prenais était si grand, que j'en oubliais toutes les fatigues du jour.

Or, il advint, un soir, que comme aujourd'hui, des histoires d'apparitions, de présages firent les frais de la conversation. Je manifestais mon incrédulité quand, à mon grand étonnement, lord Melfield me dit le plus sérieusement du monde: "Pourquoi, mon cher ami, douter de ce que vous ne comprenez pas, ou plutôt de ce que vous ne savez pas voir? Je veux rappeler, pour vous convaincre, le fait suivant. A la fin de décembre 1900, les journaux annoncèrent que deux des énormes pierres, formant le menhir de Stonchenge, étaient tombées en se brisant. On n'y attacha d'abord que peu d'importance, mais lorsqu'on apprit que la reine Victoria était tombée malade, aucun de nous ne se fit d'illusions. En effet, il y a un vieux dicton, aussi vieux que le menhir de Stonchenge, qui est ainsi conçu: "Quand une pierre tombe à Stonchenge, il faut s'attendre à la mort d'un monarque. Or, vous devez vous le rappeler, la reine Victoria mourut au commencement de l'année suivante".

— Pure coïncidence, répliquai-je; souvenez-vous donc, à votre tour, de toutes les prédictions faites au prince de Galles, depuis Edouard VII, qu'il mourrait sans être couronné et même sans monter sur le trône!

— Permettez! mon cher ami, repartit mon hôte. Je ne veux pas dire que tous les diseurs de bonne aventure, tireurs de cartes, devins, voyantes et autres, soient sincères. Mais je pense — et je m'appuie pour cela sur des faits prouvés et connus — que les vieux proverbes et dictons nous venant de nos ancêtres, sont absolument dignes de foi".

La conversation roula sur ce thème encore quelque temps, puis après un peu de musique, chacun regagna son appartement.

Tout en me couchant, je pensais malgré moi aux convictions si fortement ancrées dans la cervelle de nos voisins d'outre-Manche, et je me disais que ceux-ci, sous leur apparence flegmatique, sont bien les gens les plus superstitieux de la terre. Mais j'en restai là de mes réflexions, et je m'endormis bientôt d'un profond sommeil.

Vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut par un bruit de pas qui semblaient venir du dehors et se rapprocher de ma chambre. (J'oubliais de vous dire que j'occupais une chambre dont les deux fenêtres étaient réunies par un balcon assez spacieux).

D'abord un peu étonné, je prêtai l'oreille; le bruit qui avait cessé reprit de nouveau.

Plus de doute, me dis-je, il y a quelqu'un sur le balcon, mais quand il entrera ici, il trouvera à qui parler". J'armai tranquillement mon revolver et attendis les événements.

Pourtant, je commençais à me demander ce que cela signifiait, car les pas ne semblaient ni s'éloigner, ni s'approcher. Décidé à brusquer le dénouement, je sautai de mon lit, et j'ouvris rapidement la fenêtre.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction en me trouvant face à face avec... mon vêtement en caoutchouc que mon domestique avait mis à sécher sur le balcon et qui y avait été oublié!

C'était mon waterproof qui était la cause du bruit que j'avais pris pour les pas d'un homme! Balancé à intervalles irréguliers par le vent, il venait taper contre le balcon! Je retirai prestement l'objet de ma peur et regagnant mon lit au plus vite, j'achevai paisiblement ma nuit.

Le lendemain matin, ayant revêtu mes vêtements de chasse, je descendis à l'heure habituelle rejoindre mes compagnons. A peine étais-je entré dans la pièce où nous nous retrouvions chaque matin, que Melfield vint à moi et me dit:

— Mon cher Bonnemart, je suis tout à fait désolé de ce qui m'arrive: Je suis obligé de quitter ce château immédiatement et de regagner Londres ce soir même. Excusez-moi d'abrégé l'hospitalité que j'étais heureux de vous offrir, mais vraiment je ne puis différer mon départ".

Melfield avait l'air si préoccupé, si abattu, que je ne lui demandai qu'avec ménagement la cause de ce brusque retour. Il répondit vaguement à mes questions; cependant, comme j'insistai, il finit par me dire:

— Ma foi! mon cher, je vous confierais bien ce qui m'arrive, mais je vous connais si blagueur, que j'hésite. Tant pis! Voici donc la raison de mon départ. Vous savez que ce château est très ancien et appartient de tout temps à ma famille. Un de mes ancêtres y fut assassiné vers 1480, et depuis, à certaines époques, son fantôme revient visiter le manoir. Malheur alors à qui s'avise d'habiter ici, pendant son séjour! Les pires calamités fondent sur lui et les siens!

Or, cette nuit, continua lord Melfield, mon ancêtre est revenu, il nous a révélé sa présence".

— Comment? demandai-je, et à quelle heure".

Vers trois heures du matin, répondit mon hôte, on a entendu un homme marcher, dans une pièce située juste au-dessus de la chambre où vous couchez, et qui est le lieu où mon aïeul fut tué. Je fis une ronde moi-même, prit-il, mais sans résultat. Cependant, je ne puis en douter, c'est bien le fantôme de mon ancêtre qui revient!".

A ces mots, j'éclatai de rire et m'empressai de raconter à mon hôte que la cause bien puérile de tant de bruit était tout simplement mon vêtement de caoutchouc, agité par le vent et tapant les parois du balcon!

Melfield me crut. Cependant il me dit: Libre à vous de ne pas ajouter foi à nos superstitions; je me rends à l'évidence de cette méprise! Mais je n'en demeure pas moins convaincu que ce château est hanté à certaines époques et que pour rien au monde vous ne feriez coucher un Anglais sous mon toit lorsque mon ancêtre y revient".

Voilà, conclut Bonnemart, la seule histoire de revenants que je connaisse! Je crois que toutes pourraient se ranger dans la même catégorie; il suffirait pour cela de trouver le fil qui fait mouvoir ces fantastiques pantins, qui vous causent tant de secrètes appréhensions, mesdames".

A. DORVAL.

Notes et impressions

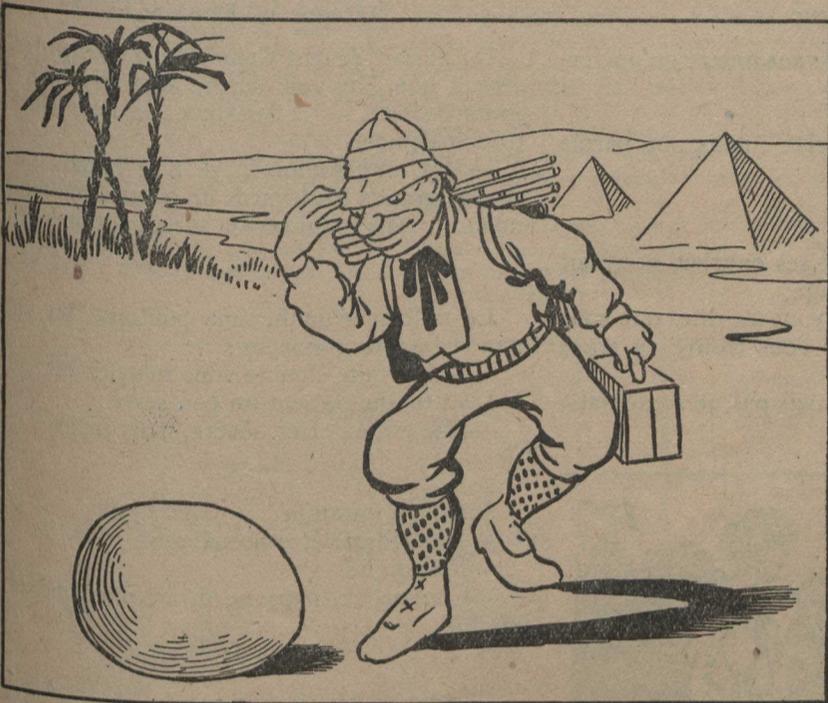
La patrie, c'est le souvenir des grandes choses que l'on a faites ensemble.

Ernest Renan.

Une première condition pour réussir, c'est de durer.

Paul Doumer.

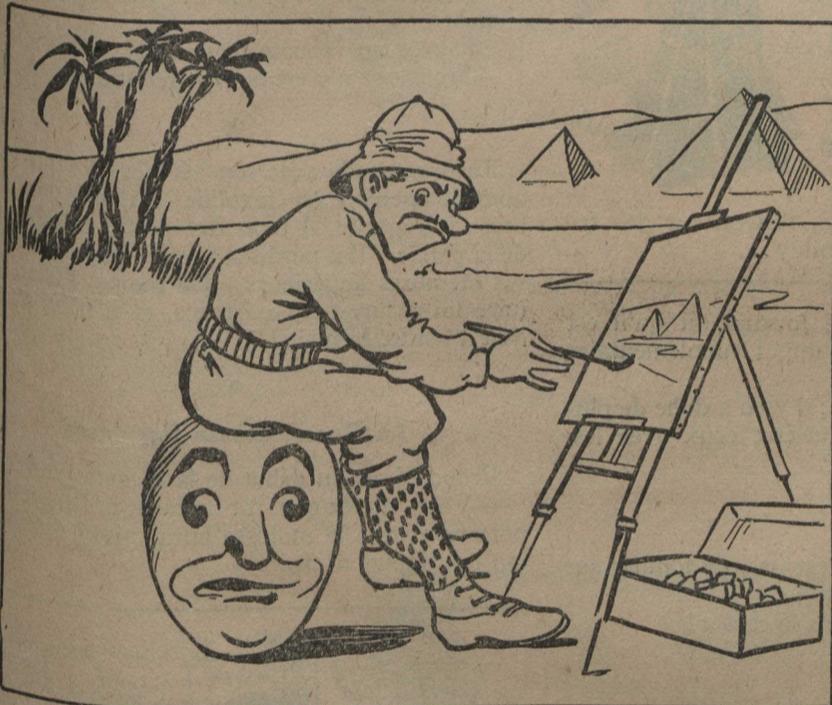
Le crocodile phénomène



1. — Tiens, voilà un caillou blanc qui me servira d'excellent siège...



2. " Mais, d'abord, faisons-lui sa toilette et donnons-lui figure humaine.



3. " Quel beau paysage! Et comme je suis bien assis... un fauteuil.



4. — Au secours! Rends-moi mon enfant, dit la mère crocodile.



5. — Horreur! mon siège était un enfant en bas âge!



6. " Et ma peinture l'a tellement chagriné qu'il rentre dans son oeuf.

POUR RIRE



A l'abreuvoir les ânes

Dans le train de X. deux jeunes imbéciles sont montés. Le compartiment leur appartiendrait tout entier si un ouvrier n'occupait un des coins, ce qui offusque nos deux sots. Pour obliger leur compagno à changer de wagon, ils parlent haut, chantent, fument, crachent, plaisantent assez grossièrement. Mais l'ouvrier ne semble pas même les remarquer. Alors, l'un des jeunes gens tire un gobelet de sa poche, tandis que son camarade s'empare d'une bouteille couchée sur le filet.

—Donne-moi à boire, mon vieux, il fait soif.

—Donne-moi à boire ? On dit : "faites-moi boire".

—Allons donc ! On dit "donne-moi" ! Vous, mon brave, ajoute l'imbécile, en se tournant vers l'ouvrier, comment diriez-vous, à notre place ?

—A votre place, mes petits ! riposte le brave homme, je dirais "mène-moi boire."

Une jeune fille est appelée en témoignage en police correctionnelle.

—Quel est votre métier ?... lui demande le président.

—Je... je suis...

—Voyons, remettez-vous... vous rougissez !...

—Oh ! non, monsieur le président, au contraire : je blanchis ; je suis blanchisseuse !...

Au cours d'une perquisition.

Le commissaire de police, qui vient de trouver dans un placard un volume richement relié, s'écrie :

—Enfin !... je tiens donc un "indice !..."

—Pardon, mon commissaire, observe un agent qui a quelques notions d'imprimerie, mais je crois que c'est plutôt un in-12.

La recommandation d'un ivrogne :

—Mélanie, tu me réveilleras quand j'aurai soif.

—Quand auras-tu soif ?

—Quand tu me réveilleras...



—Encore vous ! Je ne puis pourtant vous faire l'aumône tous les jours.

—Que mossieu s'abonne.

Un manifestant, s'en est tiré d'une bagarre avec un oeil poché et des contusions un peu partout, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le mot pour rire.

—On parlait de coup d'Etat... dit-il. Eh bien moi, j'ai reçu des tas de coups.

Aménités conjugales :

—Je ne comprends pas que toi qui as si peu de tête, tu possèdes tant de chapeaux !...

Distinguo

—Une parole d'honneur vaut mieux qu'un serment...

—Parce que ?

—Un serment, ça se "prête", mais une parole d'honneur, ça se "donne".

Un fermier trouve un de ses ouvriers nouveau venu couché sur son ouvrage.

—Comment ! s'écrie-t-il, vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué et je vous trouve en train de dormir ?

—Bien sûr ! Si je ne dormais pas, je serais fatigué comme les autres !



—Mon ami Gastambois, l'inventeur des futurs transatlantiques à trolley...

Berlureau, feuilletant le journal, lit qu'il est question de frapper d'un impôt supplémentaire les blés durs.

—Les blés durs, se dit-il ; il y en a donc de plusieurs sortes ? Ce sont peut-être ceux avec lesquels on fait le pain rassis ?

Entre fumeurs :

—Il est bien difficile, n'est pas, de tomber sur une bonne pipe ?

—Oh ! oui... surtout sans la casser !

M. de Calino a la prétention de se tenir très au courant des découvertes de la science.

—Qu'est-ce que c'est que l'air liquide ? lui demandait hier M. de Calino junior.

—L'air liquide... c'est de la pluie !

—Sa voix est délicieuse, elle a des notes extrêmement élevées.

—Oui, mais c'est surtout chez sa couturière.

Les cartes de visite du jour de l'an rappellent un mot de Monselet recevant une carte d'Emile Augier, ainsi libellée :

"Mille amitiés, mille bons souhaits. Emile Augier".

—Tiens, dit Monselet, ça fait trois mille !

Une petite tasse de café, monsieur le Chef, avant de partir à votre bureau ?

—Merci mille fois, chère madame, cela m'empêcherait de dormir.

Coulisses de théâtre. Entre comédiens :

—Ne trouvez-vous pas que le public est bien froid, ce soir.

—Dame ! par cette chaleur !

Naïveté ou Roublardise ?

On parlait devant Calino de la quantité de miséreux que l'on voit surgir d'on ne sait où les jours de fête, — et les jours de Fête Nationale principalement.

—Moi, interrompit-il, je n'ai jamais pu voir sur les grands boulevards un pauvre me tendre la main... sans la lui serrer avec émotion !...

Le tailleur d'un homme politique lui apporte une redingote à essayer :

—Je l'ai faite comme vous m'aviez dit : sévère. L'autre, qui se sent un peu serré :

—Elle est, en effet, sévère, mais juste !

Dialogue enfantin :

—Je voudrais être boeuf, moi.

—Pourquoi ?

—Comme ça, papa ne dirait plus que je suis un âne.

Gontran a la réputation d'avoir toujours des domestiques bien stylés.

L'autre matin, un ami demande à être introduit. —Monsieur n'est pas là !... répond le valet de chambre.

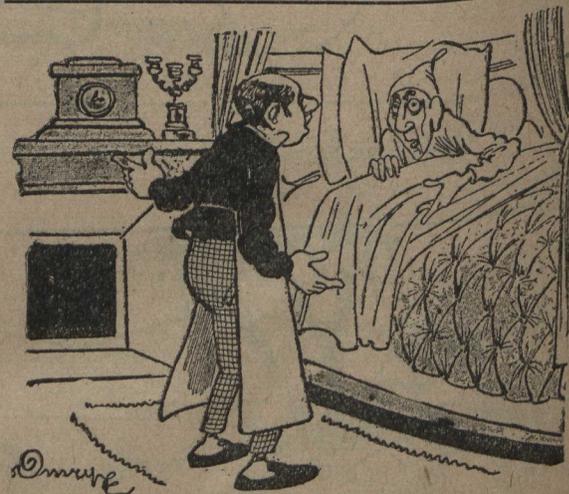
Et après une courte pause :

—Monsieur n'y est pour personne...

En promenade avec son héritier, Joseph Prudhomme aperçoit un invalide amputé des deux bras : "Regarde, ô mon fils, ce brave défenseur de la patrie. Il a perdu sur les champs de bataille ses membres supérieurs. Du moins, l'Etat tutélaire lui assure-t-il l'existence, et il n'est pas réduit à tendre la main !"

La Guerre Russo-Japonaise

Propos émis au début de la récente guerre : —Vous verrez que, tôt ou tard, la Russie l'emportera et que le molosse aura raison du roquet qui lui "jappe au nez".



—Joseph, dis-moi la vérité. N'est-ce pas que ma dernière heure va sonner ?

—J'sais pas, m'sieur, la pendule est arrêtée.

Précaution d'écrivain.

—Pour ne pas être incommodé par les grandes chaleurs quand je rédige mes articles, j'ai recours à un moyen efficace qui consiste à écrire sur du papier glacé.

Z... candidat aux élections municipales, se plaint d'avoir reçu une quantité de lettres injurieuses non signées.

—Faites comme moi ! lui dit Pétaularge. Quand je reçois une lettre où l'on me traite de canaille, je ne la lis jamais.

POUR RIRE

Le maire phénomène

On a dit beaucoup de mal de M. Tropsec, l'honorable maire de La Fourchée-sur-Gausse. Pourquoi! Parce qu'on a toujours des ennemis et qu'on n'occupe pas le poste de premier magistrat d'une commune de quatre cent dix habitants sans provoquer la colère des envieux. Mais M. Tropsec vient de tirer une éclatante revanche des méchants! A la distribution des prix de l'école des filles, il a prononcé un discours dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur de ses administrés.

Où l'émotion des gens de Fourchée-sur-Gausse n'a plus connu de limite, c'est quand l'honorable M. Tropsec s'est écrié dans un bel élan d'éloquence:

—Vous reconnaîtrez les services que j'ai rendus à la commune, et répétez à vos petits-enfants: "Notre maire fut notre père".

traire, les hommes véritablement sérieux ne dédaignent pas de rire, plaisanter même, quand l'occasion s'en présente. Le grand savant Fontenelle, à l'âge de 80 ans était aussi célèbre par ses réparties spirituelles et ses remarques joyeuses que par les doctes ouvrages dont il était l'auteur.

Un soir, il fut le voisin de table d'une jeune et toute charmante marquise qu'il cribla littéralement de compliments flatteurs et de propos galants. La jeune femme ravie, souriait aux paroles de l'aimable vieillard quand, le dîner achevé, Fontenelle, distrait se leva et passa dans le salon sans même offrir le bras à sa gracieuse voisine.

La marquise le rejoignit et, avec une petite moue:

—Je ne crois plus un mot de vos compliments monsieur Fontenelle, car vous n'en pensez rien: vous passez devant moi sans même me regarder!

re, est obligé de passer son temps à inter-ronger un vieux filou, alors que Mlle Rose, sa fiancée, l'attend!

Si ce n'est pas à s'arracher les cheveux! Aussi M. Luchon ne témoigne-t-il qu'une bienveillance... modique au vieux filou accusé d'avoir enlevé quelques bouteilles de whiskey à l'étalage d'un épicer.

—Vous reconnaissez avoir commis ce vol n'est-ce pas?

—Ce n'est pas un vol.

—Ah! pas de plaisanterie, je suis pressé!

—J'ai pas volé, j'ai accepté une invitation, rien de plus.

—Une invitation de... Vous vous fichez de moi?

—Nullement: mais je suis sûr d'avoir lu un écriteau: "Whiskey à emporter!"

Pilon est déshonoré!!!

J'aime mieux ne pas vous faire languir:

Calmez ces douleurs

Une seule application de **NERVOL**

sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.**

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c** **John T. LYONS** 8 Bleury, Montréal



Stores de Fenêtre avec Rouleau à Ressort

Ces stores sont en toile faite à la main et sont parfaitement opaques.

Dans les couleurs de blanc, vert, terra cotta, jaune, bleu, brun, crème et ardoise.

Les couleurs sont appropriées pour n'importe quel appartement depuis la cuisine au salon.

Quelques stores ont double bordure en insertion de dentelle, d'autres ont une large insertion simple en dentelle.

Il y en a aussi en imitation de dentelles Battenberg, avec frange et insertion de dentelle écru. Pourvus du véritable rouleau Hartshorn.

C'est le rouleau le plus parfait et le plus satisfaisant sur le marché aujourd'hui.

Il fonctionne à merveille et le store peut être élevé ou baissé à volonté dans n'importe quelle grandeur.

La grandeur modèle est de 36 pcs de large par 72 pcs de long et coûte de 80c à \$4.20, moins 10 p. c.

Mesures prises et estimées fournis gratis, que vous en achetez un ou plus.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.



Le président Palma, (au roquet qui représente son armée): "Attrape-les Brutus". "Spokesman Review"



Fera-t-il la culbute? "Republic" de St Louis.

Cette fois ce n'est pas la Providence

Il y a dix-huit ans, pas un jour de plus, mais pas un jour de moins, hélas! que M. Cruss attend les palmes académiques. Tout vient à point à qui sait attendre: M. Cruss va être décoré.

Car le Président de la République, en route pour le Midi, séjournera une demi-heure en gare de Broutons — ainsi se dénomme le pays de M. Cruss — et remettra les palmes au patient candidat. Mais la joie de la promotion n'est pas si vive qu'on eut pu le supposer: l'attente a laissé de l'amertume en l'âme de M. Cruss.

—Bah! lui dit sa femme, puisque tu les tiens, tes chères palmes. Qu'importe les dix-huit ans de postulat! Tu es officier d'académie, réjouis-toi!

—Ben, oui, mais si le Président ne s'était pas arrêté ici par pur hasard, je les attendrais encore.

—Oui, mais il s'est arrêté: c'est le hasard... présidentiel.

Le docteur ne connaît pas son métier.

Après une journée brûlante, est-il plaisir plus délicieux que d'aspirer l'air frais du soir, en compagnie d'un ami? Le docteur Tréma goûte si fort ce paisible agrément que chaque soir, après dîner, il descend l'avenue des Champs-Elysées en devisant tranquillement avec son neveu Gaston.

Comme ils traversaient le rond-point, samedi soir, un passant fort élégant les croisa, leur adressa un salut correct et très froid et poursuivit son chemin sans tourner la tête.

—Eh! mon oncle, dit Gaston, ne venons-nous pas de rencontrer M. Larmier de La Chapelle, votre client?

—C'est bien lui.

—Je vous croyais si bons amis! Vous êtes en froid?

—Il m'en veut un peu je n'ai pas été très heureux en soignant sa belle-mère, il y a quelques mois.

—Tiens, la pauvre femme est morte entre vos mains!

—Au contraire... je l'ai sauvée!

Flatteuse impolitesse

Il est des gens qui confondent le sérieux de l'esprit avec l'esprit maussade: au con-

Alors le bon vieux, en s'inclinant très bas dans un sourire.

—C'est que, marquise, si je vous avais regardée, je ne serais pas passé!

Il ferait mieux de tur... biner

Figurez-vous que le père Thuile a acheté, dans la banlieue, un misérable terrain grand comme une serviette-éponge, tout couvert de pierres et de chardons, et qu'il a émis la prétention d'en faire un jardin,



Le guignol russe. "Nederlansche Spectator" (Amsterdam)

le père Thuile ne doute de rien! Il a commencé par installer sur sa terre un pauvre diable de journalier qui, la binette à la main, doit défricher la jachère.

Le père Thuile est venu reprendre son ouvrier en plein travail. L'homme s'est redressé et a répandu aussitôt des plaintes amères.

—Un sale terrain, monsieur! Dur comme du bois! Des orties n'y pousseraient pas! C'est fertile comme une plaque de tôle! Alors, le père Thuile, indigné:

—Mais dites donc, mon brave, je vous paye, pour biner et non... pour débiter!

Il a raison, en somme?

Il fait beau, le soleil brille, les oiseaux chantent et M. Luchon, secrétaire judiciai-

Sachez donc tout de suite que Karillon était ivre comme un Polonais lorsqu'un coin de la rue Craig, il rencontra Pilon, lequel avait bu lui-même plus que de raison. Dame! il fait si chaud, et quand il fait chaud, il est si doux de boire!

Mais Pilon ce jour-là, avait le vin triste et tout gris qu'il fut, Karillon s'aperçut que son ami avait du chagrin.

—Ben! mon pauvre vieux poteau... quoi qu't'as donc, t'as l'air tout chose.

—Ah! m'en parle pas... c'est mon médecin.

—Qu'est-ce qu'il a fait, ce bourreau-là!

—J'suis allé le voir à consulte. Sais-tu ce qu'il m'a ordonné.

—Dis vite. Tu ne vois donc pas que je grille?

—Les eaux.

Charité de cour

A une réception des Tuileries au temps de Napoléon I.

La maréchale Lefèvre, parée comme une chasse vient de faire une bruyante entrée au bras du grand chambellan de service et... les langues d'aller leur train.

—Ne trouvez-vous pas que ces duchesses d'occasion ont vraiment trop peu la figure de l'"emploi", dit une grande dame authentique à l'oreille du prince de Talleyrand?

—Pas la figure de "l'emploi", Madame Sans-Gêne! Vous exagérez, comtesse, lui répond le célèbre diplomate, c'est une ancienne blanchisseuse!!!

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1763e livraison, 15 septembre 1906. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le Paon, par H. Norval. — La Fourchette, par M. Eric Ardol. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Echange de bons procédés. — Dentelle mécanique et dentelle à la main, par M. L. Viator. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union postale: Un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.



Votre choix

dépendra entièrement du montant que vous voulez dépenser. Nous avons un assortiment complet — à la portée de toutes les bourses, (Catalogue) 7 **NARCISSE BEAUDRY & FILS** BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS 212, rue St-Laurent MONTREAL



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.



LA CUISINE DE MADAME

en en réservant un peu. Beurrez un plat allant au feu, (un peu moins d'un once de beurre); mettez-y les aubergines, avec le restant de votre beurre; saupoudrez avec le restant du fromage, puis avec de la chapelure. Mettez au four, ou bien couvrez le plat avec un couvercle à rebords garni de feu, pour faire gratiner.

Servez chaud, dès que la surface du mets, en se dorant, vous indique que le gratinage est à point.

Ploum-Pouding à la Royale

Prenez sept oeufs, cassez-les dans une terrine, en réservant trois blancs. Faites clarifier une livre de sucre dans une pinte d'eau; lorsqu'elle sera presque froide, mêlez-y vos oeufs; ajoutez une bonne cuillerée de zeste de citron bien haché et le jus entier d'un citron. Battez tout ensemble avec une verge de jonc, pendant vingt minutes; délayez dans cette préparation une demi-livre de fleur de farine. Alors, mettez dans une casserole avec feu doux dessous et four de campagne bien chaud dessus.

Beignets au chocolat

Mettez dans une casserole un quart de livre de chocolat râpé, deux cuillerées à soupe de féoule de pommes de terre, autant de sucre en poudre; délayez peu à peu avec un verre de bon lait; mettez sur feu doux en tournant avec soin; laissez bouillir pendant trois minutes. Travaillez ferme pour que l'appareil soit lisse; ajoutez une noisette de beurre.

Versez à égale épaisseur sur une platine beurrée. Beurrez également le dessus. L'apprêt étant bien froid, détaillez suivant votre goût; passez à l'oeuf entier et à la

mie de pain. Plongez dans une friture bien chaude; égouttez, saupoudrez de sucre, et servez vivement.

Charlotte à la groseille

Faites fondre en sirop un pot de gelée de groseille; mettez ce sirop sur le feu dans une casserole en cuivre; ajoutez deux ou trois cuillerées à soupe de kirsch. Aussitôt que l'ébullition s'est bien produite, retirez du feu. Ayez un moule à charlotte, dans lequel vous rangez une couche de biscuits coupés en tranches, gros biscuits en caisse. Sur les biscuits, étalez une couche de l'épais sirop, puis une autre de biscuits et ainsi de suite. Fermez bien le moule, et mettez-le dans un seau, en l'entourant de glace concassée et salée.

Au bout de trois heures, démoulez votre charlotte, en le renversant sur une coupe et garnissez-en le tour avec deux rangées de grosses fraises.

Versez sur la charlotte et sur les fraises un verre du même sirop à la groseille, que vous avez réservé à cet effet; saupoudrez de sucre, et servez.

Filets de harengs

Prenez cinq ou six harengs saurs, ouvrez-les, enlevez la peau, retirez la laitance ou les oeufs et coupez les dos en petits filets longs de 5 à 6 pouces et de un demi-pouce d'épaisseur en carré. Placez ces filets dans une terrine ou un plat creux, ajoutez-y la laitance et les oeufs et recouvrez d'une bonne couche d'oignons crus, coupés en rondelles très minces. Versez sur tout cela de l'huile, de manière que les harengs baignent dans le liquide. Laissez macérer pendant deux ou trois jours, et servez les filets seulement, que vous retirez au fur et à mesure de vos besoins, avec quelques rondelles d'oignons.

Quand votre provision s'épuise, vous ajoutez quelques harengs et oignons; la même huile peut servir.

Aubergines au fromage gratinées

Ayez: six aubergines; 4 onces de fromage de Gruyère; une quantité un peu moindre de beurre; une chopine de lait; un peu de jambon maigre; une cuillerée à soupe de farine; sel fin; chapelure.

Opérations: Coupez en tranches minces les aubergines dans le sens de leur longueur; mettez-les au sel pour leur faire rendre leur eau amère. Puis, égouttez-les sur un linge. Faites-les frire complètement à la poêle. D'autre part, faites fondre une partie de votre beurre, 2 onces, dans une casserole; ajoutez-y le jambon, coupé en petits dés; cuisez-le un peu dans le beurre, sans laisser roussir. Ajoutez alors la farine et le lait peu à peu, de façon à faire une sorte de sauce Béchamel, légèrement poivrée, dans laquelle, une fois terminée vous mettez les tranches d'aubergines frites. Ensuite, retirez du feu la casserole et mélangez à son contenu le fromage râpé,

RECETTES UTILES

Un mastic très solide

Il est plus coûteux que le mastic de vitrier, mais il est aussi plus résistant et peut s'employer dans une foule de cas. On l'obtient par la fusion, dans un récipient en fer, de poix commune et de gutta-percha, en parties égales. Le mastic se conservera tel quel, et il suffira de le faire fondre ou ramollir au feu pour l'employer, ou bien on le mettra dans l'eau, et y il restera dans un état demi-fluide.

Pour reconnaître la gomme adragante factice

La gomme adragante est d'un emploi fréquent. Les marchands délivrent souvent un produit factice qui n'a pas les qualités du produit véritable. Celui-ci doit se gonfler dans l'eau froide sans s'y dissoudre. La teinture d'iode le colore en violet. La gomme adragante factice gonfle peu dans l'eau froide et s'y désagrège assez vite; la teinture d'iode le colore en bleu.

Recette de l'eau de mélisse

Voici les produits nécessaires à la fabrication de deux pintes d'eau de mélisse:

Mélisse fraîche.	375 gr.
Cannelle concassée.	30 "
Zeste de citron.	60 "
Noix de muscade.	30 "
Angélique.	15 "
Clous de girofle.	30 "
Coriandre.	15 "
Alcool à 90°.	2 pintes

Le tout sera mis à macérer ensemble pendant quatre jours, puis distillé au bain-marie.

Cuisson à l'eau bouillante des oeufs fendus

C'est impossible, direz-vous, l'oeuf se videra, au moins en partie, dès qu'il sera mis dans l'eau. Erreur, cela n'arrivera pas si

vous prenez la précaution de frotter sur la fêlure, un morceau de citron coupé, ou bien un tampon d'ouate imbibé de vinaigre. De plus, il va de soi qu'il faudra poser l'oeuf dans l'eau à l'aide d'une cuiller, et non le laisser tomber, ce qui serait courir au-devant d'un échec.

Pour le pansement des plaies ou blessures

Dans une chopine d'alcool rectifié faites digérer pendant trois jours à une chaleur douce:

- | | |
|------------------|--------|
| Benjoin. | 25 gr. |
| Baume de tolu. | 10 " |
| Aloès succotrin. | 10 " |
| Storax. | 5 " |

Ensuite vous laisserez reposer quelques jours, vous filtrerez et conserverez dans un flacon bien bouché.

Cette préparation s'emploie dans les mêmes cas que la teinture d'arnica, mais elle est plus active.

Pommade pour la conservation de la chevelure

Moelle de boeuf purifiée.	60 gr.
Huile de ricin.	30 "
Teinture de benjoin.	10 "

Mettez les trois substances ensemble, dans un vase quelconque; chauffez très peu pour fondre la moelle, retirez du feu et laissez refroidir.

L'emploi habituel de cette pommade suffit, ordinairement, pour empêcher la production des pellicules et des démangeaisons qui font tomber les cheveux.

La naphthaline

Vous pensiez que la naphthaline, dont l'odeur est si forte et si caractéristique, était un bon préservatif contre les mites et vers qui dévorent les vêtements et les fourrures. Détrompez-vous. L'éminent M. Berthelot,

dont personne ne contestera le savoir, vient d'affirmer à l'Académie des Sciences que c'est tout au plus si ce produit agirait sur les insectes doués d'odorat. Or, on n'est pas encore en mesure d'affirmer que l'odorat des insectes existe. Selon l'avis du savant, il serait bien préférable d'employer l'essence de térébenthine, l'acide phénique, la benzine, etc.

Pere Gueri de l'Ivrogerie

SAUVE SON PERE DE LA FIN DES IVROGNES, ECHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUÉRISON COMPLETE.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le deshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaria". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède était sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais pu cesser de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant gnages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire

Pureté, Délicatesse et Force

Exigez toujours les ESSENCES DE JONAS, HENRI JONAS, Fabricants MONTREAL.

LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres Irruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

Rousses et le Masque en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Vaier, St-Sauveur, Québec

Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

enlevés instantanément sans douleurs et sans en dommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CIE, Dept. 50, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec, aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.

LUGANO, LA VILLE DES FRESQUES

Par M. GERSPACH

(Suite et fin)

Luini est un grand peintre, ce ne peut être contesté, mais il ne faut pas exagérer son mérite comme l'a fait Paul Delaroche, à Milan, en présence du "Mariage mystique de sainte Catherine": "Il a atteint, a-t-il dit, le point culminant de l'esthétique, et cette peinture est descendue du ciel". Si Luini n'a pas atteint Léonard de Vinci dans la grandeur de ses compositions, il a souvent animé ses figures d'une douceur idéale et d'un sentiment profond et vrai.

Lugano possède d'autres églises; elles contiennent des peintures honorables pour l'époque où elles ont été exécutées, notamment par Casella et Discipoli, dit Zoppo da Lugano; elles sont du XVIIIe siècle, c'est-à-dire d'un temps où l'émotion avait depuis longtemps cédé la place au maniérisme. Mais enfin il faut voir l'intention; les dispensateurs ont voulu honorer les saints personnages, saint Roch en particulier, et décorer les sanctuaires; ils ont fait de leur mieux.

Lugano a une prédilection pour le sculpteur Vela (Vincent), né en 1822 dans le Tessin, à Lingarretto. Sur le quai, on a de lui un "Guillaume Tell", médiocre ouvrage de jeunesse, mais dans le parc de la villa Ciani, on trouve une fort belle "Désolation", la meilleure figure peut-être de cet artiste très distingué.

Il avait envoyé à Paris, à l'Exposition universelle de 1867, je crois, un "Napoléon expirant"; la statue avait été très remarquée, et avec raison; c'était une oeuvre d'émotion et de sentiment. Le gouvernement français en fit l'acquisition pour le musée de Versailles.

Le municipe de Lugano a mis tous ses soins à l'embellissement de la cité, tout en conservant aux anciens quartiers leur caractère primitif, et à cet égard il faut le féliciter. Mais il ne mérite pas les mêmes éloges pour ce qui touche aux oeuvres d'art; il y a là une insouciance et une négligence des plus regrettables.

J'ignore s'il existe en Suisse une législation fédérale ou cantonale sur la conservation des oeuvres d'art, mais il est hors de doute que la commune a la responsabilité des édifices qui lui appartiennent. Comment dès lors expliquer l'état lamentable de l'église de Sainte-Marie-des-Anges?

De ce que la chapelle de l'"Immacolata" a été concédée à une congrégation religieuse, il ne s'ensuit pas, pour cette congrégation, le droit de massacrer les belles fresques qui la décoraient, et cependant le municipe a laissé faire.

On tolère que le sacristain de l'église cache sous un voile la remarquable fresque de saint Jean-Baptiste, et ne la montre que moyennant une rétribution, alors cependant que la peinture est hors d'atteinte des rayons du soleil. On laisse planter des clous sur les fresques des voûtes du jubé. On a permis à des particuliers de poser des plaques de marbre contre les piliers de l'église peints de fresques. On a vendu un "Crucifixion" de Luini. C'est déplorable.

Nombre de citoyens de Lugano le reconnaissent. Sur leurs réclamations, on a nommé une commission, mais on attend toujours qu'elle remplisse son mandat. L'administrateur apostolique du Tessin ne peut être mis en cause, car il n'a aucun droit sur Sainte-Marie-des-Anges, édifice municipal.

Lorsqu'un pays est particulièrement favorisé par la nature et que, de plus, il a la fortune de posséder, comme Lugano, des oeuvres d'art remarquables, n'est-il pas de son devoir strict de veiller avec sollicitude sur un tel patrimoine légué par les ancêtres?

Et Lugano n'avait en ceci qu'à suivre l'exemple d'une localité voisine de cinq cents habitants, Campione, située sur le bord du lac, à quelques minutes en bateau à vapeur.

Campione est une enclave italienne dans le territoire helvétique. Elle date des Romains; au VIIIe siècle, par suite de dons, elle devint la propriété de la basilique de saint-Ambroise de Milan. Elle était gouvernée par un vicaire délégué de l'abbé de saint-Ambroise, assisté par deux consuls nommés par le peuple; les consuls désignaient des employés; en tout il y avait dix fonctionnaires pour une population d'environ 400 personnes. Ce petit peuple était heureux. "L'air à Campione, écrit un vicaire, est tempéré, les collines fertiles, les vins généreux, les femmes belles et pudiques, les hommes d'un caractère gai et entreprenant". Campione avait un traité avec Lugano qui se chargeait de la police de la localité; en revanche, Campione

fournissait à Lugano deux soldats en temps de guerre.

Chose extrêmement remarquable, Campione a donné naissance, depuis le XIVe siècle, à des architectes très distingués; Fusina, Frisone, Solari et leurs familles, "maestri campionesi", ont créé les principaux édifices de la haute Italie, notamment les dômes de Monza et de Milan. Elle resta cité ambrosienne jusqu'en 1797, année où elle fut incorporée à la République cisalpine; depuis lors, elle a suivi le sort de la Lombardie. De son ancienne situation, Campione a conservé le privilège très appréciable de jouir de la liberté du commerce du tabac et du sel qui sont, en Italie, monopolisés par l'Etat. Etant cité monacale, elle fut pourvue de plusieurs églises ou oratoires; le sanctuaire dédié à l'Annonciation, qui porte aussi le nom poétique de chapelle de la Madone-des-Hirondelles, est le plus intéressant de ces édifices.

Vers la fin du XIVe siècle, l'intérieur en fut décoré de fresques. Selon la stupide coutume de l'époque dite de la Renaissance, les peintures furent recouvertes d'un lait de chaux; elle restèrent ainsi jusque de notre temps où un intelligent municipe les fit débarrasser de ce linceul; alors apparent, sans éraflures, divers épisodes de la vie de la Vierge, de la vie de saint Jean et de la vie agricole; l'auteur inconnu de ces peintures était expert dans la fresque et bon observateur de la nature. Les mouvements des personnages sont justes, bien qu'un peu brusques; l'expression des visages est conforme à l'action; les scènes sont claires et sans confusion. L'artiste, — car c'en est un, — paraît avoir étudié Giotto (+ 1337), dont il a pris les serts; il s'est souvent également des yeux en amande, des cheveux en longues tresses serrées et des robes solaires affectées par Lippo Memmi (+ 1357).

Le sanctuaire de la Madone des Hirondelles est entouré de portiques, dont une partie est peinte de fresques. J'ai relevé là trois dates: 1400, 1473, 1514.

La fresque de 1400 représente le Jugement dernier; la composition est banale, mais enfin elle est admissible. La zone inférieure, qui montre les supplices des damnés, est repoussante de réalisme et d'obscurité; à première vue, on sent que deux peintres ont travaillé là; une inscription, du reste, en témoigne. Elle apprend que maître Lanfranco et son fils Filippo de Veris ont été en 1400 chargés de ce travail par les écoliers de Sainte-Marie-des-Hirondelles et d'autres personnes de Campione; ces deux peintres sont absolument inconnus.

La date de 1473 est sur une délicieuse petite fresque, l'"Annonciation", traitée dans la manière toscane.

L'année 1514 est inscrite sur une grande; je la crois du Bramantino; elle représente Adam et Eve chassés du paradis terrestre; elle était sous le portique du nord; on craignait sans doute pour sa conservation et on la fit détacher, malgré sa grande dimension, et transporter sur le mur du portique du sud. La crainte, à mon sens, a été très exagérée, car, dans ce même Campione, on voit sur l'ancien palais ambrosien, une figure à fresque de saint Ambroise, peinte en 1620, et restée en très bon état.

Maintenant, je crois utile d'expliquer, sans entrer dans trop de détails techniques, les procédés employés pour transporter une fresque d'un endroit dans un autre et pour la débarrasser du lait de chaux. Ces procédés, en effet, sont, en général, fort peu connus dans les pays où les fresques sont très rares. En France, on trouve sous la plume de plusieurs professionnels, même académiciens, un singulier abus du mot fresque; on lit, par exemple, "les fresques de Puvis de Chavannes au Panthéon et à la Sorbonne". Or les peintures de Paris ne sont nullement, comme la fresque, exécutées en place sur un enduit frais appliqué contre la muraille, mais peintes à l'atelier, sur toile et à l'huile, et ensuite posées contre les murs, par marouflage.

Par suite de circonstances diverses, on peut se trouver dans la nécessité de déplacer une fresque. Lorsque le mur sur laquelle elle est peinte peut être démolie, l'opération du déplacement est relativement facile; il suffit alors de scier le mur avec précaution, après avoir garanti la peinture au moyen d'un parquet de bois capitonné. Mais lorsque la muraille doit rester en place, la chose est plus compliquée.

En ce cas, on peut employer plusieurs procédés. Le plus ancien remonte à deux siècles environ; c'est la méthode de l'entoilage. Elle consiste à appliquer sur la fresque des bandes de coton imbibées de colle; elles ont pour fonction de détacher de l'enduit la pellicule de couleur et de la fixer contre les bandes. Après siccité on

recouvre les bandes d'une toile, on enlève l'appareil et, par renversement, on reconstruit la fresque sur la nouvelle place qu'elle doit occuper. L'opération est extrêmement délicate; elle peut manquer à cause de la composition de la colle et parce que certaines couleurs résistent à son action; en ce cas, l'opérateur n'hésite pas à retoucher à la main les parties mal venues.

Pour mon compte, je ne connais pas une seule fresque enlevée par entoilage qui n'ait subi des dommages, dont le moindre est un affaiblissement de coloration, tel que l'harmonie générale se trouve rompue. Les habiles praticiens italiens ont, depuis longtemps, reconnu les inconvénients de l'entoilage, et s'ils l'emploient encore, c'est par nécessité absolue; c'est un remède "in extremis".

Le procédé en usage maintenant consiste à enlever la fresque avec son enduit; je ne puis pas entrer ici dans les détails d'une opération difficile, qui exige une habileté et une pratique consommées; mais je puis affirmer, pour l'avoir constaté avant et après l'enlèvement, que le travail, lorsqu'il est bien mené, laisse la fresque absolument telle qu'elle était, avec ses colorations et sans la moindre éraflure.

Le transport d'une fresque d'un endroit dans un autre est beaucoup plus rare que la levée du badigeon de lait de chaux, depuis que les peintures des XIVe et XVe siècles ont reconquis la faveur. Bien des systèmes ont été préconisés: application de toile ou de papier mouillé; contact de pastilles de cire et de térébenthine; percussion au moyen d'un petit marteau, etc., etc. Le procédé généralement employé est le suivant.

L'opérateur introduit, entre la pellicule de couleur et la pellicule de chaux, un instrument plat, très mince, de la forme d'une truelle, d'une spatule ou d'un couteau à palette, plus ou moins courbé et long. En manoeuvrant avec une grande légèreté de main et de minutieuses précautions, le praticien arrive à détacher le gros de la couche de lait de chaux; puis il recommence avec des outils plus fins pour enlever les petites parcelles de chaux, logées de ci de là dans la peinture, l'enduit frais posé par le maçon n'étant pas toujours parfaitement lisse et des fissures ayant pu se former.

L'opération est tellement délicate et elle varie à ce point, selon les conditions où se trouve la fresque, que même le praticien peut obtenir d'excellents résultats sur une fresque et échouer sur une autre. Mais malgré toute l'habileté du praticien, la fresque débarrassée du badigeon n'apparaît pas dans l'état où elle était avant d'avoir été recouverte. Après plusieurs siècles de contact, le lait de chaux s'est amalgamé avec la couleur, et même lorsque la pellicule de chaux est enlevée, il reste sur la fresque une sorte de buée blanchâtre. On a préconisé divers moyens de l'enlever: paraffine dissoute dans la benzine, eau claire, boulette de mie de pain; c'est la boulette seule qui a été adoptée par les opérateurs prudents. Certes, elle n'enlève pas toute la buée, mais elle en atténue les effets.

Jadis, on reprenait au pinceau les couleurs affaiblies; à présent, on défend cette pratique et on a bien raison, car nombre de fresques ont perdu leur caractère par les retouches.

Retoucher une fresque? dira-t-on, c'est impossible. Mais pas du tout. Lorsqu'une fresque est terminée et sèche, le peintre peut la reprendre; seulement au lieu d'employer exclusivement des couleurs à l'eau, ce qu'on nomme, en Italie, peinture à "buono fresco", il sera obligé de travailler à "tempera", siccité, c'est-à-dire avec des couleurs préparées à la colle à l'oeuf ou avec d'autres matières agglutinatives; la "tempera" donne des effets moins harmonieux que le "buono fresco" et a l'inconvénient de détendre à l'eau; on en évite l'emploi autant que possible.

Au surplus, je vous renvoie à Lugano, la ville des fresques, car rien ne vaut un séjour dans cette délicieuse petite ville pour apprécier la beauté de ce genre, dont les peintres italiens tirèrent de si grands effets.

GERSPACH.

Un bon Conseil

On ne pourrait donner de meilleurs conseils aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de **BAUME RHUMAL**. Une cuillerée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent

LUDDER GRAVEL,

22 à 28 Place Jacques-Cartier, — M O N T R É A L —

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Et 2314 Tél. Marchands 694

CARTES D'AFFAIRES

Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU : 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400 RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT

Tél. M 1399-3514 161-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Niqueleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Plombiers

DULUDE & DUPLANTIS

No 766 rue Charlevoix, Montréal 1és. 193 rue St-Charles, Pointe St-Charles

POUR LES AGRICULTEURS

RENDEMENT

Pour augmenter le rendement des grains de 50 minots à l'acre :

64 lbs de nitrogène, sous forme de sulfate d'ammoniaque.

77 lbs de potasse, sous forme de chlorure de potasse.

31 lbs d'acide phosphorique, sous forme de muriate de superphosphate.

Pour augmenter le rendement du foin d'une tonne à l'acre :

36 lbs de nitrogène, sous forme de sulfate d'ammoniaque.

31 lbs de potasse, sous forme de chlorure de potasse.

12 lbs d'acide phosphorique, sous forme de superphosphate.

Pour augmenter le rendement des patates de 100 minots à l'acre :

21 lbs de nitrogène, sous forme de sulfate d'ammoniaque.

34 lbs de potasse, sous forme de sulfate de potasse.

11 lbs d'acide phosphorique, sous forme de superphosphate.

Pour augmenter le rendement de l'avoine de 25 minots à l'acre :

10 lbs de nitrogène, sous forme de sulfate d'ammoniaque.

31 lbs de potasse, sous forme de chlorure de potasse.

8 lbs d'acide phosphorique, sous forme de superphosphate.

Pour augmenter le rendement du tabac en feuilles séchées de 1,500 à l'acre :

149 lbs de nitrogène, sous forme de sulfate d'ammoniaque.

172 lbs de potasse, sous forme de sulfate de potasse.

16 lbs d'acide phosphorique, sous forme de superphosphate.

160 lbs de chaux, sous forme de sulfate de chaux.

Les formules de ces divers fertilisateurs ont été basées sur des expériences faites au Collège d'agriculture du Massachusetts. L'une ou l'autre peut être employée avec le même succès. Semez le mélange à la volée, lorsque le terrain sera prêt pour l'ensemencement.

CAPACITES DES BOITES DE DIVERSES MESURES

Une boîte de 24 pouces de longueur sur 16 pouces de largeur et 23 pouces de profondeur contient un baril ou trois minots.

Une boîte de 24 pouces de longueur sur 16 pouces de largeur et 14 pouces de profondeur contient un minot et demi.

Une boîte de 16 pouces carrés et de 8-2-5 de profondeur contient un minot.

Une boîte de 16 pouces de longueur sur 8-2-5 pouces de largeur et 8 pouces de profondeur, contient un demi-minot.

Une boîte de 8 pouces par 8-2-5 pouces carrés et 8 pouces de profondeur contient un quart de minot.

Une boîte de 8 pouces carrés et 4-1-5 pouces de profondeur contient un gallon.

Une boîte de 8 pouces par 4 pouces carrés et 4-4-5 pouces de profondeur contient un demi-gallon.

Une boîte de 4 pouces par 4 pouces carrés, et 4-1-5 de profondeur contient une pinte.

Une boîte de 4 pieds de longueur par 3 pieds 5 pouces de largeur et 2 pieds 8 pouces de profondeur contient une tonne de charbon.

NOTES

—Le chiffre total des immigrants débarqués à Québec pendant les douze mois finissant le 30 juin 1903 est de 10,211, une augmentation de 5,000 sur l'année précédente.

—Un beau jardin bien entretenu est un plaisir des yeux que les cultivateurs peuvent se procurer bien facilement et à peu de frais.

—La cuisine devrait être blanchie à la chaux au moins une fois l'an.

—Essayez, n'époussetez pas.

—Le poulailler doit être bien aéré afin que la chaleur n'y soit pas étouffante en été.

L'oeuvre de l'homme

Oh! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain,
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitérent,
Et les anges, surpris, chantèrent
Le second prodige accompli!

Et les hommes ravis, lièrent,
Au limon les boeufs accouplés;
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés;
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines;
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations!



KLIP-KLIP



EXACT SIZE WHEN CLOSED.

Le Manicure de Poche

Coute 25 cts et dure 25 ans

Fait d'argent allemand massif. Coupe, adoucit et nettoie les ongles très facilement. Envoyé franco sur réception du prix.

L. J. A. SURVEYER,

52 Boulevard St-Laurent

2e Porte de la rue Craig

Et, pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains;
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son coeur la justice,
En grava le code en tout lieu,
Et, pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu!

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité;
Et, sous sa tutelle chérie,
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé!

A. de LAMARTINE.

Balade du Vin de France

Maitre Soleil, de par le monde,
A quelques coteaux préférés,
Qu'il couve avec soin, et féconde,
Et dont il fait ses prieurés;
Et dont il fait ses prieurés;

En Espagne, où la vigne abonde,
Les raisins sont aussi pourprés
Qu'en Bourgogne ou dans la Gironde
Mais ils donnent des vins sucrés
Bons pour des palais décorés.
S'ils sont nobles comme Bragance
Nous sommes Bourbons, nous, madrés
Je préfère le vin de France.

Et vous, que le ciel vous confonde,
Vins du Nord, si maniérés,
Mûris par la lune inféconde;
Quoi qu'on dise, vous ne vaudrez
Jamais nos plus tristes poirés.—
Vin de Tokay, vin de Constance,
En vérité, nous me navrez:
Je préfère le vin de France.

ENVOI

Prince, lorsque vous reviendrez
— Ce sera demain, je le pense; —
Nous boirons tous, et vous boirez
Le tant joli vin de la France.

RAOUL PONCHON.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 15 septembre. Envoie, sur demande, 8 rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire: J. K. Huysmans, Les foules de Lourdes. — Comte Octave de Baral, Le Salon de la princesse de Belgioioso. — Félix Klein, La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, IV. — R. de Saint-Chéron, Roman: Le jeune fille de la mer, III. — C. M. Savarit, Une enquête sur le repos hebdomadaire. — Pervinquièrre, Chronique scientifique. Les faits de la semaine. — Les Miettes de la Vie. — La Revue des revues françaises et étrangères. — La Vie sportive. — La Vie mondaine. — Dans nos prochains numéros: Balzac, de M. Brunetière, par Edouard Rod. — Etude d'Albert Vandal, de l'Académie française.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.



CORSSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le Vin de Vial, au Quina, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits



AMERICAINS ET CHINOIS

LE QUARTIER CHINOIS DE SAN-FRANCISCO SERA-T-IL REBATI?

Le fameux quartier chinois, une des curiosités de San Francisco, sera-t-il rebâti? Il faut espérer que non, si du moins les horreurs qu'on en raconte ne sont pas entachées d'une forte exagération.

Les Américains, dans leur haine de l'immigrant de race jaune, respectent trop peu les principes les plus élémentaires de la justice pour que nous ne soyons pas portés à suspecter la véracité de tel de leurs reporters. Quand ils parlent de l'"enfer" chinois, dont le labyrinthe de galeries souterraines abritaient, disent-ils, tout un monde de mauvais lieux, de cachots, de chambres de torture et autres choses atroces, nous observons l'attitude du sage, qui ne néglige aucun témoignage, mais demande à tout contrôler.

Les Chinois de San Francisco sont-ils réellement les monstres que ces récits dépeignent? Il faudrait alors que la traversée du Pacifique les eût bien pervertis. Certes, le Chinois n'est pas sans défaut; il a ses vices nationaux, ou que nous regardons comme tels; mais, pour le déclarer pire que nous, il faudrait une dose de naïveté ou de pharisaïsme que nous laisserons aux théoriciens des "races inférieures". En tout cas jugeons par leurs oeuvres les immigrants chinois de la Californie, et voyons s'ils n'ont pas à leur actif un passé plus honorable que tous les chercheurs d'or de race blanche.

Avant que la grande découverte de l'or en Californie y eût amené cette foule d'aventuriers européens, dans la première moitié du siècle dernier, la Californie était plus chinoise qu'américaine. C'est au travail et à l'habileté des jaunes, que cette contrée doit le point de départ de sa fortune. Ce furent des fermiers chinois qui, les premiers, cultivèrent la région située entre San Francisco et Marysville; des commerçants chinois y construisirent des maisons, firent du pain, défrichèrent les terres vierges. Plus tard, en 1867, ce furent encore des ouvriers chinois qui construisirent le premier chemin de fer transcontinental de pénétration dans l'état de Californie. Ce fut aussi le commerce chinois qui donna au

port de San Francisco, l'impulsion de son développement, de sorte que, lorsqu'ils étudieront l'histoire de leur ville à ses débuts, les habitants découvriront combien grands et nombreux ont été les services de ces Chinois aujourd'hui si méprisés.

Si la question chinoise est aujourd'hui si difficile à régler pour l'Amérique; si les Célestes immigrés se montrent absolument réfractaires à la pénétration yankee, les San Franciscains ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

En faisant des Chinois de véritables parias, ils sont mal venus à se plaindre aujourd'hui de l'apreté de haine qu'ils découvrent dans ces âmes qu'ils regardent comme inférieures. Ils devraient plutôt s'inspirer de l'exemple de leurs voisins du Canada, qui sont également des antagonistes résolus de l'immigration chinoise laissée sans contrôle ni restrictions; mais quand une fois le Chinois a été accepté chez eux, il y est traité avec autant d'égards que n'importe quel citoyen de Québec ou de Montréal.

La conséquence est facile à prévoir: le Chinois au Canada se conduit bien, devient un élément d'ordre, de prospérité et d'harmonie dans l'Etat; il apprend à respecter les lois du pays qui lui a donné asile et peu à peu, il s'assimile aux moeurs et coutumes des blancs chez lesquels il peut vivre sans être molesté.

Il est probable que la Californie regrettera un jour les persécutions qu'elle fait essayer aux jaunes, car les Californiens en sont là; ils songent à se débarrasser des Chinois et pensent que la destruction de San Francisco leur offre pour cela le moment propice.

Mais Portland, dans l'Oregon, étant un autre centre d'immigration chinoise, les Américains de cette dernière ville se demandent avec terreur si les jaunes expulsés de San Francisco ne s'abattraient point par milliers sur leur cité, déjà à moitié chinoise...

De "A travers le monde", revue parisienne.

LA CHASSE DANS LES BOIS DU MAINE

Les amateurs de sport se préparent à chasser le daim et l'élan

Voici la saison chère aux chasseurs. Ils sont occupés actuellement à leurs derniers préparatifs pour passer la saison d'automne sous les bois. Les nemrods se rendent dans les forêts du Maine et dans les régions boisées du Nouveau-Brunswick. Il n'est pas de vacances plus délicieuses et qui procurent des exercices plus fortifiants qu'une quinzaine passée dans les forêts du Maine; aux plaisirs si nombreux en cette saison s'ajoutent les plaisirs et l'ardeur du sportsman, qui, la carabine au bras, s'avance dans la forêt pour goûter les sensations excitantes de la chasse. Le Maine, vaste étendue de pays couvert de forêts, de lacs et de rivières, mérite son surnom: "le paradis des chasseurs". Depuis le jour où la loi proclame l'ouverture de la saison de chasse, alors que les daims et les élans cherchent un abri contre les coups des chasseurs, jusqu'au dernier jour de novembre, quand la terre, recouverte de son manteau de neige et les forêts dépouillées de leur feuillage annoncent que l'hiver est arrivé, les forêts du Maine sont un véritable Eden pour les chasseurs venus de toutes les parties des Etats-Unis. Les régions de Rangeley et de Dead River, renommées pour le poisson qu'elles fournissent aux pêcheurs, possèdent en outre d'autres charmes qui les rendent remarquables à cette saison d'automne. Mains soirs d'hivers, dans des repas de clubs de chasse, on a fait le récit de chasses faites dans cette région. Plus au nord, dans les environs du Moosehead, des chasseurs se rassemblent chaque année et se livrent avec vigueur à la chasse si excitante du daim et de l'élan. Dans le comté de Washington et dans les régions tudes boisées à peine connues. Dans le nord du Maine, spécialement dans le territoire où les baies croisent en si grande quantité, les ours abondent, et il n'est pas rare de voir un sportsman en visite dans ces lieux revenir de sa tournée avec un trophée substantiel affectant la forme d'une bonne peau d'ours. L'écureuil, le lapin, le renard, la loutre et plusieurs espèces de petits animaux s'y trouvent aussi en nombre considérable; partout aussi le gibier à la caille, le faisand, etc., y est de première qualité. Décidez-vous d'aller goûter les plaisirs d'une vacance passée dans les forêts du Maine, pendant les mois de septembre

et octobre, ou au moins écrivez au Boston and Maine Passenger Department, Boston, Mass., pour avoir une de ces magnifiques brochures illustrées, qui décrivent avec détails les chasses et pêches fructueuses de la Nouvelle-Angleterre, du Canada, des Provinces Maritimes. Avec cette brochure est expédié un livret qui donne les lois précises concernant la chasse et la pêche dans ces régions. Sur réception d'un timbre de deux cents, ces deux publications seront expédiées à n'importe quelle adresse.

BIBLIOGRAPHIE

La loi de séparation et le Pape Pie X, par M. l'abbé Gayraud, député du Finistère, 1 vol. in-16. Prix: 1 franc, franco 1 fr. 20. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

De quel droit le Pape intervient-il dans l'application de cette loi? Pourquoi défend-il de constituer des associations culturelles, même sous la forme canonique et légale proposée par la majorité des évêques? Que veut-il? quel est son but? Qu'advient-il et comment ce conflit pourra-t-il finir? Le Pape fait-il la guerre à la République et vise-t-il à la renverser? Pourquoi nous défend-il ce qu'il semble permettre à l'Allemagne? etc. Telles sont les questions auxquelles cette brochure apporte une réponse. La situation politique de l'auteur, son rôle parlementaire dans la discussion de la loi et l'attitude résolue qu'il avait prise en faveur d'associations canoniques et légales, en même temps que sa haute compétence en matière de théologie et de droit ecclésiastique, donnent à ce volume une importance qui n'échappera à personne.

Revue des Poètes, paraissant le 10 de chaque mois. Directeur: Eugène de Ribier. Sommaire du mois de septembre: La poésie philosophique au XIXe siècle, E. de Ribier. — Poète de Basse-Touraine, J. Rougé. — Dans la Tombe, L. Depont. — Triptyque, E. Ripert. — Crépuscule, H. Liebrecht. — Les Fleurs-d'Ajoncs de Pont-Aven, Théod. Botrel. — Feuilles mortes, E. Lepage. — Départ, H. Portevin. — *** A. de Bouard. — Poésie, R. Valléry-Radot. — Tableautin, P. L. Grenier. — Heure chaude, J. Mercier-Valentin. — L'Aventure de Phéa, F. Darget. — La vie poétique: Les livres, par U. V. Chatelain, Marc Citoleux, Emile Ribet, Sancho. Echos et nouvelles. Administration: 5, rue de Sontay, Paris XVIe.

Grand Choix de nouveaux modèles

... de ...

Bandeaux et Transformations Invisibles

Frisure naturelle garantie

Spécialité de CHEVEUX BLANCS

Grand choix de modèles essayer

Essais gratuits. Prix modérés.

Demandez le catalogue illustré.

Envoi Franco.

PALMER

1745 Rue Notre-Dame



COIFFEUR DE DAMES

Tel. Bell Main 391

LE CHOIX DES GOURMETS

L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUGET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans **RECTAL** un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL



Tél. Up 3079

MADAME MARIE

garantit d'enrayer quelque soit l'âge, les rides, les lignes, la pâleur du teint, la flaccidité de la peau, les marques de petite vérole, les cicatrices, les taches de naissance, l'eczéma, les boutons à tête noire, les taches de rousseur, les poils follets, et de restaurer votre teint à la beauté et à la jeunesse.

Massage scientifique pour le visage et le cuir chevelu.

Développement et réduction du buste.

Essayez la **PREPARATION DE BEAUTÉ** de Madame Marie, c'est la meilleure et la plus pure.

L'"ELECTRICINE," la "CREME DE LA BEAUTÉ," (nourriture pour la peau) préviennent et enrayerent les rides, \$4.00 pour les deux. (Envoyées franco.)

MADAME MARIE

435 rue Ste-Catherine Ouest, Edifice Inglis

Incluez un timbre pour réponse.

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevées avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT des DAMES ROMAINES.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez **COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.**

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3388

ENLEVE LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur GORS, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille de



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

Quimetscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. L. E. Quimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$6 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL



A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

London (population 32,000) est située au centre d'un district agricole, ce qui lui permet d'exporter, en outre des objets manufacturés qu'elle fabrique, du grain, du bétail et des produits agricoles.

Kingston (population, 20,000) est située sur le fleuve Saint-Laurent, à 172 milles de Montréal, à mi-chemin entre cette dernière ville et Toronto.

Brantford (population 20,000) la troisième ville en importance manufacturière du Canada, est située sur les bords de la Grande Rivière.

Parmi les autres villes d'Ontario, citons Cobourg, Peterboro, Oshawa, Sainte-Catherine, Whitby, Bowmanville, Galt, Guelph, Goderich, St Thomas, Stratford, St Mary's, Chatham, Sarnia, Windsor, etc.

Il n'y a rien de surprenant dans le fait que le plus grand nombre des habitants d'Ontario se livrent à l'agriculture, vu que la partie sud de la province est un pays agricole par excellence, dont le sol et le climat sont tout particulièrement propices à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux.

Table listing agricultural products and their values: Produits agricoles (\$100,000,000), Bestiaux (35,000,000), Industrie laitière (35,000,000), etc.

L'agriculture d'Ontario aujourd'hui se fait spécialiste, parce que la concurrence des fermiers de l'Ouest le place dans un état d'infériorité qu'il ne peut surmonter aux prix actuels du marché.

L'élevage du bétail est l'une des branches les plus importantes de l'agriculture dans l'Ontario, et l'on doit donner une attention toute spéciale à la nourriture des élèves.

Le commerce de la viande de bœuf pour le marché local et pour l'exportation est aussi une industrie spéciale.

La province d'Ontario est la patrie des moutons qui donnent la laine à carder. Les éleveurs américains viennent ici chercher les moutons de cette race pour infuser un sang nouveau à leurs troupeaux anémiés.

Les jambons et le lard fumé du Canada,

si justement appréciés en Angleterre, ont obtenu leur réputation du fait que la qualité de nos cochons est supérieure à celle des cochons des Etats de l'Ouest, engraisés au blé d'Inde.

L'élevage de la volaille se développe rapidement aussi, et est susceptible d'une plus grande expansion.

L'industrie laitière! La voilà, la véritable richesse de notre pays! celle qui demande le moins de travail et donne le meilleur rendement!

Le développement de l'industrie fromagère dans l'Ontario a été remarquablement continu et rapide.

Table showing cheese production in Ontario from 1871 to 1899, with values in lbs.

La valeur en argent de la production en 1899 a été \$12,121,000.

Encore un petit bout de statistique relative à l'industrie du fromage. Au mois de septembre dernier, je rentrais au bureau de M. J. T. Marchand, grand commerçant de bois de Montréal.

L'industrie beurrière n'est pas aussi avancée que celle du fromage, et cette infériorité est due surtout au manque de facilités voulues pour placer le beurre sur le marché anglais.

La culture des fruits constitue aussi une énorme source de revenus dans la province d'Ontario.

(A suivre) UN CANADIEN

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 - \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 - \$2.18

Expédiés pa Express franc de port sur réception du prix



The D. H. Hogg Co. 660, Rue Craig Ouest, - Montréal

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MONTREAL-TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *19.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *19.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

MONTREAL-OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m. Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Baie Georgienne. Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche.

PORTLAND-OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. - EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS. Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC. Tél. Bell EST 2143. Tél. des Marchands 1536.

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT : - Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption, à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand Mère 1.0 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS, Agent Général des Passagers, MONTREAL

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE - Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m. LE DIMANCHE - 6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE - 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.) LE DIMANCHE - 6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE - Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m. LE DIMANCHE - 6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Ste-Anne de Beaupré pour Québec

LA SEMAINE - 5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m. *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m. LE DIMANCHE - 6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à J. A. EVERELL, Surintendant



LES PROPOS DU DOCTEUR

MALADIE DU PEUPLE

La tuberculose est-elle évitable ?

Où la tuberculose est évitable: Le moyen héroïque de la rendre évitable ce serait la destruction de tous les bacilles tuberculeux existant sur la surface de la terre: L'agent de la maladie disparu, la maladie disparaîtrait du même coup. C'est là une vérité de la Palice; malheureusement ce moyen est irréalisable.

Puisque nous ne pouvons anéantir le premier facteur de la maladie "le bacille", employons toute notre science à rendre le second facteur "le terrain" réfractaire au développement de ce bacille.

Envisageons donc quelle conduite nous devons tenir: (a) vis-à-vis le bacille de Koch; (b) vis-à-vis notre organisme.

A. Conduite à tenir vis-à-vis le bacille de Koch. Quelles précautions faut-il prendre pour nous préserver du bacille tuberculeux? — Le simple bon sens nous dit qu'il faut se garer de la semence de tuberculose dans la limite du possible. — C'est ainsi que ceux qui sont obligés de panser des plaies tuberculeuses suppurantes, veilleront à ne pas s'inoculer le virus tuberculeux.

Il est sage également de s'interdire le tatouage; car il n'est pas sans exemple que l'opérateur tuberculeux, dissolvant les couleurs dans sa propre salive, ait infecté ses opérés.

Pour fermer la porte à la contagion par ingestions, ne buvons que du lait bouilli; s'il renferme des bacilles de Koch, ils seront détruits par l'ébullition... ne mangeons que des viandes suffisamment cuites. Tenons-nous en défiance des légumes et fruits crus, et de toutes les denrées en général que les épiciers exhibent sur les trottoirs, livrées à toutes les poussières du chemin, ainsi que des gâteaux des marchands ambulants.

Veillez à ce que vos enfants à l'école ne portent pas à leur bouche des crayons, qui se sont peut-être promenés dans des bouches tuberculeuses, et des doigts qui s'égarerent sur des livres chargés de bacilles de Koch, ni lèchent des ardoises avec leur langue.

Toutes ces sources de contagion que nous venons d'indiquer sont réelles, mais plutôt exceptionnelles; la plus fréquente c'est le crachat du poitrinaire.

Le tuberculeux est-il toujours contagieux et de quelle façon l'est-il? — Le tuberculeux n'est contagieux ni par ses sueurs, ni par ses urines, ni par l'air qu'il expire; il n'est contagieux que par son pus et ses crachats et encore, faut-il ajouter bien vite, que dans le cas où sa tuberculose est "ouverte".

Qu'entend-on par Tuberculose ouverte, Tuberculose fermée? — Un tuberculeux dont les bacilles restent fermés dans ses organes a ce qu'on appelle une tuberculose fermée, il n'est pas contagionnant, puisqu'il n'émet pas ses bacilles au dehors; c'est le cas d'un malade atteint par exemple d'une tumeur blanche du genou ou de tuberculose pulmonaire au premier degré.

Cette tuberculose fermée se sera transformée en tuberculose ouverte le jour où cette tumeur blanche suppurerait, le jour où la tuberculose pulmonaire ayant ulcéré le poumon, les produits tuberculeux déversés dans les bronches seront expectorés avec les crachats.

Dans le pus et les crachats se trouvent des milliers de bacilles tuberculeux, mais ceux-ci ne sont mis en liberté et ne se mêlent aux poussières de l'air que lorsque le pus et les crachats sont desséchés.

La conclusion à tirer c'est qu'il faut contenir les malades à tuberculose ouverte à cracher dans un vase rempli d'eau afin que le crachat ne se dessèche pas. Le contenu du crachoir sera jeté dans le feu ou les fosses d'aisance, et jamais dans le fumier où il deviendrait un danger pour les animaux domestiques. Le crachoir sera désinfecté à l'eau bouillante additionnée de carbonate de soude (cristaux des épiciers).

Si le malade crache dans des morceaux de papier, ces derniers seront jetés au feu; s'il crache dans des mouchoirs, ceux-ci seront recueillis dans une boîte de métal, ou un sac à linge spécial et envoyés à part à la lessive. On traitera de même le linge souillé de pus tuberculeux.

Dans la poche de son pantalon réservée au mouchoir, que le tousseur ne place ni porte-monnaie, ni loquet, ni autre objet, afin de ne pas les infecter. Cette poche sera souvent renouvelée et l'ancienne jetée au feu. Si les hommes consentaient à ne pas cracher par terre, les cas de contagion tuberculeuse diminueraient notablement.

Donnons l'exemple! ne crachons jamais par terre et alors nous serons autorisés à empêcher qu'on crache autour de nous.

Demandons que dans les gares de chemins de fer, les bureaux de poste et d'omnibus, les grandes administrations, etc., des

crachoirs soient mis à la disposition du public, pour qu'il n'ait plus d'excuses à cracher par terre.

Le bacille de Koch est, on peut dire, partout, mélangé aux poussières de l'air; il est dans les fissures de nos planchers, sur nos meubles, nos cheminées, nos rideaux. Quoique nos yeux soient impuissants à nous le montrer, il faut toujours y penser. Evitons donc de le mettre en mouvement en faisant de la poussière avec le mode d'époussetage et de balayage de nos maisons. Ne déplaçons pas à droite la poussière de gauche, en lançant, dans l'atmosphère, des milliers de microbes qui reposaient sur nos meubles ou planchers et que nous introduisons ainsi dans nos poumons avec l'air de la respiration. Il faut substituer au balayage sec, le balayage humide, remplacer plumeaux et balais par la serpillière.

Le bacille de Koch abonde dans les salles de réunion d'hommes. L'ouvrier des villes qui, le dimanche, au lieu de s'enfermer dans une salle de concert ou d'estaminet, préférera aller respirer l'air pur des champs sera bien avisé, et évitera des chances de contagion tuberculeuse.

B. Conduite à tenir vis-à-vis de notre organisme.

Si nous voulons que notre corps résiste aux inévitables attaques du bacille de Koch il faut le fortifier 1o par l'application de certaines règles d'hygiène, et 2o par la suppression des causes de débilitation de l'organisme.

Règles de l'hygiène du corps et des maisons à observer.

Qu'entendez-vous par l'hygiène du corps? — Par là nous entendons qu'il faut entretenir notre peau dans un état de propreté parfaite, car elle est parsemée d'une myriade de petites glandes chargées d'assurer en partie la dépurcation de l'organisme; il ne faut donc pas laisser ces glandes se boucher par la crasse et la saleté.

Dans les produits sébacés de la peau, il y a non seulement des parasites (sarcopte de la gale) mais aussi des microbes... par exemple le microbe de l'erysipèle, du furoncle et aussi de la tuberculose, on conçoit donc la nécessité qu'il y a, dans l'intérêt de notre santé, de nous défaire de ces hôtes dangereux, par le lavage.

Pour se bien laver il faut trois choses, qui sont à la portée de toutes les bourses: de l'eau chaude, du savon, de l'eau froide. L'eau chaude dilate les pores de la peau et favorise la sortie des matières grasses. Le savon les dissout: l'eau froide en terminant le lavage raffermir les tissus et aguerri notre peau aux refroidissements.

L'ouvrier devrait en entrant à l'atelier prendre des vêtements spéciaux de travail et les laisser à la sortie pour reprendre les vêtements qu'il porte chez lui, de cette façon il n'apporterait pas aux siens les poussières plus ou moins saines de l'usine attachées à ses habits. Les ongles offrent asile à de nombreux microbes; de là la nécessité de les nettoyer non seulement le matin, mais avant chacun des repas.

Une fois la semaine, tout ouvrier devrait prendre un grand bain pour assurer la propreté du corps tout entier.

Il est à souhaiter que dans tous les ateliers les patrons installent des bains-douches permettant aux ouvriers de se laver à grande eau après avoir cessé le travail.

Par l'hygiène du corps nous voulons dire aussi qu'il ne faut pas porter des vêtements trop étroits, trop fermés, qui gênent la respiration et les mouvements du corps. Cette recommandation s'adresse particulièrement à ces femmes qui, sous prétexte d'acquiescer à une jolie taille, compriment leurs organes thoraciques et abdominaux dans des corsets qui sont de véritables gangués d'acier.

Dans le même ordre d'idées, il faut condamner les robes à traînes; celles-ci se chargent dans la rue de mille microbes divers (sans oublier celui de la tuberculose) qu'elle amènent à notre foyer.

C'est encore au nom de l'hygiène du corps que nous recommandons la gymnastique suédoise.

Les divers métiers auxquels nous demandons le pain de chaque jour nous condamnent aux mêmes mouvements répétés, parfois à des postures peu favorables à la santé ou encore à l'immobilité (employés de bureau). C'est à la gymnastique qu'il faut demander de rétablir l'équilibre musculaire détruit.

La gymnastique à laquelle nous faisons allusion est la gymnastique rationnelle ou suédoise, ainsi nommée parce que c'est le professeur suédois Ling qui en a posé les principes et l'a mise en honneur chez les Scandinaves qui s'en sont servi comme d'un moyen héroïque pour lutter victorieusement contre la phthisie qui les décimait.

Dans des salles de gymnase, l'ouvrier, le soir en semaine, et le dimanche dans la

journée, décupe ses forces et se mettra dans les meilleures conditions pour résister aux attaques du bacille de Koch.

Qu'entendez-vous par l'hygiène des maisons? — Par là nous entendons qu'il est de toute importance pour se mettre à l'abri des coups de la tuberculose d'habiter une maison hygiénique et très modeste d'apparence. C'est en faisant la guerre aux logements insalubres que les Anglais ont diminué leur mortalité tuberculeuse dans des proportions considérables. En France plusieurs sociétés se sont fondées pour la construction d'habitations hygiéniques destinées aux ouvriers.

L'abbé Lemire, député du Nord, en fondant l'oeuvre des Jardins ouvriers a facilité aux travailleurs la jouissance d'un jardin où ils peuvent respirer un air pur et cultiver des légumes pour leur table.

Un artisan avisé s'assurera un logement salubre et un jardin où il puisse respirer un air pur.

Quel que soit son logis, nous lui conseillons de dormir la nuit la fenêtre entr'ouverte afin que l'air de la pièce se renouvelle, de substituer le balayage humide au balayage à sec, de verser les ordures ménagères dans une caisse de fer galvanisé fermée par un couvercle et de ne point fixer aux fenêtres de ces grands rideaux qui empêchent l'entrée du soleil, ce grand destructeur de microbes; qu'on n'oublie pas le proverbe: "La où entre le soleil, ne pénètre pas le médecin".

Dr FAUCHON, d'Orléans.

AVIS

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies de 1902, il a été délivré sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes, en date du 21 août 1906, constituant en corporation John Maximilien Mackay, docteur en médecine de la ville de Québec, dans la province de Québec; Jacques Brault, agent, Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Tanerède Mongenais, commis, et Auguste Léonce Rinfret, avocat, tous les quatre de la ville de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes: (A) Pour faire affaires par tout le Canada comme imprimeurs, lithographes, stéréotypers graveurs à l'électricité, graveurs sur bois, graveurs en creux et graveurs par tous les procédés connus, comme libraires et relieurs dans toutes les branches de ces industries et dans tout commerce et toute industrie d'un caractère semblable ou analogue ou y ayant rapport.

(B) Pour acquérir, imprimer, publier, conduire et circuler ou autrement produire aucun journal ou aucuns journaux ou autres publications et faire généralement les affaires de propriétaires de journaux et d'éditeurs généraux.

(C) Pour acheter et acquérir comme actuellement en affaires et pour continuer les affaires faites actuellement par Ernest Mackay à Montréal, sous le nom et raison sociale de l'"Album Universel", "The Montreal Photo Engraving Coy", "Le Monde Illustré", ou toutes autres compagnies y inclus la clientèle et d'en payer le prix d'acquisition par des actions payées et acquittées de ladite compagnie ou autrement comme il pourra être convenu.

(D) Pour faire des demandes de brevet d'invention, acheter ou acquérir de quelque manière que ce soit des brevets d'invention ou des inventions, des marques de commerce, des droits d'auteur ou privilèges semblables ayant un rapport ou pouvant être utiles pour quelques-unes des fins de la Compagnie et de vendre et de disposer de toutes ces choses comme il sera jugé à propos.

(E) Pour vendre, améliorer, gérer, échanger, louer, hypothéquer, rapporter ou autrement disposer de tous ou chacun des immeubles de la Compagnie.

(F) De faire tous les actes, exercer tous les pouvoirs et de faire toutes les affaires incidentes propres à atteindre les fins pour lesquelles la compagnie est constituée.

La Compagnie exercera son commerce et son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de La Compagnie de l'"Album Universel" à responsabilité limitée, avec un capital-actions de cent mille piastres, divisé en mille actions de cent piastres chacune, et le principal lieu d'affaires de la Compagnie sera en la ville de Montréal, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 24e jour d'août 1906.

R. W. SCOTT,

A. L. RINFRET,

Secrétaire d'Etat.

118 rue St Jacques.



Expérience d'un Ministre Canadien. 5

St-PAULIN, QUÉBEC, CAN.

Je suis heureux de vous donner ce témoignage quant à l'excellence des "Toniques du Père Koenig pour les Nerfs." Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse causée par la dyspepsie, j'ai la conviction que depuis que j'ai fait usage de ce remède un changement radical s'est opéré en moi, non seulement sur les nerfs, mais même la dyspepsie a disparu comme par enchantement. Semblables expériences ont été faites par plusieurs de mes confrères qui ont fait usage de ce remède. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et autres cas semblables.

J. E. LAFLECHE, Pasteur.

Mme Mary Goodine, de Kingsclear, N. B., Can., écrit: Le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a fait tout le bien imaginable. Je le recommande à tout le monde.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

avec votre poêle et vos ustensiles de cuisine

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

L'Ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.

La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les mauxaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

DUPUIS FRERES

OUVERTURES DE MODES

C'est plaisir, en ce temps d'automne morose où froidures et giboulées nous menacent constamment, de voir avec quel entrain la gent féminine visite les diverses "ouvertures" de modes et s'extasie devant les chefs-d'oeuvres de velours, et rubans, de dentelles, de fleurs et de plumes qui feront aux prochaines après-midi de soleil l'admiration des profanes, et l'envie des amies, lorsqu'on étrennera ces toutes jolies choses.

CHEZ DUPUIS

Le coup d'oeil est ravissant. On se croirait au printemps tant il y a foison de roses fraîches et odorantes; c'est à se demander aussi si les messieurs Dupuis n'ont pas dépouillé toutes les serres de la ville pour la plaisir de leurs jolies clientèles. De grandes glaces multiplient à l'infini ces gerbes et ces bouquets, puis ces chapeaux fleuris aussi, empanachés de plumes ou enjolivés de rubans. Les clientes, nombreuses, défilent parmi ces merveilles, s'arrêtant souvent, il y a tant de détails de coquetterie à noter derrière les claires vitrines où, en un pêle-mêle de couleur charmant et artistique, apparaît la mode de demain.

Ici, on admire un superbe chapeau, forme "champignon" en velours vert émeraude et dont la passe est doublée de chenille. Une draperie de ruban vert pois et deux plumes d'autruche de tons dégradés forment la garniture avec une épingle cabochon en émail. Le cache-peigne est formé par une touffe de roses rouges.

Un autre grand chapeau noir semblait recueillir tous les suffrages féminins. Forme Charlotte, dont la calotte était entièrement entourée de petites têtes de plumes d'autruche noires.

Plus loin, c'est un grand "sailor" en velours bleu ciel, drapé de tulle et garni d'une touffe de fleurs "orange brûlée". Un panache de plumes bleues sous la passe.

Pour les fillettes, de délicieuses créations remplissent une grande vitrine où les mamans s'oublient en des contemplations qui en disent long sur la coquetterie avec laquelle on élève la génération qui pousse. Nous avons noté un flop gris garni d'une longue plume couteau vieux rouge et de coques de ruban de même nuance, c'est tout à fait gracieux et jeune.

Un autre non moins joli est un feutre vert orné de rosettes en ruban comète bleu pâle et d'exquises fleurettes bleues passées en guirlande sur le bord.

Les fleurs, le tulle, la dentelle sont les principaux éléments qui entrent dans la garniture des chapeaux, cette année. Chez Dupuis, on a su merveilleusement tirer parti de ces ressources car l'exposition d'automne qui s'est ouverte ce matin pour se continuer tous ces jours prochains présente l'aspect le plus séduisant que l'on puisse rêver. (Reproduit de "La Presse").

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST 441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

La Compagnie de Cartes Postales "International"

envoie à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout.) Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

L'INTERNATIONALE

Compagnie de Cartes Postales Illustrées 27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger:

Mlle Marie-Louise Barette, 125 rue Bréboeuf, Montréal, fantaisies. — Mlle Dorina La Rocque, 169 rue Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal, avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Mlle Mary Lepage, bureau Price Brother, Rimouski. — Mlle Mary Desgagné, Rimouski. — Mlle Joséphine Desgagné, Rimouski. — Mlle Délima Pelletier, 1351 Notre-Dame-Est, Montréal. — Mlle A. E. Lapière, boîte 632, Sherbrooke Est, Qué. — Hormisdas Gueguen, boîte 192, Springhill, N. S., Canada, vues d'églises, d'institutions catholiques, réponse prompte et assurée. — Wilfrid et Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, comté Dorchester. — M. John A. Hay, 46 Adam avenue, Central Fall, R. I. — J. H. Sansregret, 907 Ontario-Est, Montréal. — Roméo Janelle, 51 Hevey st., Manchester, N. H. — Lucille Gaudette, Port Ewen, Ulster, N. Y. — Mlle Alice Lamoureux, St Jean, P. Q. — Jacques de Brevanne, B. P. 32, Acton Vale, Qué., fantaisies seulement, avec monde entier. — Mlle E. Labrecque, 6 Knox st., Lewiston, Me. — Mlle Yvonne Chapleau, 505 avenue Laurier, Mile End, Montréal, tous genres. — Mlle Dolorette Deschamps, Ste Julienne, comté Montcalm, Qué., B. P. 6, fantaisies et cartes en cuir. — Mlle Flore Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal, fantaisies, cartes en cuir. — Mlle D. Lajeunesse, 64 Clifton st., Cohoes, N. Y., séries et fantaisies. — Mlle Anna Bois, 122 rue Massue, St Sauveur, Qué. — Mlle Rose-Anna Roy, 183 rue Arago, Québec. — Mlle Alice Bernier, 132 St Joseph, Québec, fantaisies. — E. Lemay, No 1351 rue Notre-Dame, Montréal. — Mlle Marie-Louise Couturier, Murray Bay, P. Q., timbre et signature côté vue. — Mlle Jeanne Couturier, Murray Bay, P. Q. — Askez Rousseau, St Jean de Matha, comté Joliette, vues. — Fortunat Carbonneau, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Armande Duteau, 48 rue Sylvain, Central Falls, R. I., vues colorées. — Hector Vincent, 491 Hevey st., West Manchester, N. H. — Albert Dufresne, Nicolet, P. Q., avec tous les pays. — Mlle Antoinette Dufresne, Nicolet, P. Q. — Mlle Ismaria Dufresne, 22 rue Burton, Québec, fantaisies. — J. A. Sansregret, 907 Ontario-Est, avec jeunes filles, réponse immédiate. — Virgile Lavoie, St Jean, Qué., séries avec monde entier. — Mlle Rose Chapdelaine, Pierreville, P. Q., fantaisies et vues de tous les pays. — Mlles Alma et Joséphine Cazalais, 324 Rivard, Montréal, avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. A. Ménard, St Amédée de Péribonka, Lac St Jean, Qué., vues préférées. — Mlle Jeanne Baillargeon, 47 Côte d'Abraham, Québec. — Mlle Annette Caron, St Léon Spring, Qué., fantaisies et séries préférées. — Mlle M. Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal. — Mlle Emela Leduc, St Placide, comté Deux-Montagnes, cartes en cuir préférées. — M. Hubert C. Rowe, Terrebonne, Qué., vues seulement. — Mlles Juliette Desrochers et Rose Hamelin, St Jean des Chaillons, tous genres. — Jean de Sérigné, boîte 419 Trois-Rivières. — Mlle Blanche Lafrenière, Vaudreuil Station, fantaisies et séries. — M. C. Kusnierski, 12 rue Chtodna, Varsovie, Pologne. — M. Léon Prévost, La Patrie, comté Compton. — Mlle Mériilda Laroche, 10 rue Prévost, Québec, avec jeunes gens, fantaisies et cartes en cuir. — Rodolphe Jolicoeur, 512 Parc Lafontaine, Montréal, cartes de fantaisies. — Mlle Blanche Jolicoeur, 512 Parc Lafontaine, Montréal, cartes de fantaisies, timbre côté vue. — Mlle Aldina Bélanger, La Patrie, comté Compton, séries et fantaisies préférées. — Mlle Alma Leclerc, 33 rue St Joseph, Québec, fantaisies. — Mlle Dora Cardinal, St Barthélemi, comté Berthier, fantaisies préférées. — Mlle Amélie Gravel, 487a Rivard, Montréal, fantaisies préférées, français ou anglais. — Mlle Blanche Gravel, 487a Rivard, Montréal, cartes en cuir. — Mlle Juliette Chériar, 591a St Dominique, Montréal, vues et fantaisies. — Mlle E. Jodoin, 102 Frontenac, Montréal, séries. — Mlle Aurore Verdon, Sault au Récollet, séries et fantaisies. — Mlle Pierrette Haynes, Mlle Ethel Haynes, M. Roland Haynes, boîte 215, Trois-Rivières, Canada. — Gérard Dumont, bureau Guay, Notre-Dame de Lévis, P. Q.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Paisiello, 1741-1816, né à Tarente.

La liste des opéras de Paisiello n'en contient pas moins de quatre-vingt-quatorze! Sur ce nombre effroyable, je crois bien qu'on ne connaît en France que "la Molinara, Nina ou la Folle d'amour", et le "Barbier de Séville", que celui de Rossini devait faire oublier.

Il y a encore une quarantaine de Messes, deux "Te Deum", un "Requiem", et un bon nombre de pièces d'église.

Fort protégé, comme Paër et plus tard Lesueur, par Napoléon Ier, il fut maître de chapelle des Tuileries, et écrivit, en 1804, une messe pour le couronnement de l'empereur.

Membre de l'Institut en 1809.

Cimarosa, 1749-1801, né à Aversa, royaume de Naples.

Elève de Fenaroli et de Piccinni, compositeur de la plus grande fécondité, qui a écrit plus de quatre-vingts partitions pleines d'intérêt, dont une seule reste connue aujourd'hui encore comme un chef-d'oeuvre "Il Matrimonio segreto".

Salieri, 1750-1825, né à Legnano.

Grand admirateur de Gluck, il en reçut des conseils et en subit de plus en plus l'influence.

Les circonstances dans lesquelles fut composé l'opéra "les Danaïdes", par lequel il est resté particulièrement célèbre, montrent la nature cordiale de l'affection qui existait entre ces deux artistes. Gluck, déjà âgé et fatigué, avait reçu de l'Opéra de Paris la commande des "Danaïdes", dont il avait en main le livret; il le confia à Salieri, qui en écrivit toute la partition, et vint en dirigeant les études en qualité d'élève de l'auteur, chargé par lui de ce soin, avec pleins pouvoirs; ce n'est que lorsque le succès de l'ouvrage fut assuré complètement que Gluck dévoila cette affectueuse supercherie, dans une lettre où il déclarait que Salieri était le seul et unique auteur de la partition des "Danaïdes".

Ses autres ouvrages sont infiniment moins connus.

Il eut pour disciples Beethoven et Meyerbeer, et fut nommé en 1806 membre correspondant de l'Institut.

Zingarelli, 1752-1837, né à Naples.

Auteur d'assez nombreux opéras, notamment un "Roméo et Juliette", et de beaucoup de musique d'église, fut maître de chapelle de Saint-Pierre de Rome de 1804 à 1811. On remarque dans ses oeuvres plus de facilité que de science.

Nous devons de nouveau interrompre la série des compositeurs dramatiques pour inscrire à son rang de date un grand virtuose qui, tout comme Boccherini, n'a produit que des oeuvres instrumentales, et comme lui se rapproche de l'école allemande, qu'il a dû fortement étudier; il est d'ailleurs certain qu'en 1771 il entendit Haydn et Mozart à Vienne, ce qui peut expliquer le fait.

Clementi (Muzio), 1752-1832, né à Rome.

Compositeur et organiste; a publié cent six sonates, pour piano avec ou sans accompagnement, beaucoup de petites pièces séparées, et le "Gradus ad Parnassum", qui reste encore actuellement un des ouvrages de fond pour l'enseignement classique du piano. Il eut pour élèves John Field et Hummel.

Paër (Ferd.), 1771-1839, né à Parme.

Producteur fécond, mais aujourd'hui bien démodé; d'une cinquantaine d'opéras, sérieux ou bouffes, nous ne connaissons plus guère que "le Maître de chapelle". C'était un des musiciens les plus appréciés de Napoléon Ier, qui l'avait attaché à sa maison dès 1806; en 1831, il fut nommé membre de l'Institut.

Excellent chanteur aussi, auteur de charmantes ariettes absolument oubliées, dans la manière italienne de Mozart, il avait séduit l'empereur par sa façon de chanter certains airs de Paisiello que Napoléon affectionnait spécialement. Il est facile de concevoir qu'en ces années où la France et l'Italie étaient réunies sous la même couronne, une fusion était tout indiquée entre les deux arts nationaux; de cette fusion comme aussi de la contemplation des grandes oeuvres de Gluck est sorti un génie que l'on pourrait qualifier de franco-italien, dont le style noble et pompeux s'harmoniait bien avec les tendances artistiques et le goût général de l'époque.

(A suivre)

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

LA NÉGLIGENCE DES FEMMES

ATTIRE UNE SURE PUNITION

La santé ainsi perdue peut être recouvrée par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Combien connaissez-vous de femmes qui sont fortes et bien portantes? Nous entendons tous les jours le même refrain. "Je ne me sens pas bien, je suis fatiguée continuellement!"



Miss Clara Beaubien

Vraisemblablement vous dites les mêmes mots, et nul doute que vous n'êtes pas bien. Vous pouvez facilement en attribuer la cause à quelque dérangement des organes féminins qui se manifeste par une dépression de votre énergie, répugnance à agir de quelque manière que ce soit, mal de reins, douleurs, flatuosité, nervosité, insomnie, ou autre maladie de femmes.

Ces symptômes ne sont que des avertissements qu'un danger existe, et à moins qu'on n'y remédie, une vie de souffrances ou une sérieuse opération en est le résultat inévitable. Le remède infailible de tous ces maux est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Mademoiselle Clara Beaubien, de Beaufort, Québec, écrit :

"Pendant plusieurs années, j'ai souffert de faiblesse féminine qui m'épuisa gravement, sapant mes forces et me causant de douloureuses migraines, douleurs épuisantes et affaïssissement général jusqu'à ce que je fusse devenue désespérée. J'essayai plusieurs remèdes, mais le n'obtins aucun soulagement radical jusqu'à ce que j'eusse pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En deux mois j'éprouvai beaucoup de mieux et je devins plus forte, et en quatre mois j'étais guérie. Plus d'écoulement désagréable ni douleurs. Aussi j'ai de grandes raisons de louer le Composé Végétal et je le considère sans égal contre les maladies des femmes."

Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous sa direction jusqu'à la mort de sa belle-mère. Elle donne ses conseils gratuitement aux femmes depuis vingt-cinq ans. Ses conseils sont gratuits et toujours bienfaisants. Adresse: Lynn, Mass.

POUR LA CHASSE

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

CALIBRE 12

Prix spécial, \$4.00

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE EN CANADA SUR RECEPTION DU PRIX.

Beauvais Freres 316 RUE ST-LAURENT

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

ENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

Le mois d'octobre

Son rang dans l'année — Son dieu protecteur — Sa place au calendrier républicain — Fêtes célébrées en ce mois chez les Athéniens, les Béotiens, les Egyptiens, les Romains — Octobre, mois du Saint Rosaire dans l'Eglise catholique et fêtes principales qu'on y célèbre.

Octobre est ainsi appelé parce qu'il était, ainsi que son nom l'indique, le huitième mois de l'année, en la commençant, comme faisaient autrefois les Romains, par le mois de mars. Domitien voulut lui donner son nom, mais il n'y réussit pas. Le sénat Romain lui donna le nom de Faustine, femme d'Antoine-le-Pieux, sous le règne de cet empereur (138-161). Commode, fils et successeur de Marc-Aurèle, voulut le faire nommer "l'Invincible", mais cela n'eut pas de succès, et le nom d'Octobre lui est toujours resté.

Ce mois était sous la protection de Mars, fils de Jupiter et de Junon et dieu de la guerre. On le représente armé de pied en cap, ayant à ses côtés un coq symbole de la vigilance, et de l'ardeur au combat. Les poètes donnent au dieu Mars plusieurs femmes et plusieurs enfants: Hermione ou Harmonie, de Vénus, Rémus et Romulus qu'il eut de Rhéa Sylvia, et Evadné qui le jeta dans le bûcher de son mari Canapée, qu'il eut de la fameuse Thébé.

Octobre est le mois dans lequel on fait la vendange. Ainsi Ménard a dit dans ses épigrammes: "Ci-gît Jean qui baissait les yeux à la rencontre de gens sobres, et qui priait souvent les dieux que l'année eut plusieurs octobres". On dit proverbialement: Quand octobre prend fin, la Toussaint est au matin.

Le mois de Brumaire, deuxième mois du calendrier républicain, commençait le 22 octobre et finissait le 22 novembre.

appelait encore ces fêtes les "Augustales". Au treizième jour arrivait la fête appelée "Fontinalia" ou "Fête des Fontaines" qu'on honorait en jetant dedans des couronnes de fleurs.

Le quinzième jour, on immolait dans le Champ de Mars un cheval en l'honneur de ce dieu "October equus" "le cheval d'octobre".

Le dix-neuvième, on célébrait dans les armées la fête nommée "Armilustrum", on offrait en ce jour des sacrifices en armes et on jouait de la trompette pendant ce temps-là.

Le 10 des calendes, ou le vingt-trois du mois était consacré au père Liber ou "Bacchus".

Le vingt-cinq de ce mois, les Athéniens offraient plusieurs muids de vin et des sacrifices à Apollon.

Au vingt-septième jour, le 6 des Calendes et jours suivants se donnaient les "jeux de la Victoire" institués par Sylla.

Le dernier du mois, il y avait une fête en l'honneur de Vulcain, que les Athéniens appelaient "Chalcées", et qui était principalement célébrée par les artisans.

Les Béotiens faisaient tous les ans, en ce mois, la fête des "Pambéotes", fête générale de leur nation.

Les "Apaturies" duraient pendant trois jours de ce mois et se faisaient en l'honneur de Jupiter et de Minerve.

Les Egyptiens célébraient après l'équinoxe d'automne, la fête du "Bâton du soleil", supposant que cet astre avait besoin en ce temps là de soutien, parce qu'il commence à décliner.

Le 3 des Calendes, ou le trente du mois, commençaient les "Vertumnales" ou "Féries de Vertumne", dieu latin qui présidait aux transformations, mais surtout à celle que subit la végétation, et par suite aux jardins et vergers, à l'armée et aux saisons, on représentait Vertumne, jeune, couronné d'herbes, tenant des fruits et une corne d'abondance, Macrobie, philosophe du Vème

siècle, Jules Capitolin, Lampide, historien latin, contemporain de Dioclétien, et Bozin antiquaire allemand du XVIème siècle, nous disent aussi dans leurs ouvrages qu'on célébrait à la fin d'octobre les "Jeux sarmatiques" qui rappelaient un peuple du Nord un peu barbare, les Sarmates, mauvaises troupes quand il fallait se battre à pied, meilleurs quand ils étaient à cheval.

Dans l'église catholique, le mois d'octobre est consacré au Saint Rosaire, et le pape Léon XIII, par ses Encycliques multipliées chaque année, a encouragé et recommandé cette dévotion en appelant ce mois le "Mois du Rosaire". Du reste, les dimanches d'octobre sont tous consacrés à la Sainte Vierge; le premier à la fête du Rosaire, le deuxième à la maternité de la Sainte Vierge, le troisième à la pureté, et le quatrième à son patronage.

On célèbre de plus en ce mois les fêtes suivantes: les Anges Gardiens, 2 octobre; saint François d'Assise, fondateur de tout l'ordre franciscain, 4 octobre; saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, 6 octobre; saint Denis, patron de Paris, dont il fut le premier évêque, 7 octobre; saint François de Borgia, troisième général des Jésuites, 10 octobre; saint Edouard, roi d'Angleterre, 13 octobre; sainte Thérèse, fondatrice des Carmes et des Carmélites Déchaussés, 15 octobre; saint Luc, évangéliste, peintre et médecin, 18 octobre; le saint Rédempteur, 23 octobre; saint Raphaël, archange, 24 octobre; sainte Marie Alacoque, la promotrice de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, 25 octobre; saint Simon et saint Jude, apôtres, dont les corps sont dans l'église de Saint-Servin de Toulouse, 28 octobre.

Le chanoine d'AGRIGENTE.



A OTTAWA — Ce qu'il reste de l'hôtel Gilmour, d'Ottawa, que détruisit un récent incendie, où périrent plusieurs personnes. Cet hôtel, situé au coin des rues Bank et Gilmour, sera dit-on prochainement reconstruit.

Les Athéniens, en ce mois qu'ils appelaient "Tyanepsion", faisaient une fête solennelle en l'honneur d'Apollon dans laquelle ils cuisaient des fèves, d'où est venu le nom du mois et de la fête que l'on croit instituée par Thésée après son heureux retour de l'île de Crète. On la célébrait le septième de ce mois.

Le quatrième du mois on célébrait la solennité du "Mundus patens" "Le monde ouvert".

Les "Thermophories", fête athénienne en l'honneur de Cérés, Thermophore ou Législatrice, se célébraient le sixième de ce mois. On s'y préparait encore en l'honneur de cette déesse, après la moisson. On attribuait l'institution à Orphée, à Cripsole ou aux Danaïdes. Les femmes seules pouvaient y assister. Cependant un grand prêtre de la famille des Eumolpides, descendant d'Eulmope, roi d'Eleusis, y présidait sous le titre d'Hirécophante. La fête durait trois jours. On s'y préparait par des jeûnes et une vie chaste. Le premier jour était rempli par une procession solennelle d'Athènes à Eleusis; dans le deuxième, des femmes avec des torches allumées semblaient chercher Proserpine; le troisième on recevait des initiés.

Chez les Romains on faisait, la veille des nones ou le sixième jour d'octobre, une fête aux dieux Mânes.

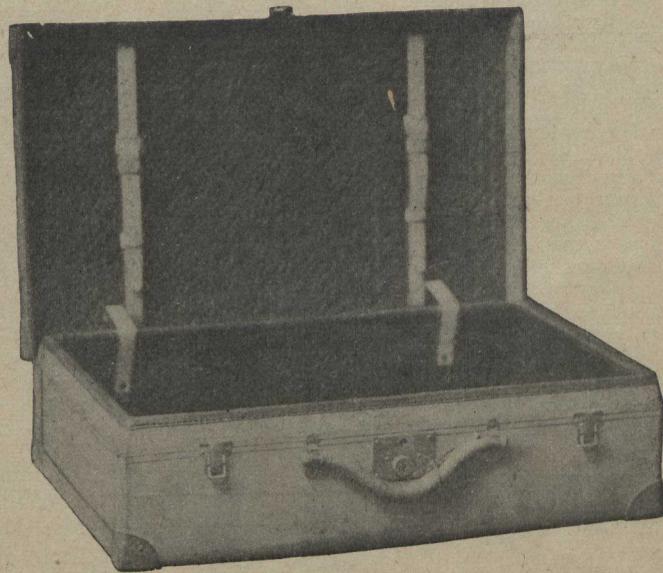
Le huitième de ce mois, se célébrait la fête des "Oschophories", établie de même par Thésée.

Le douzième jour ou le 4 des Ides, on dédia un autel à la "Fortune de retour" qui revenait à Rome (l'an 735 de sa fondation), après avoir pacifié la Sicile, la Grèce, la Syrie, l'Asie et la Parthie. On

"Suit Case"

No 389

No 390



Cuir à grain. Doublure en satin. Pli à chemises. Serrures à fermoirs. Poignée ronde en cuir. Bords pliés et cousus.

Longueurs: 22, 24 et 26 pouces

Prix sur demande

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.



JOSEPH COURNOYER, 9 mois

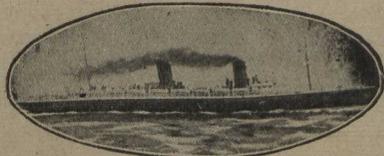
Mon jeune bébé a maintenant 9 mois, il jouit d'une bonne santé remarquable et j'en attribue la cause à votre SIROP D'ANIS.

C'est pour vous exprimer ma reconnaissance et rendre service aux mères de famille que je vous envoie le portrait de mon bébé. Comme vous pouvez voir par ce portrait mon bébé est gros et gras. Cela est dû certainement au fait que son sommeil a toujours été abondant et régulier depuis qu'on lui donne du SIROP D'ANIS GAUVIN.

MADAME JOSEPH COURNOYER,

4 Rue River, Webster, Mass.

Le SIROP D'ANIS GAUVIN est en vente partout. Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations.



CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- *LA LORRAINE.....oct. 11
- *LA TOURAINE.....oct. 18
- *LA SAVOIE.....oct. 25
- *LA PROVENCE.....nov. 1
- *LA LORRAINE.....nov. 8
- *LA TOURAINE.....nov. 15

*Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles

POUR \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St-Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co. LTD.

(Capital \$1,000,000.00)

Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

MES DEUX COUSINES

MONOLOGUE

Vous ne pouvez pas imaginer combien c'est embarrassant, je dirais même malheureux, d'avoir deux cousines trop pareilles... quand on veut en épouser une.

Jane et Lucette étaient réellement trop semblables pour que je pusse choisir.

Figurez-vous deux roses épanouies sur la même branche même forme, même teinte, même parfum. Et encore là, il y aurait un moyen: cueillir la branche et emporter les deux roses.

Mais avoir deux cousines jumelles, toutes deux blondes, blanches, ayant à elles deux quatre yeux bleus, quatre lèvres vermeilles, soixante-quatre petites perles réparties en deux écrins roses, et deux chignons dorés qu'elles ont la manie de faire pareils, avec le même velours noir enroulé autour!

Il y a de quoi devenir fou. Avec cela, même caractère... mêmes qualités... et mêmes défauts... de petits défauts très inoffensifs... comme, par exemple, de se regarder de temps en temps dans la glace... (à dix-huit ans, c'est par-

la seule distinction du petit noeud que j'ai signalé plus haut.

—Bonjour, Henri! me dirent-elles en même temps.

A table, mêmes façons élégantes et gentilles. Quand l'une parlait, on lisait dans les yeux de l'autre qu'elle aurait dit la même chose.

J'étais navré!

A bout de ressources, je demandai, tandis que nous nous promenions au jardin:

—Quelle fleur préfères-tu, Lucette?

—La rose pompon, dit Lucette d'un air épanoui.

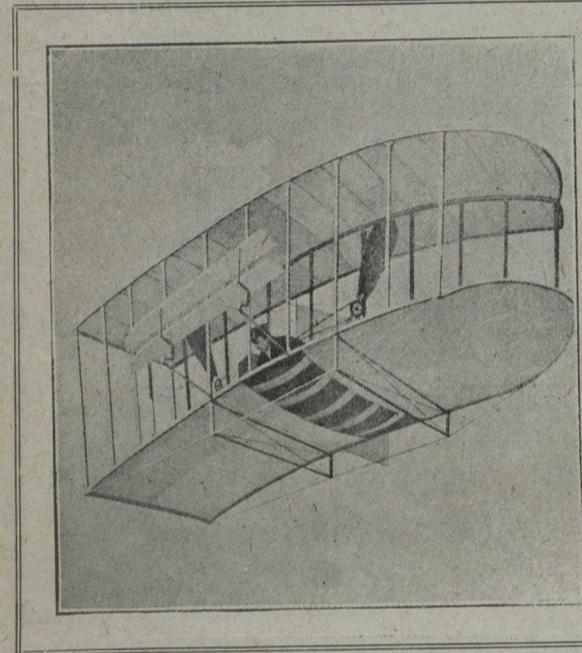
—Moi aussi! s'écria Jane.

Et elles ajoutèrent en chœur:

—C'est si mignon!

Au piano, elles jouèrent à quatre mains, puis elles chantèrent un duo!

Le lendemain, je me réveillai dans la plus grande perplexité. Que décider? Un prétendant ne doit pas dire: "Comme elles sont charmantes!..." mais: "Comme elle est charmante!..." Le bon Dieu avait



L'exploit "d'un plus lourd que l'air." — L'aéroplane des frères Wright.

Muni d'un moteur de 24 chevaux, l'appareil, conduit par Wilbur Wright, aurait atteint, par moments, une vitesse de 20 milles à l'heure et serait revenu aisément à son point de départ. Cette performance, attestée par des témoins, a été racontée par le Dayton Daily News, il y a quelque temps.

donnable!...) et de se faire prier un peu — oh! rien qu'un peu! — pour chanter.

Pour les qualités, il y en avait une gerbe! C'étaient les mêmes coeurs bons, compatissants; les mêmes gentilles manières, douces, prévenantes...

Elles avaient jusqu'à la même voix, jusqu'à la même façon de verser le thé; elles gantaient la même pointure!...

Je voulais me marier; je voulais épouser une de mes cousines... on voulait bien m'en donner une... mais laquelle?... Elles me semblaient exactement aussi bonnes, aussi jolies, aussi gracieuses l'une que l'autre...

Elles avaient les mêmes idées, les mêmes goûts... Elles disaient "oui" en même temps; elles rougissaient en même temps; elles avaient envie de rire juste au même moment.

Cependant, pour se marier, il faut avoir une préférence. Je ne pouvais pas les tirer au sort... mettre au hasard la main sur

donc oublié de mettre aussi à leurs âmes un peu de bleu, un peu de rose, pour qu'on les distinguât?

Je m'accoudai à la fenêtre, et je vis venir les jumelles dans le jardin; elles étaient matinales... toutes les deux!

Un coquet arrosoir à la main, elles humectaient les fleurs des plates-bandes, dérobant, de ci de là, un petit oeillet, une pensée, un "vergiss mein nicht" dans les bordures.

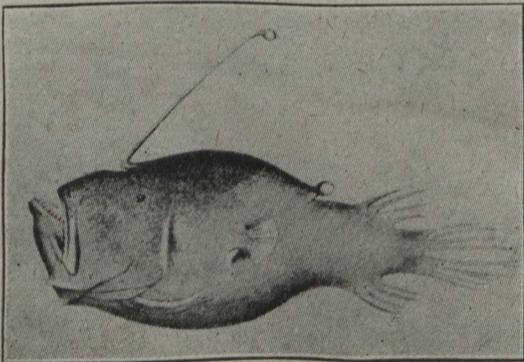
Puis, se prenant par la taille, elles se promenèrent lentement dans les allées.

Au coeur d'une belle rose, comme en une somptueuse couche de satin, grisé de parfum, peut-être aussi un peu alourdi d'humidité matinale, un tout mignon papillon blanc reposait, les ailes repliées.

Jane le vit. Instinctivement, avec l'impulsion qui porte les femmes et les enfants vers ces charmants volages, elle cueillit le papillon entre ses deux doigts. Lucette eut un geste rapide... Elle heurta légère-

Un poisson qui pêche à la ligne.

Cryptopsaras Conesii.
Ce poisson, extraordinairement bâti, a la bouche ouverte par en haut, de tout petits yeux, et un appareil qui lui sert, sur le dos, à simuler un appât pour les poissons qu'il veut saisir.



une petite tête blonde, puis regarder à deux fois pour dire:

"Tiens! c'est Lucette..." ou "Tiens! c'est Jane qui sera ma femme!..."

Elles étaient si pareilles, que leurs parents les auraient confondues sans le petit ruban bleu et le petit ruban rose noués autour de leurs cous et qui les différenciaient.

C'était l'été. Je devais passer quelques jours à la maison de campagne de mon oncle et de ma tante. Je m'étais dit:

"Je vais bien les observer, et, à la moindre différence, je choisis!..."

Dès le jour de mon arrivée, je commençai mes observations.

Jane et Lucette descendirent pour le déjeuner, toutes deux en robes blanches, avec

ment la main de sa soeur, et le papillon, réveillé, cette fois, s'envola... sans lui dire merci, l'étourdi!...

Mais j'avais tout vu... Ce trait fut pour moi le petit noeud de faveur qui distinguait l'âme de Lucette...

Jane avait pris le papillon... Mais Lucette l'avait délivré... Elle l'avait rendu à l'aube, aux parfums, au vol léger sous le ciel rose du matin...

Que voulez-vous! Quand on a deux cousines si pareilles, un petit papillon blanc peut peser beaucoup plus qu'on ne croit dans la balance de l'amour... J'ai épousé Lucette.

HENRIETTE BEZANÇON.

De "La Famille".

Ouverture d'Automne

CONFECTIONS POUR DAMES

ETOFFES A ROBES ET A COSTUMES — Ces rayons, deux des plus importants de notre maison, seront, comme par le passé, à la hauteur de la situation, en ne fournissant que des articles et des tissus de premier choix, au plus bas prix du marché.

Les achats considérables que nous avons faits, la perspicacité de nos acheteurs et les temps propices où ces achats ont été effectués, nous donneront de magnifiques résultats.



Spécial

POUR LA SEMAINE PROCHAINE

Drap Vénitien, dans toutes les nouvelles nuances. Valeur de 75c, pour 58c

Nos costumes de \$8, \$10, \$12.50, \$15 \$17 et \$21 sont certainement 25 p. c. meilleur marché que partout ailleurs.

Choix immense de Manteaux noirs ou de couleurs, valeurs exceptionnelles, de \$5.00 à \$14.50.

Dernières nouveautés en Matinées de soie. Ligne spéciale, de \$2.25 à \$12.00.

Jupes nouvelles, patrons et dessins absolument désirables, de \$1.39 à \$8.75.

N'oubliez pas que notre établissement est un des mieux assortis de la ville. Et soyez certaines de trouver chez nous tout ce que Dame Mode peut vous offrir de chic et de nouveau en fait de confection et de tout ce qui est nécessaire pour la famille ou pour garnir la maison.

Nos prix réguliers sont toujours aussi réduits que les prix de ceux qui vous offrent leurs marchandises à 25 ou 50 pour cent de réduction.

Jetté & Lemieux

"AUX CLIENTS SATISFAITS" 342, Boulevard St-Laurent



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne tous jours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'état digestif mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles
J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny
Tél. Est 4808

Phone Bell Main 5430

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE
FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

Etalé en 1862

Porcelaines et Faiences



L'INDUSTRIE que l'on accuse souvent d'être l'ennemie née de l'art, produit pourtant parfois des choses bien artistiques. Telles sont les fines porcelaines, transparentes et fragiles, que l'on voit sous des vitrines, dans les magasins spéciaux, ou dans les intérieurs somptueux des riches amateurs. Certaines, extrêmement délicates et naïves, tirent tout leur charme réel et mystérieux de cette absence d'ornement et de cette teinte indéfinissable qui n'est ni celle de la chair, ni celle de la neige, ni celle de la perle, mais qui est toutes ces teintes en même temps. D'autres, exquisement enluminées de peintures savantes ou simples, symétriques ou bizarres, nous séduisent de même, parce que la beauté des couleurs nous semble compléter la beauté de la porcelaine.

Nous aimons les belles porcelaines, comme nous aimons les beaux tableaux, les belles dentelles, parce que quelque chose s'y révèle des aspirations de l'homme vers la beauté et du culte qu'inconsciemment il veut toujours lui rendre. Elles sont peu communes, les belles pièces de porcelaine, dans notre jeune pays, où les grandes fortunes sont de date récente et ne sont pas toujours dévolues aux gens de bon goût. Cependant, nos importateurs en font venir à grands frais du Japon, de la Chine ou des fabriques européennes célèbres, de Saxe, de Sèvres, etc. Dans la demeure de quelques particuliers, l'on peut admirer ou

un beau vase, ou une jolie collection d'assiettes, ou un artistique service à thé. Mais ces objets sont d'un prix si élevé qu'il n'est que de rares privilégiés qui peuvent s'en payer le luxe.

Moins rares et moins coûteuses sont les belles faiences, mais hélas ! elles sont noyées dans un flot de camelote grotesque et affreusement barbouillée. On ne trouve plus guère que chez les revendeurs, qui n'en savent pas le prix, hâtons-nous de le dire, ces jolies faiences agrémentées de paysages finement esquissés, de frais bouquets, brillamment colorisés.

La mode, après avoir longtemps dédaigné ces merveilles de la céramique artistique pour les produits moins beaux de l'industrie nouvelle, semble vouloir y revenir maintenant.

Les applications de la porcelaine se limitent, à peu d'exceptions près, aux services de la table, aux vases décoratifs, à quelques bibelots et statuettes. La faience, d'origine bien plus ancienne, a longtemps

connu exclusivement les mêmes applications, et de nos jours encore son emploi demeure très étendu; cependant, on sait que l'on tente avec assez de succès d'appliquer à la décoration extérieure des maisons la terre émaillée et qu'on en obtient des effets surprenants de pittoresque. C'est l'Italie qui a fabriqué la première faience. Sa composition mise à part, celle-ci ne se distingue de la porcelaine extérieurement que par son poids et son opacité.

Aujourd'hui, les vases japonais et chinois, de travail si étrange, ont de nouveau des fervents, de même que les faiences italiennes et françaises. Souhaitons que ce triomphe du bon goût qui s'annonce ne soit pas éphémère.

On sera curieux, peut-être, de savoir par quel mode de fabrication on obtient la porcelaine, les éléments qui entrent dans sa composition, et pourquoi son prix se maintient toujours si élevé.

La porcelaine n'est autre qu'une terre cuite très fine et qui est composée d'une

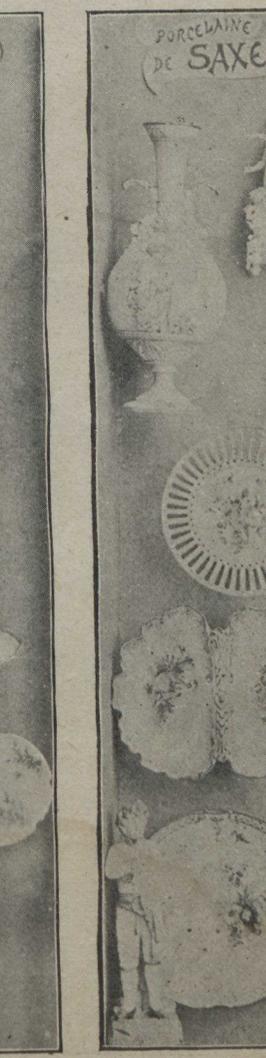
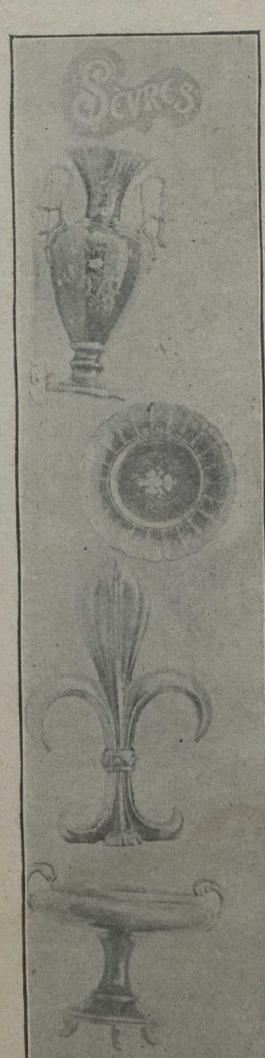
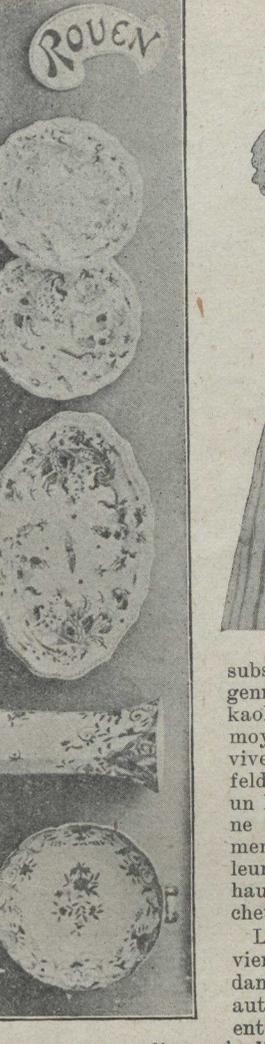
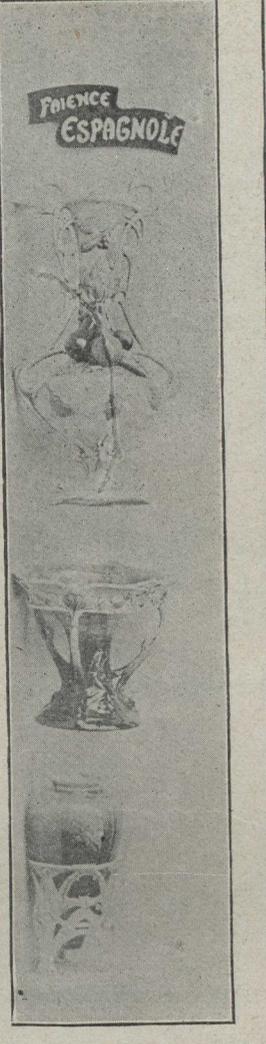
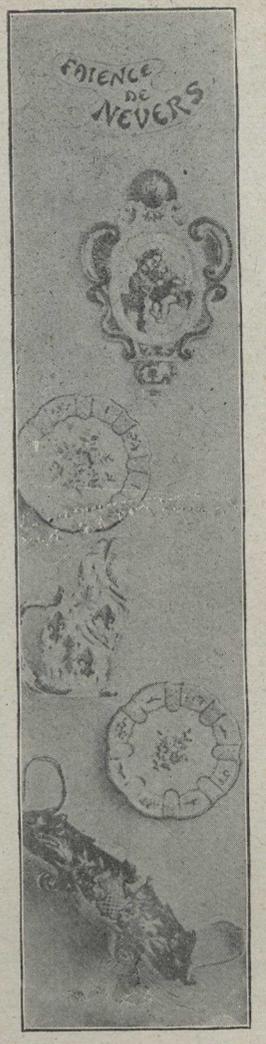
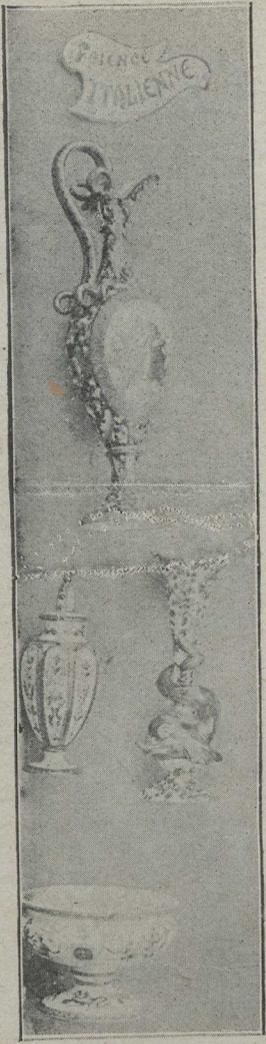
substance très brillante et très dure, du genre silicate, et appelée feldspath, et de kaolin, dont on augmente la fusibilité au moyen d'une certaine dose de belle chaux vive, et que l'on enduit d'un émail de feldspath broyé finement et mélangé à un lait de chaux. L'émail de la porcelaine ne se fond qu'à une température extrêmement élevée. C'est cette immense chaleur qui fait que la porcelaine est d'un si haut prix, et qui occasionne tant de déchets, de rebuts et de choix.

Les porcelaines les plus renommées viennent de la Chine et du Japon; cependant, les fabriques européennes, et entre autres la célèbre manufacture de Sèvres, entretenue par le gouvernement français, rivalise avec elles pour la finesse du grain, et l'emporte par la beauté des décorations et des peintures.

La première fabrique de porcelaine établie en Angleterre le fut en 1752, et les premières pièces fabriquées en Saxe, où cette industrie fut, comme l'on sait, poussée à un si haut degré de perfection, datent de 1702. La manufacture royale de porcelaine de Sèvres fut fondée par Louis XV, en 1756, et, dès l'année suivante, il fut possible à ce prince d'expédier à la reine de Hongrie un magnifique service, premier résultat des opérations.

Aujourd'hui, les porcelaines de Sèvres ont toujours leur prix, mais pour une raison ou une autre, il s'en exporte peu de ce côté-ci de l'Océan.

Les belles collections que possèdent en ce genre les crépus américains sont plutôt de provenance chinoise ou japonaise. Cependant le monde officiel yankee possède de jolies Sèvres, offertes par la République française.



The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de " L'Album Universel," 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN
Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec